5e Année. N° 57. 1er SEPTEMBRE 1913

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Directeur : JACQUES COPEAU

Secrétaire : JACQUES RIVIÈRE

Le Secrétaire reçoit le Samedi de 3 h. à 5 h.

Le Directeur des Éditions reçoit le Mercredi de 3 h. à 5 h.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à

M. JACQUES RIVIÈRE

et tout ce qui concerne l'administration à

M. L'ADMINISTRATEUR COMMERCIAL

de la Nouvelle Revue Française

35 & 37, RUE MADAME

Les Manuscrits ne sont pas retournés.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au Bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

UN ESSAI DE RÉNOVATION DRAMATIQUE
LE THÉÂTRE DU VIEUX COLOMBIER

Au mois d'octobre prochain s'ouvrira à Paris, 21 rue du Vieux Colombier, un théâtre nouveau. Il prendra le nom de *Théâtre du Vieux Colombier*. Son programme sera composé des chefs-d'œuvres classiques européens, de certains ouvrages modernes déjà consacrés, et de ceux de la jeune génération.

Conçu par un petit groupe d'artistes dont l'entente intellectuelle et un goût commun de l'action ont fait des compagnons de lutte, ce projet longuement médité connut bien des alternatives. Il eut à surmonter bien des obstacles. S'il se réalise enfin, c'est grâce à des dévoûments pour lesquels nous ne saurions ici marquer trop de reconnaissance.

On n'entreprend rien, certes, si ce n'est contre le gré de tous. Et, depuis quelques années, nous avions dû nous accoutumer au murmure des voix décourageantes. Nous avons entendu les avertissements ironiques des gens de métier auxquels la vie n'a rien laissé que leur stérile

expérience, les prévisions pessimistes des timides et des sceptiques, les conseils des satisfaits enclins à prôner l'excellence des divertissements dont ils se repaissent, les remontrances des amis sincèrement émus de nous voir exposer notre repos à d'ingrates tribulations, hasarder toutes nos forces à la poursuite d'une chimère.

Mais les mots n'ont point de prise sur qui s'est délibérément sacrifié à une idée, et prétend la servir. Par bonheur, nous avons atteint l'âge d'homme sans désespérer de rien. A des réalités détestées, nous opposons un désir, une aspiration, une volonté. Nous avons pour nous cette chimère, nous portons en nous cette illusion qui donne le courage et la joie d'entreprendre. Et si l'on veut que nous nommions plus clairement le sentiment qui nous anime, la passion qui nous pousse, nous contraint, nous oblige, à laquelle il faut que nous cédions enfin : c'est *l'indignation.*

Une industrialisation effrénée qui, de jour en jour plus cyniquement, dégrade notre scène française et détourne d'elle le public cultivé ; l'accaparement de la plupart des théâtres par une poignée d'amuseurs à la solde de marchands éhontés ; partout, et là encore où de grandes traditions devraient sauvegarder quelque pudeur, le même esprit de cabotinage et de spéculation, la même bassesse ; partout le bluff, la surenchère de toute sorte et l'exhibitionnisme de toute nature parasitant un art qui se meurt, et dont il n'est même plus question ; partout veulerie, désordre, indiscipline, ignorance et sottise, dédain du créateur, haine de la beauté ; une production de plus en plus folle et vaine, une critique de plus en plus consentante, un goût public de plus en plus égaré : voilà ce qui nous indigne et nous soulève.

Cette indignation, d'autres que nous la ressentent ; d'autres, avant nous, l'exprimèrent. Mais, parmi les plus généreux, combien ont lentement résigné leur colère ! Ou bien c'est l'intimidation qui leur ferme la bouche, ou la camaraderie qui les débauche, ou la lassitude qui leur fait tomber la plume des mains. Des plaintes nouvelles se feront entendre, de jeunes protestations s'élèveront encore... Mais suffit-il de protester ? Est-ce assez que de batailler pour une cause perdue, que d'acérer vainement les traits de sa critique, ou de se retrancher dans un égoïste mépris ? Nous n'avons que faire d'un mécontentement qui n'agit point. Tandis que les meilleurs se tiennent pour satisfaits d'affirmer leurs préférences et leurs répulsions, de maintenir leur goût personnel au dessus de la corruption générale, le mal gagne autour de nous, et nous n'aurons plus bientôt, dans ce domaine de notre art, dans cette région qui nous appartient, la place où poser le pied.

Nous pensons qu'il ne suffit même pas, aujourd'hui, de créer des œuvres fortes : en quel lieu trouveraient-elles accueil, rencontreraient-elles à la fois leur public et leurs interprètes, avec une atmosphère favorable à leur épanouissement ? C'est ainsi que, fatalement, comme une " postulation perpétuelle ", s'imposait à nous ce grand problème : élever sur des fondations absolument intactes un théâtre nouveau ; qu'il soit le point de ralliement de tous ceux, auteurs, acteurs, spectateurs, que tourmente le besoin de restituer sa beauté au spectacle scénique. Un jour verra peut-être ce prodige réalisé. Alors l'avenir s'ouvrira devant nous.

Car nous n'avons rien à attendre du présent. Nous devons ne compter pour rien ce qui existe. Si nous vou-

lons retrouver la santé et la vie, il convient que nous repoussions le contact de ce qui est vicié dans sa forme et dans son fond, dans son esprit, dans ses mœurs.

Nous ne méconnaissons pas que des dons de toute sorte, et souvent précieux, se fassent jour dans la production dramatique contemporaine. Ils y sont fébrilement prodigués, dispersés, gaspillés. Faute d'orientation, de discipline, faute de sérieux et surtout d'*honnêteté*, on ne les voit nulle part aboutir à la concentration, à l'accomplissement d'une œuvre d'art. Considérant les choses d'un peu haut, il est impossible de ne pas reconnaître que plusieurs générations se sont succédées, sans qu'un artiste véritable ambitionnât, pour y manifester son génie, la forme dramatique. Lors même que ses facultés semblaient proprement le destiner au théâtre, l'artiste dont nous parlons a toujours cherché refuge en quelque autre genre, l'estimant plus digne de lui, fût-il moins conforme à sa visée. Est-ce à dire qu'il soit sans ressource et comme désaffecté, trop fragile dans une main puissante et rebelle à toute nouveauté, l'instrument qu'ont façonné et dont se contentèrent les Sophocle et les Shakespeare, les Racine, les Molière, les Ibsen ? Non. Mais il a dégénéré parmi des pratiques infâmes, et l'usage en paraît interdit à quiconque prétend, de nos jours, faire librement œuvre de beauté.

Nous avons vu, depuis trente ans, quelques vrais talents se porter vers la scène. Nous avons vu les uns, peut-être à leur insu, prendre insensiblement et garder ce pli de complaisance que les premiers succès laissent aux âmes faciles ; de leurs dons exploités, déformés, ils ont tiré ce creux prestige qu'ils exercent désormais sur la foule. Nous avons vu les autres, mieux défendus par la

fermeté du caractère et le respect de leur art, déserter un théâtre qui ne les eût accueillis que pour les corrompre : leur verve s'est ralentie, leur inspiration s'est brisée. A tous s'est imposée l'alternative ou de se taire ou d'abdiquer.

Qu'elle fasse échec à la puissance de l'artiste : voilà la condamnation sans appel de la scène moderne. Et cette aversion, ce dégoût que l'artiste lui témoigne en retour : voilà qui achève de ravaler le théâtre présent, d'en faire, comme on l'a trop justement écrit, " *le plus décrié des arts* ".

Nous voulons travailler à lui rendre son lustre et sa grandeur. Dans cette entreprise, à défaut de génie, nous apporterons une ardeur résolue, une force concertée, le désintéressement, la patience, la méthode, l'intelligence et la culture, l'amour et le besoin de ce qui est bien fait. Et de qui attendrait-on pareil effort, sinon de ceux pour qui il y va de leur vie même ? non pas des trafiquants, ni des amateurs, ni d'orgueilleux esthètes, mais des ouvriers en leur art, rompus à la besogne, s'ingéniant à tout faire sortir de leurs mains et de leur cerveau, préparant les matériaux et concevant le plan selon lequel ils seront assemblés, depuis la fondation jusqu'au faîte. Puisque nous sommes jeunes encore, puisque nous avons conscience du but et des moyens pratiques de l'atteindre, n'hésitons pas. Que rien ne nous détourne plus. Laissons là les activités secondaires. Mettons-nous, d'un seul coup, en face de toute notre tâche. Il la faut attaquer à pied d'œuvre. Elle est vaste, et sera laborieuse. Nous ne nous flattons guère de la mener à bout. D'autres que nous, peut-être, achève-

ront l'édifice. Essayons au moins de former ce petit noyau d'où rayonnera la vie, autour duquel l'avenir fera ses grands apports.

Je n'ai pas craint de laisser paraître, dans leur ampleur, nos espérances, nos ambitions. Les premières réalisations que nous allons tenter ne supporteront point d'entrer avec elles en comparaison. De cela aussi nous avons conscience. Ayant à dire, maintenant, ce que sera le *Théâtre du Vieux Colombier*, j'espère gagner le lecteur au sentiment de notre modestie, et l'inviter à reconnaître que notre plan d'action, loin de se dérober aux contingences, les envisage et les affronte.

LE THÉÂTRE DU VIEUX COLOMBIER

I. — Emplacement. Organisation

L'influence et la portée d'une œuvre rénovatrice sont strictement liées à sa durée. Il importe, avant tout, qu'elle vive. C'est pourquoi nous avons tenu à ce que l'équilibre de notre entreprise reposât sur une sage économie : petit capital à rémunérer, faible loyer, limitation rationnelle des frais généraux de tout ordre, des frais de première installation et de ceux qui concernent le matériel de mise en scène. L'organisation de notre personnel, le recrutement de notre troupe, tout entière engagée à l'année, l'ingénieuse combinaison de nos décors, les procédés de fabrication de nos costumes, tout nous permet d'espérer, avec la dépense la plus réduite, un maximum de rendement.

Nous avons cru qu'il serait chimérique d'essayer de se faire une place au milieu des théâtres en vogue, et d'entre-

prendre contre eux une concurrence qui bientôt épuiserait nos ressources. Parmi la cohue foraine du Boulevard, au milieu de tant de cris, d'appels et de discordantes réclames, comment serions-nous entendus ? Il fallait, au contraire, nous écarter de ces lieux où le cinématographe dispute au théâtre sa frivole clientèle.

La salle que nous ouvrons est située sur la rive gauche, au Carrefour de la Croix-Rouge. Voisine des Ecoles, proche d'un quartier riche et de grandes voies nouvelles qui chaque jour se développent, elle est en outre reliée au reste de la ville par des moyens de communication nombreux et rapides.

La salle du *Théâtre du Vieux Colombier* est petite : environ cinq cents places. C'est-à-dire qu'elle n'escompte pas une énorme affluence, la moyenne de nos frais journaliers nous permettant de vivre et même de prospérer sur une moyenne de recettes relativement basse. Le public que nous nous proposons d'atteindre tout d'abord c'est : " un " moindre " public, composé en partie d'intelligents amateurs, en partie de gens qui ne veulent plus encourager les banalités et les faussetés du théâtre commercial, en partie d'un nouveau contingent d'humanité. " [1] Ce public, nous espérons en recruter les premiers éléments dans notre voisinage, parmi l'élite cultivée, les étudiants, les écrivains, les artistes, les étrangers intellectuels qui ont leur domicile au vieux quartier latin. Ils constituent une clientèle déjà nombreuse, sans doute prête à seconder les efforts d'un théâtre où elle sera toujours sûre de trouver des spectacles intéressants, présentés avec goût, et *peu*

[1] M. Archibald Henderson (à propos du *Court-Theatre* de Londres).

coûteux. Le *Théâtre du Vieux Colombier* sera le meilleur marché des théâtres de Paris, son système d'*abonnements* exerçant des réductions appréciables sur un tarif normal déjà fort réduit.

II. — Alternance des Spectacles

Un théâtre ayant d'autant plus de chances de susciter l'intérêt du public et d'entretenir la curiosité qu'il variera davantage ses spectacles, le *Théâtre du Vieux Colombier* établit, dès son ouverture, le principe de l'alternance d'au moins trois spectacles par semaine. Cette disposition nous permettra de ne jamais faire dépendre notre fortune du succès d'une pièce unique, de maintenir constamment le niveau de notre répertoire, d'offrir au public des œuvres d'une nouveauté hardie, capables de s'imposer à la longue, mais qui, sans le secours de l'alternance, ne sauraient tout d'abord se maintenir sur l'affiche. L'alternance présente enfin cet avantage de tenir sans relâche les comédiens en haleine, de les assouplir et de les rompre à toutes les exigences de l'interprétation.

III. — Répertoire

Répertoire Classique. — J'ai déjà écrit qu'avant de tenter utilement sur le théâtre une réforme quelconque, il faudrait l'assainir, l'honorer, " en y rappelant les grandes œuvres du passé, afin que les poètes d'aujourd'hui, repris d'un filial respect pour cette scène qu'on leur avait ternie, ambitionnent d'y monter à leur tour. "

Notre premier souci sera de marquer une vénération particulière aux classiques anciens et modernes, français

et étrangers. Il n'est point excessif de dire qu'ils sont ignorés du public. Nous les proposerons comme un constant exemple, comme l'antidote du faux goût et des engoûments esthétiques, comme l'étalon du jugement critique, comme une leçon rigoureuse pour ceux qui écrivent le théâtre d'aujourd'hui et pour ceux qui l'interprètent. Devant ces ouvrages d'autrefois, que les habitudes mécaniques de certains comédiens et la routine d'une prétendue "tradition" défigurent trop souvent, nous nous efforcerons de nous remettre *en état de sensibilité.* Mais nous nous garderons bien de vouloir en " renouveler ", c'est-à-dire en déformer l'esprit. Jamais nous ne nous aviserons — sous prétexte de les rapprocher de nous ! — d'accommoder Molière ou Racine à la mode du jour. Ce serait un plaisant divertissement, en vérité, que d'aller rajeunir par le dehors ce qui est éternel en son fond, et que d'aller assaisonner d'un peu de vraisemblance à la moderne ce qui déborde de vérité ! Nous nous interdirons ces fantaisies. Toute l'originalité de notre interprétation, si on lui en trouve, ne viendra que d'une connaissance approfondie des textes.

Reprises. — Autant qu'il sera en son pouvoir, le *Théâtre du Vieux-Colombier* reprendra, parmi les meilleures pièces de ces trente dernières années, celles que le temps ne semble pas avoir affaiblies et, d'une façon plus générale, celles qui marquent une date dans l'histoire du théâtre, une étape dans l'évolution du genre dramatique.

Pièces inédites. — Comme on vient de le voir, le *Théâtre du Vieux-Colombier* assure son existence sur un fonds d'œuvres consacrées. En effet, nous ne nourrissons pas l'illusion qu'en ouvrant un théâtre aux plus sincères

manifestations de l'esprit dramatique, nous allons de ce fait et d'emblée provoquer une renaissance. Et nous n'imaginons pas qu'il existe actuellement en France toute une armée de jeunes talents méconnus, dignes d'être mis en lumière, et qui vont dès demain répondre à notre appel. Au reste, sur les œuvres inédites qui nous seront soumises, nous nous réservons d'exercer un choix sévère, n'estimant pas qu'on serve utilement un idéal en encourageant les fausses vocations qui se fourvoient à sa poursuite.

Il arrive que, sous prétexte de style, de pensée, de lyrisme, les écrivains nouveaux produisent à la scène des ouvrages forgés sur plus d'à-priorisme littéraire que d'expérience humaine et de nécessité tragique. Les bonnes intentions, les hautes visées ne suffisent pas. Entre une " idée " de drame et ce drame lui-même, il y a la distance de l'art tout entier. *Le Théâtre du Vieux-Colombier* est ouvert à toutes les tentatives, pourvu qu'elles atteignent un certain niveau, qu'elles soient d'une certaine qualité. Nous entendons : une qualité *dramatique.*

Quelles que soient nos préférences avouées comme connaisseurs et comme critiques, notre direction personnelle comme écrivains, cependant nous ne représentons pas une école, dont toute l'autorité risque de déchoir quand s'évanouit son éphémère attrait de nouveauté. Nous n'apportons pas une formule, avec la certitude que de cet embryon doive naître et se développer le théâtre de demain. C'est en quoi nous nous distinguons des entreprises qui nous ont précédés. Celles-ci — on peut le dire sans méconnaître l'apport de la plus notoire d'entre elles: le *Théâtre Libre*, et sans déprécier la haute valeur de son

chef, M. André Antoine, à qui nous devons tant — celles-ci commirent inconsciemment l'imprudence de limiter leur champ d'action à l'étroitesse d'un programme révolutionnaire. Nous ne sentons pas le besoin d'une révolution. Nous avons, pour cela, les yeux fixés sur de trop grands modèles. Nous ne croyons pas à l'efficacité des formules esthétiques qui naissent et meurent, chaque mois, dans les petits cénacles, et dont l'intrépidité est faite surtout d'ignorance. Nous ne savons pas ce que sera le théâtre de demain. Nous n'annonçons rien. Mais nous nous vouons à réagir contre toutes les lâchetés du théâtre contemporain. En fondant le *Théâtre du Vieux Colombier*, nous préparons un lieu d'asile au talent futur.

IV. — La Troupe

Il n'est pas jusqu'aux compagnies des Théâtres subventionnés par l'Etat que le manque de direction, de discipline, l'âpreté au gain et l'absence d'un idéal commun ne disloquent aujourd'hui. Quant aux théâtres du Boulevard, ils appartiennent aux grandes " vedettes " qui imposent aux directeurs des dépenses ruineuses, faussent l'équilibre de l'interprétation, tirent à elles tout l'intérêt que le public ne porte plus à la pièce, et rabaissent le talent des auteurs à ne leur fournir que des occasions de se faire valoir.

La dernière troupe homogène que nous ayons vue en France fut celle du *Théâtre Libre*. Une foi partagée l'avait réunie. On sait quel merveilleux parti son directeur en sut tirer.

Le *Théâtre du Vieux Colombier* groupe à son tour, sous

l'autorité d'un seul homme, une troupe de comédiens jeunes, désintéressés, enthousiastes, dont l'ambition est de *servir* l'art auquel ils se consacrent. Décabotiniser l'acteur, créer autour de lui une atmosphère plus propre à son développement comme homme et comme artiste, le cultiver, lui inspirer la conscience et l'initier à la moralité de son art : c'est à quoi tendront opiniâtrement nos efforts. Nous aurons toujours en vue l'assouplissement des dons individuels et leur subordination à l'ensemble. Nous lutterons contre l'envahissement des procédés du métier, contre toutes les déformations professionnelles, contre l'ankylose de la spécialisation. Enfin nous nous emploierons de notre mieux à renormaliser ces hommes et ces femmes dont la vocation est de feindre toutes les émotions et tous les gestes humains. Autant qu'il nous sera possible, nous les appellerons hors du théâtre au contact de la nature et de la vie !

Depuis deux mois déjà, la troupe du *Théâtre du Vieux Colombier* est réunie au complet, et ses travaux ont commencé. Le 1er juillet, elle a pris ses quartiers d'été dans un hameau de Seine-et-Marne, en pleine campagne. Là, chaque jour, pendant cinq heures, elle étudie sous la direction de son chef les pièces du répertoire. Deux heures sont en outre consacrées, en plein air, à des lectures à vue considérées comme exercices d'assouplissement intellectuel et d'articulation vocale, à des explications de textes (comédies, poèmes, fragments de prose classique), et à des exercices physiques. Les avantages d'un tel régime ne se feront pleinement apprécier qu'au bout de plusieurs années. Dès maintenant, ils se laissent pressentir.

Aujourd'hui, 1[er] septembre, déjà entraînée par un travail commun de deux mois, et possédant une partie de son répertoire, la troupe rentre à Paris, pour répéter encore pendant un mois et demi, sur la scène, en costumes et dans les décors.

V. — Les Elèves-Comédiens

Notre effort de renouvellement portant sur le caractère même et la nature d'individus déjà modelés par des influences antérieures, nous ne doutons pas qu'il ne se heurte à de fortes résistances. Aussi voudrions-nous, sur ce point, faire remonter plus haut notre réforme. Il s'agirait de créer, en même temps que le théâtre, à côté de lui et sur le même plan, une véritable *école de comédiens*. Elle serait gratuite, et nous y appellerions d'une part de très jeunes gens et même des enfants, d'autre part des hommes et des femmes ayant l'amour et l'instinct du théâtre, mais qui n'auraient pas encore compromis cet instinct par des méthodes défectueuses et des habitudes de métier. Un tel contingent de forces neuves ferait plus tard la grandeur de notre entreprise. Nous y puiserions, dès les premières années, des collaborateurs capables de remplir les petits rôles d'utilité, et une équipe de figurants instruits, soucieux de s'habituer à la scène, très supérieurs enfin à ceux qui sont généralement employés.

Il est à craindre qu'un travail écrasant ne nous permette pas, dès les débuts de l'entreprise, de mettre au point ce projet d'école. Aussitôt que nous le pourrons, tous nos soins lui seront acquis. Nous exposerons alors, dans un nouvel article, notre plan d'organisation.

VI. — Mise en scène et Décoration scénique

Par *mise en scène* nous entendons : le dessin d'une action dramatique. C'est l'ensemble des mouvements, des gestes et des attitudes, l'accord des physionomies, des voix et des silences, c'est la totalité du spectacle scénique, émanant d'une pensée unique, qui le conçoit, le règle et l'harmonise. Le metteur en scène invente et fait régner entre les personnages ce lien secret et visible, cette sensibilité réciproque, cette mystérieuse correspondance des rapports, faute de quoi le drame, même interprété par d'excellents acteurs, perd la meilleure part de son expression.

A cette mise en scène-là, qui concerne l'interprétation, nous ne saurions apporter trop d'étude. A l'autre, qui a trait aux décors et aux accessoires, nous ne voulons pas accorder d'importance. Ce n'est point que la laideur ne nous blesse, chaque fois que nous la rencontrons sur la scène. Ce n'est point que nous soyons insensibles à l'art de créer une atmosphère dramatique par le moyen de la couleur, de la forme et de la lumière. Nous avons applaudi, voici trois ans, à l'heureuse initiative de M. Jacques Rouché s'efforçant, avec le concours d'excellents peintres, à douer le décor d'une qualité esthétique nouvelle. Nous avons connu les recherches, nous avons suivi les projets et les réalisations de MM. Meyerhold, Stanislavsky, Dantchekko en Russie ; de MM. Max Reinhardt, Littmann, Fuchs et Erler en Allemagne ; de MM. Gordon Craig et Granville Barker en Angleterre. Certes, il ne paraît pas douteux qu'à l'heure actuelle,

dans l'Europe entière, tous les artistes du théâtre se rencontrent sur un point : condamnation du décor réaliste qui tend à donner l'illusion des choses mêmes, exaltation d'un décor schématique ou synthétique qui vise à les suggérer. Les nouvelles méthodes remontent déjà trop loin, elles sont trop connues à l'étranger pour qu'on puisse aujourd'hui, sans ridicule, se faire un mérite de leur application. Aussi bien, dans cette application même, observerons-nous quelque mesure. Nous sommes naturellement ennemis de toute systématisation outrancière, et pensons ne rien aventurer en dépit du bon sens et du bon goût. Or, il faut l'avouer, les idées des maîtres que j'ai nommés plus haut, ne sont pas toujours sans nous choquer par quelque lourdeur pédantesque. Nous y relevons certain parti-pris de simplisme qui ne va pas toujours avec la vraie simplicité, et surtout une tendance, blessante pour la finesse et la modération de notre goût français, à souligner dans un ouvrage, à grossir par des moyens matériels souvent naïfs, les intentions du poète. Le spectateur cultivé aime à les découvrir, à les surprendre par une approche plus subtile. Il est à craindre que de tels procédés en s'ajoutant au drame, qu'une telle et si constante recherche de *l'effet* — toujours défaillante, d'ailleurs, si elle s'applique aux grands ouvrages classiques — ne favorisent progressivement une production dramatique tout artificielle, grossière et presque barbare. Et la tare des réformes scéniques étrangères, c'est que, jusqu'ici du moins, elles ne marchent de pair avec aucun mouvement dramatique caractérisé. Tenir pour telle ou telle formule décorative, c'est toujours s'intéresser au théâtre par l'*à-côté*. Se passionner pour des inventions

d'ingénieurs ou d'électriciens, c'est toujours accorder à la toile, au carton peint, à la disposition des lumières, une place usurpée ; c'est toujours donner, sous une forme quelconque, dans les *trucs*. Anciens ou nouveaux, nous les répudions tous. Bonne ou mauvaise, rudimentaire ou perfectionnée, artificielle ou réaliste, nous entendons nier l'importance de toute *machinerie*.

On pourra trouver suspecte cette déclaration de principe. On pourra nous représenter que sur la petite scène du *Théâtre du Vieux Colombier*, force nous est de renoncer aux avantages d'une ample décoration... Nous pouvons répondre hardiment que nous nous réjouissons d'avoir à nous accommoder d'une telle pénurie de ressources. Nous en refuserions l'usage, s'il nous était proposé. Car nous avons la conviction profonde qu'il est désastreux pour l'art dramatique de lui ménager un grand nombre de complicités extérieures. Elles énervent, détendent sa force. Elles favorisent la facilité, le pittoresque, et font verser le drame dans la féerie. Nous ne croyons pas que pour " représenter l'homme tout entier dans sa vie ", il soit besoin d'un théâtre " où les décors puissent surgir par en bas et les changements être instantanés ", ni qu'enfin l'avenir de notre art soit lié à " une question de machinisme ". [1] Gardons-nous de rien relâcher. Il ne faut pas confondre les conventions scéniques avec les conventions dramatiques. Détruire les unes, ce n'est pas s'affranchir des autres. Bien au contraire ! Les servitudes de la scène et son grossier artifice agiront sur nous à la façon d'une discipline en nous forçant à concentrer toute vérité dans les sentiments et les actions de nos personnages. Que les

[1] Henry Bataille (Préface du *Masque*).

autres prestiges s'évanouissent, et, pour l'œuvre nouvelle, qu'on nous laisse un tréteau nu !

L'exposé qu'on vient de lire, tout imparfait qu'il soit, établit les grandes lignes de notre action prochaine. Un concours unanime de bonnes volontés pourra seul la rendre durable et féconde. J'ai dit que nous nous adressions à un public restreint, choisi : au moins faut-il que celui-là réponde à notre appel. Il ne suffira pas qu'on nous approuve, qu'on nous encourage avec de bonnes paroles. A tous ceux qui se déclareront en notre faveur, nous demandons une preuve tangible, un témoignage actif de leur sympathie. Toutes les collaborations, jusqu'aux plus modestes, dévouées à une œuvre comme celle-ci, auront une efficacité réelle. Non seulement les écrivains les critiques, les journalistes, et tous ceux qui ont un intérêt professionnel en la matière, peuvent faire campagne en notre faveur. Mais les partisans isolés, les prosélytes disséminés dans la foule peuvent assumer une part dans l'entreprise, et lui conquérir le succès en exerçant leur influence personnelle dans les milieux, même restreints, qu'ils atteignent. Si déjà les trois mille lecteurs de la *Nouvelle Revue Française*, qui depuis plus de quatre ans nous sont fidèles, avaient à cœur de soutenir notre cause et de lui gagner chacun une dizaine d'adeptes, nous serions en droit de reposer, sur cette première couche de public, les plus hardies espérances.

JACQUES COPEAU.

POÈMES

Les vers que nous publions ici, sont choisis parmi les derniers qu'ait écrits René Bichet avant sa mort. Ils font partie d'un vaste dialogue, resté inachevé, entre un vieux paysan et un jeune homme. Au jeune homme qui lui confiait une peine d'amour et lui demandait conseil et appui, le vieillard répondait d'abord en montrant la joie des grands travaux champêtres, la solidité et la profondeur de la vie paysanne. Tous les poèmes que nous publions font partie de ce discours. — Le sujet que René Bichet s'était fixé n'était d'ailleurs pas un sujet dramatique, mais simplement un thème poétique, et il ne devait servir qu'à imprimer une direction commune à des poèmes qui conservaient par ailleurs une indépendance très nette.

I

Mon enfant, tu parles d'histoires que je ne peux pas comprendre;
Voilà deux fois que je t'en demande le récit,
Et aussitôt que tu me l'as donné je l'oublie,
Comme une leçon trop longue et trop dure à apprendre.

Tu dis : nous aurions pu ne jamais nous quitter.
L'instant d'après tu dis : je ne pouvais plus vivre avec elle.
On ne te saisit pas mieux qu'un vol crochu d'hirondelle,
On ne te comprend pas plus qu'une gelée en plein été.

Nous, nous sommes habitués au bœuf qui va tout droit,
A la marche impitoyable de la charrue
Qui ne revient jamais sur la motte mordue.
Tout ce que nous faisons est franc et sans regrets,

Tous nos travaux sont lourds, carrés, vides de mystère ;
On les mène de front comme des paquets de soldats,
On les pousse l'un derrière l'autre sans embarras
Comme les sacs de grain sous la meule dure et claire.

Ce qui est fait est fait, et l'on n'y pense plus.
C'est une bonne chose, et pas bien difficile,
Que de savoir, quand il le faut, arracher la vigne,
Ou sauver la cuvée quand le pressoir s'est rompu.

Et après tout, écoute, je ne le dirais pas à un autre,
Mais tu es presque mon fils, je te connais depuis si longtemps :
Si tu essayais ? Tu es encore des nôtres ;
Si tu te remettais à faire comme nous, mon enfant ?

II

Les champs sont verts, les toits sont rouges.
Le soleil frappe çà et là,
Comme une fillette qui s'amuse
Avec les touches du piano.

On était sorti bien tranquille
Pour voir si les seigles poussaient
Et si les feuilles bleues des vignes
N'avaient pas déjà des points noirs.

Mais voici que le vent de la route
Dans les platanes couleur de beurre,
Vous siffle ; une odeur grasse et courte
Sautille sur le pré en fleur.

Un souffle venu de la ville
Apporte les cris des marchands ;
L'alouette roule sur l'air liquide ;
Le fond du ciel monte et descend.

Assis au revers du fossé,
Un voyageur lève la tête,
Vous hèle, et se met à sourire
En regardant d'un autre côté...

Que faire ? On ne sait plus. On se gronde ;
On est bête comme un enfant
Debout au milieu d'une ronde,
Riant à demi et pleurant.

III

Viens avec moi : je vais ce matin du côté des vignes.
Connais-tu la route ? Regarde : voici le raidillon
Qu'il faut monter entre les prunelles et les aubépines ;
Voici le petit bois fleuri de champignons,

Où l'herbe est molle comme si elle était pleine de lait ;
Et de l'autre côté, tu ne peux pas voir, sur l'autre versant,
Il y a cette pente douce où l'on se lançait,
Quand j'étais tout petit, sur des voitures de rubans.

Le vent est sec, et frais à sentir comme un cerneau ;
Et le petit nuage de l'aube s'est envolé,
— Tu sais ? celui que le soldat dans les menthes couché
Voit sortir au-dessus du groupe du porte-drapeau.

Ne sens-tu rien ? Me voilà repris comme chaque année,
Quand il recommence à faire beau et que la terre chante comme verre !
Tu ne sens pas, non ? Une odeur de beurre et de giroflée ?
Je tremblerais comme un enfant ! J'ai dans la bouche un goût de blé vert !

Tiens, c'est comme une porte qui s'ouvre sur le cellier
Quand la bouffée du moût violet te monte à la gorge !
C'est tous les printemps la même chose, je suis fou à lier
Dès que l'hiver est fini et qu'on repart pour la besogne !

Viens vite, il ne faut pas perdre un instant. J'ai besoin
D'être avec toi comme un vieux moine avec un novice ;
Sortons, je te dis que j'ai besoin de toi. Voilà Pierre et Narcisse
Qui vont du même côté. Nous les rattraperons bien.

Nous verrons Pierre encore cahoter contre les bornes
Ses sabots éraflés comme une vieille péniche,
Et tout le long du chemin nous entendrons Narcisse
Chanter en lançant des mottes aux chiens qui dorment...

Ecoute : les cloches sonnent. Tous les sacristains sont pendus
Tirant comme un scieur de long sur la grosse corde rêche,
Et l'air entier se met en branle. Allons, viens-tu ?
Tu ne vas pas rester là, le front dans les mains comme à confesse ?
Ce sont les vieux, maintenant, qui chantent la Diane à la jeunesse !

IV

Pourquoi pleurer dans ton coin ?
Hier matin tu chantais tout seul.
Je t'ai entendu.
Je passais, entraîné d'éteule en éteule
Par un vol de perdreaux dans le vent rabattus,
Quand je t'ai entendu,
Presque à mes pieds, comme un chant de rainette.
Hé bien, pourquoi rougir ? C'est un joli refrain :
Il tremble et coule comme le grain,
Comme la pluie sur les noisettes,
Comme la rosée du matin
Sous les prunelliers bleus.
Il m'a rappelé l'âge heureux
Où je longeais le port en sortant de l'école,
Les barques tirées à sec
Qui étaient des coquilles de soleil,
Et les larges filets vermeils
Egouttés sur la grève molle.
Allons, allons,
C'était une jolie chanson,
Bonne aux vieux sans courage
Comme un pain tendre à qui n'a plus de dents.
Sois sage :
Vous avez tous la même rage
De ne plus chanter dès qu'on vous entend !

V

Aperçois-tu, de l'autre côté du vallon,
Auprès du clocher bleu comme un volubilis,
Cet arbre et cette maison ?
C'est là, mon fils,
Qu'habite la mère de ma bru.
Juste en face de moi, vois-tu ?
Comme à l'autre bout de la tablée !
Ses chaumiers et les miens penchent au même vent ;
Sa porte, comme la mienne, est couronnée,
De joubarbe et de giroflée ;
Et d'elle à nous, les champs,
Dans les fonds gris et sur les pentes claires,
Se mordant, se pénétrant
(Le meilleur blé coupé par un coin de chiendent
Et l'orge hérissé au bord d'une carrière)
Joignent les deux familles depuis plus de cent ans.
C'est le vieux fief : il enfermait
Toute la vallée, comme un roi
Possède dans son parc des coteaux et des mares.
Il était en pièces, nous l'avons refait ;
Et nous voilà, les deux vieillards,
Chacun à notre bout présidant le banquet...

Elle a de mauvais yeux, elle ne peut me voir ;
Elle sait qu'à la nuit, quand les charretiers rentrent,

Je m'assieds près du seuil où les noix de septembre
S'échappent, en tombant, des coques déjà noires.
Je la distingue alors, elle-même appuyée
Sur la porte, au-dessous de la maîtresse-pierre,
Jusqu'à ce qu'une lumière
Tremble à ses rideaux brouillés.
Sûrement qu'il fait nuit, pour ses vieilles paupières,
Plus tôt : voilà pourquoi elle rentre la première.

VI

La grange est pleine d'une odeur sèche. Il y rôde
Une poussière qui fait penser au moulin.
Sur le seuil un tarare souffle chaque matin
Son vent frais au visage de la journée chaude.

Les trois nefs, que deux rangs de piliers noirs dépêtrent
Des toiles d'araignées et des nids d'hirondelles,
Sont solides, silencieuses et solennelles
Comme la cathédrale où l'oncle fut fait prêtre.

Le tas d'avoine pâle et le tas de blé roux
Se regardent par-dessus l'aire comme des villes.
Un fléau tombe. Un gars descend d'un pas tranquille
Une échelle enfoncée dans un coin noir. Partout

On travaille, et je suis au milieu de la tâche
Pareil au tisserand enclos dans son métier,
Qui voit de toutes parts la trame se former,
Plus épaisse dans l'ombre et au soleil plus lâche.

VII

Voici la cave, avec sa lumière glacée
Qui te tremble sur les épaules,
Et voici les tonneaux qui dans l'ombre mouillée
Luisent d'un reflet violet et rose.

Ecoute... N'entends-tu pas ? Un sourd fourmillement
De bourgeon qui s'entr'ouvre,
Ou d'herbe que l'avril tire du sol fumant
A Pâques, quand le ciel est rouge ;

Un arbre qui frissonne avant même que l'oiseau
Ne songe à s'y poser encore,
Un dormeur qui remue en sentant l'aurore
Monter aux carreaux.

C'est lui ! Il a beau être éxilé ! C'est le vin :
Dans son cachot de douves en sueur,
Il n'a pas oublié les généreux matins
Où les ceps s'éveillaient couverts de fleurs,

Et dans son coin, seul, il travaille à l'unisson
De ses plus jeunes frères,
Pareil au condamné qui suit dans sa prison,
Heure à heure, ce que fait sa mère.

Dans trois jours il sera fleuri de rose tendre,
Et si tu reviens dans trois mois,
Tu l'entendras frémir à l'heure où vers le bois
Un cor chante au bout des vendanges...

Remontons. Et prends garde : le jour est si ardent
Qu'il fait dans l'air de lourdes rides ;
Cache tes yeux. Mais quoi ? regarde-moi : enfant,
Qui as les paupières humides !

VIII

Suis sur l'orge coupé tourner les hirondelles :
Connais-tu si leur vol annonce le beau temps,
Ou si elles apportent, du pays des autans,
La pluie comme une fée assise entre leurs ailes ?

Me diras-tu si ce grand jour net et blafard
Qui sur tous les passants met un masque de pauvre
Et étale au ciel bas d'immenses fumées jaunes
Rentrera vers midi la faucheuse au hangar ?

Tu ne sais pas. Et moi, je suis sorti à peine
Des haies de prunelliers et des sureaux penchants,
Qu'à mes yeux tout est clair, et que je lis la plaine
Comme un chef son armée éparse dans les champs.

Guette un peu ce bouleau, dont les feuilles sournoises
Commencent à bruire et à s'inquiéter.
Cherche les tourtereaux du maire : ils sont gîtés.
Vois ce long reflet noir traîner sur les ardoises.

Et lève maintenant tes yeux vers la hauteur :
Deux oiseaux affolés y ont mêlé leurs rondes,
Comme deux cris d'amour partis des bouts du monae
Se rencontrent devant le trône du Seigneur...

Vois-tu, tout a son heure et sa place et son ordre ;
Il ne faut pas marcher devant le violoneux,
Il ne faut être plus pressé que le Bon Dieu,
Il ne faut entonner les psaumes avant l'orgue ;

Mais quand on sait... Tiens ! c'est un visage d'enfant
Où tout bouge et s'emmêle et rôde et se culbute
Et tremble à se fixer comme un oiseau prudent :
Tu ris d'y voir déjà tous les traits de l'adulte,

— Le regard de vingt ans, coupant comme l'hiver,
Et le regard de la vieillesse, humide et tendre, —
Et tu restes, penché sur ces yeux trop ouverts,
A te sentir heureux et sûr, et à attendre...

IX

Je le sais bien, qu'il va faire de l'orage !
Le vent tourne déjà les maïs
Comme un voyageur perdu qui fourrage
Dans les branches des taillis.

Les fleurs d'acacias tourbillonnent ;
Des plumes tournent sur le chemin ;
La cloche de l'église est folle.
La pluie, la grêle, je le sais bien.

Et puis ? laissons faire le nuage.
Quand dans la rue vous entendrez
Les enfants courir vers la mare
Pour prendre l'arc-en-ciel au pied,

Il sera temps d'aller vous-mêmes
Gémir devant vos escourgeons.
Vous rentrerez avec des feuilles de chêne
Boueuses collées à vos talons.

X

L'ombre du noisetier fleurit d'or l'herbe sombre;
L'ombre du lilas rose à l'air de pleurer; l'ombre
Que fait sur le dormeur la bordure de lin
Tremble comme un rideau bleui par le lavage.
Viens : je connais encor l'ombre des lys sauvages,
Plus rude que le monde à son premier matin.

Le reflet du ciel creuse une plaque de tôle.
Une fleur d'églantier t'est tombée sur l'épaule.
Vois là-haut, par-dessus le mur du jardin blond,
Ce semeur gauche et lourd, aux gestes mal en place :
C'est mon oncle l'abbé, qui n'a plus de paroisse
Et qui refait l'apprentissage du sillon.

Retourne-toi : c'est un nouveau bourg que l'on plante.
Retourne-toi : dans la nouvelle église on chante.
La laitière en passant trouve sur le talus
Un vieux miroir bleui de gouttes de rosée ;
Elle s'arrête et rit toute seule, amusée
D'avoir les yeux comme le ciel quand il a plu.

XI

Voici le dimanche arrivé, qu'on désirait depuis six jours.
Voici le matin où l'on s'écrie : Nous n'avons rien à faire !
(Ou bien l'ouvrage attendra : demain il fera jour.)
Voici l'enfant de chœur qui sort en mettant son bonnet rouge,
Et la croix de Sainte-Solange est fleurie de cierges comme un calvaire!

On dit qu'il faut louer le Seigneur notre Dieu
En mêlant au son du tambour le cri des cymbales grêles,
Ou en chantant, ou sur l'orgue qui se nourrit de lui-même
Comme un ange du battement de ses ailes en feu.
Ne regardons pas ce qu'on dit, et chacun fasse comme il peut.

Le travail est pour les jours de semaine, qui sont les jours de l'homme ;
Le Dimanche aura donc le repos, puisque c'est le jour du Seigneur ;
Comme lorsque l'oncle vient nous voir, on abandonne
La charrue dans une motte de glaise ou le tablier sous le pommier plein de pommes,
Et l'on cesse de travailler pour lui faire honneur.

Reposons-nous comme on sait chez nous se reposer.
Que ceux de la ville, qui remuent comme écureuil en cage,
Passent leur dimanche à ce qu'ils appellent se promener.
Moi, j'ai mon banc de pierre au-dessous de mon noyer,
Et je n'ai qu'un pas à faire pour voir l'autre bout du village.

Je suis comme le Seigneur au septième jour de sa tâche.
Je regarde. J'ai tout devant moi : les champs clairs et bien séparés,
La route blanche, un peu tortueuse comme le chemin de Saint-Jacques,
Les javelles sur les chaumes et les vaches dans les prés,
Et deux soleils dans le jardin, au bord de l'ombre du clocher.

Le vent du matin est tombé. On entend seulement un souffle,
Comme parfois lorsqu'on se réveille à minuit,
Comme un cheval, avant de repartir, qui se campe et hennit.
Allons ! encore un moment ! Il y a encore tout un après-midi,
Toute une soirée pour s'y reconnaître, avant de se remettre en route !

Il y a encore un peu de jour pour respirer la gloire de Dieu !
Ce n'est pas la nuit, les portes fermées cousues de lumière !
Faisons comme les soldats, profitons de la halte tout entière !
Le vieux capitaine est là : ne le perdons pas des yeux.
Quand il sifflera, ce sera bien temps. Lui-même serait furieux
S'il nous voyait avant le signal quitter notre oreiller de fumeterres...

XII

Non, ce n'est rien, mon fils, ce n'est pas assez encor,
De te promener en regardant celui qui fauche ou herse,
Et de rentrer joyeux comme un prince de Perse
Qui a passé la nuit déguisé avec les calfats du port.

C'est une belle chose, que de mener ainsi la revue
Comme un général devant le front des régiments :
Je sais bien. Si j'avais voulu, j'en ferais autant ;
Je serais aussi un grand chef, si j'avais voulu.

Mais crois-moi, tu verras, celui qui vit et qui sait,
Ce n'est pas le colonel debout sur une charrette
Qui écume la plaine avec le bout de sa lorgnette :
C'est le soldat de la compagnie embusquée,

Qui a vu qu'on est las, que les cartouches ratent,
Que la terre est sèche et fait des nuages aveuglants,
Et qui sent, à un frisson soulevé de rangs en rangs,
Qu'on sera tout de même les plus forts, et qu'on peut se battre.

XIII

Voici ma joie : chaque matin, au petit jour,
Je sors ; un long brouillard va et vient dans la cour,
Comme dans le cellier les vapeurs de la cuve ;
On entend le laitier tousser dans sa voiture ;
On accroche en passant les branches de l'anis
Bleui par la rosée et mou de jeune sève.
Puis tout d'un coup la brume tremble et se soulève.
Le soleil va percer ! Je cours alors au puits,
Je prends le broc de grès posé sur la margelle,
Et je puis boire, avant l'arrivée du soleil,
Une eau moëlleuse encor des douceurs de la nuit.

XIV

La pluie de minuit est bonne ;
Elle donne
Leur duvet rose aux pommes
Et à la fleur du blé,
Qui serait sèche et jaune,
Son velouté.

Elle est tremblante, elle est douce.
Elle descend sur la mousse
Dans la lueur voilée
De la lune mouillée,
Et met sur les prunelles
Gelées
Une buée
Couleur d'hirondelle.

C'est la pluie de la Saint-Jean ;
Le vieillard qui se réveille
La devine à son bruit d'abeille
Et tout bas redevient enfant.

XV

Je vais vous dire : Quand le fils prodigue est revenu
— Celui de la parabole, qui était parti comme un soldat
Avec une idée dans la tête qui le secouait plus qu'un pendu —
Pourquoi racontez-vous que dans la ferme ce fut un branle-bas,

Que la servante laissa les draps qu'elle étendait sur la haie,
Que le père sortit devant la porte pour l'appeler,
Et que son frère, qui surveillait les pressoirs dans le cellier,
Devint tout-à-coup blanc comme un linge et muet ?

Mais non. Ce fut bien plus simple et bien plus terrible.
Il n'était pas encore nuit : pourquoi arrêter le travail ?
Tant qu'il fait jour, c'est pour la terre ; la veillée est pour la famille.
On le laissa seul jusqu'à l'heure de la lampe et du bercail.

Sa mère n'était pas là ; elle glanait. Elle rentra la première.
Un valet qui portait des sacs la rencontra et lui dit tout.
Mais avant d'embrasser son fils elle alla distribuer aux laitières
Le foin qui donne au beurre son parfum de bois-doux.

Le soir, à dîner, on fêta l'enfant ;
Son frère aîné, pour voir s'il avait gagné à son voyage,
Lui appuyait sur l'épaule comme sur une gerbe, en riant ;
Sa petite sœur suivait ses gestes à travers la fumée du potage.

On décrocha des solives une grappe de raisin fané.
Mais le père se leva pourtant à dix heures comme d'habitude,
Tira le verrou de la grand'porte, et alla se coucher
Dans l'alcôve qu'effleurait comme un bateau le clair de lune.

Et c'est moi qui vous le dis : l'enfant, huit jours après,
Comme un chaton qui sort tout grand de son trou de paille,
Faisait moisson avec les autres, et déjà savait
Donner un petit coup à la faux quand on aperçoit un nid de caille.

René Bichet.

LE GRAND MEAULNES [1]

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE III

LE BOHÉMIEN A L'ÉCOLE

Le réveil du lendemain fut pénible. A huit heures et demie, à l'instant même où M. Seurel allait donner le signal d'entrer, nous arrivâmes tout essouflés pour nous mettre sur les rangs. Comme nous étions en retard, nous nous glissâmes n'importe où ; mais d'ordinaire le grand Meaulnes était le premier de la longue file d'élèves coude à coude, chargés de livres, de cahiers et de porte-plumes, que M. Seurel inspectait.

Je fus surpris de l'empressement silencieux que l'on mit à nous faire place vers le milieu de la file ; et tandis que M. Seurel, retardant de quelques secondes l'entrée au cours, inspectait le grand Meaulnes, j'avançai curieusement la tête, regardant à droite et à gauche pour voir les visages de nos ennemis de la veille.

Le premier que j'aperçus était celui-là même auquel je ne cessais de penser, mais le dernier que j'eusse pu m'attendre à voir en ce lieu. Il était à la place habituelle de Meaulnes, le premier de tous, un pied sur la marche

[1] Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er Juillet et du 1er Août.

de pierre, une épaule et le coin du sac qu'il avait sur le dos accotés au chambranle de la porte. Son visage fin, très pâle, un peu piqué de rousseur, était penché et tourné vers nous avec une sorte de curiosité méprisante et amusée. Il avait la tête et tout un côté de la figure bandés de linge blanc. Je reconnaissais le chef de bande, le jeune bohémien qui nous avait volés, la nuit précédente.

Mais déjà nous entrions dans la classe et chacun prenait sa place. Le nouvel élève s'assit près du poteau, à la gauche du long banc dont Meaulnes occupait, à droite, la première place. Giraudat, Delouche et les trois autres du premier banc s'étaient serrés les uns contre les autres pour lui faire place, comme si tout eût été convenu d'avance....

Souvent, l'hiver, passaient ainsi parmi nous des élèves de hasard, mariniers pris par les glaces dans le canal, apprentis, voyageurs immobilisés par la neige. Ils restaient au cours deux jours, un mois, rarement plus... Objets de curiosité durant la première heure, ils étaient aussitôt négligés et disparaissaient bien vite dans la foule des élèves ordinaires.

Mais celui-ci ne devait pas se faire aussi tôt oublier. Je me rappelle encore cet être singulier et tous les trésors étranges apportés dans ce cartable qu'il s'accrochait au dos. Ce furent d'abord les portes-plume " à vue " qu'il tira pour écrire sa dictée. Dans un œillet du manche, en fermant un œil, on voyait apparaître, trouble et grossie, la basilique de Lourdes ou quelque monument inconnu. Il en choisit un et les autres aussitôt passèrent de main en main. Puis ce fut un plumier chinois rempli de compas et d'instruments amusants qui s'en allèrent par le

banc de gauche, glissant silencieusement, sournoisement, de main en main, sous les casiers, pour que M. Seurel ne pût rien voir.

Passèrent aussi des livres tout neufs, dont j'avais, avec convoitise, lu les titres derrière la couverture des rares bouquins de notre bibliothèque : *La Teppe aux Merles*, *La Roche aux Mouettes*, *Mon Ami Benoist*.... Les uns feuilletaient d'une main, sur leurs genoux, ces volumes venus on ne savait d'où, volés peut-être, et écrivaient la dictée de l'autre main. D'autres faisaient tourner les compas au fond de leurs casiers. D'autres, brusquement, — tandis que M. Seurel, tournant le dos, continuait la dictée en marchant du bureau à la fenêtre — fermaient un œil et se collaient sur l'autre la vue glauque et trouée de Notre-Dame de Paris. Et l'élève étranger, la plume à la main, son fin profil contre le poteau gris, clignait des yeux, content de tout ce jeu furtif qui s'organisait autour de lui.

Peu à peu, cependant, toute la classe s'inquiéta : les objets, qu'on " faisait passer " à mesure, arrivaient l'un après l'autre dans les mains du grand Meaulnes qui, négligemment, sans les regarder, les posait auprès de lui. Il y en eut bientôt un tas, mathématique et diversement coloré, comme aux pieds de la femme qui représente la Science, dans les compositions allégoriques. Fatalement M. Seurel allait découvrir ce déballage insolite et s'apercevoir du manège. Il devait songer, d'ailleurs, à faire une enquête sur les événements de la nuit. La présence du bohémien allait faciliter sa besogne...

Bientôt en effet il s'arrêtait, surpris, devant le grand Meaulnes.

— A qui appartient tout cela ? demanda-t-il, en dési-

gnant “ tout cela ” du dos de son livre refermé sur son index.

— Je n'en sais rien, répondit Meaulnes d'un ton bourru, sans lever la tête.

Mais l'écolier inconnu intervint :

— C'est à moi, dit-il.

Et il ajouta aussitôt d'un geste large et élégant de jeune seigneur, auquel le vieil instituteur ne sut pas résister :

— Mais je le mets à votre disposition, monsieur, si vous voulez regarder.

Alors, en quelques secondes, sans bruit, comme pour ne pas troubler le nouvel état de choses qui venait de se créer, toute la classe se glissa curieusement autour du maître, qui penchait sur ce trésor sa tête demi chauve, demi frisée, et du jeune personnage blessé qui donnait avec un air de triomphe tranquille les explications nécessaires. Cependant, silencieux à son banc, complétement délaissé, le grand Meaulnes avait ouvert son cahier de brouillons, et fronçant le sourcil, s'absorbait dans un problème difficile.....

Le “ quart-d'heure ” nous surprit dans ces occupations. La dictée n'était pas finie et le désordre régnait dans la classe. A vrai dire, depuis le matin la récréation durait.

A dix heures et demie, donc, lorsque la cour sombre et boueuse fut envahie par les élèves, on s'aperçut bien vite qu'un nouveau maître régnait sur les jeux.

De tous les plaisirs nouveaux que le bohémien, ce matin-là, introduisit chez nous, je ne me rappelle que le plus sanglant : une espèce de tournoi où les chevaux

étaient les grands élèves chargés des plus jeunes grimpés sur leurs épaules.

Partagés en deux groupes qui partaient des deux bouts de la cour, ils fondaient les uns sur les autres, cherchant à terrasser l'adversaire par la violence du choc, et les cavaliers, usant de cache-nez comme de lassos ou de leurs bras tendus comme de lances, s'efforçaient de désarçonner leurs rivaux. Il y en eut dont on esquivait le choc et qui, perdant l'équilibre, allaient s'étaler dans la boue, le cavalier roulant sur sa monture. Il y eut des écoliers à moitié désarçonnés que le cheval rattrapait par les jambes et qui de nouveau acharnés à la lutte, regrimpaient sur ses épaules. Monté sur le grand Delage qui avait des membres démesurés, le poil roux et les oreilles décollées, le mince cavalier à la tête bandée excitait les deux troupes rivales et dirigeait malignement sa monture en riant aux éclats.

Augustin, debout sur le seuil de la classe, regardait d'abord avec mauvaise humeur s'organiser ces jeux. Et j'étais auprès de lui, indécis.

— C'est un malin, dit-il entre ses dents, les mains dans les poches. Venir ici, dès ce matin, c'était le seul moyen de n'être pas soupçonné. Et M. Seurel s'y est laissé prendre.

Il resta là un long moment, sa tête rase au vent, à maugréer contre ce comédien qui allait faire assommer tous ces gars dont il avait été, peu de temps auparavant, le capitaine. Et, enfant paisible que j'étais, je ne manquais pas de l'approuver.

Partout, dans tous les coins, en l'absence du maître, se poursuivait la lutte : les plus petits avaient fini par

grimper les uns sur les autres ; ils couraient et culbutaient avant même d'avoir reçu le choc de l'adversaire.... Bientôt il ne resta plus, au milieu de la cour, qu'un groupe acharné et tourbillonnant d'où surgissait par moments le bandeau blanc du nouveau chef.

Alors le grand Meaulnes ne sut plus résister. Il baissa la tête, mit ses mains sur ses cuisses et me cria :

— Allons-y, François !

Surpris par cette décision soudaine, je sautai pourtant sans hésiter sur ses épaules et en une seconde nous étions au fort de la mêlée, tandis que la plupart des combattants, éperdus, fuyaient en criant :

— Voilà Meaulnes ! Voilà le grand Meaulnes !

Au milieu de ceux qui restaient, il se mit à tourner sur lui-même en me disant :

— Etends les bras : empoigne-les comme j'ai fait cette nuit.

Et moi, grisé par la bataille, certain du triomphe, j'agrippais au passage les gamins qui se débattaient, oscillaient un instant sur les épaules des grands et tombaient dans la boue. En moins de rien il ne resta debout que le nouveau-venu monté sur Delage ; mais celui-ci, peu désireux d'engager la lutte avec Augustin, d'un violent coup de reins en arrière se redressa et fit descendre le cavalier blanc. La main à l'épaule de sa monture, comme un capitaine tient le mors de son cheval, le jeune garçon debout par terre regarda le grand Meaulnes avec un peu de saisissement et une immense admiration :

— A la bonne heure ! dit-il.

Mais aussitôt la cloche sonna, dispersant les élèves qui s'étaient rassemblés autour de nous dans l'attente d'une

scène curieuse. Et Meaulnes, dépité de n'avoir pu jeter à terre son ennemi, tourna le dos en disant, avec mauvaise humeur :

— Ce sera pour une autre fois !...

Jusqu'à midi la classe continua comme à l'approche des vacances, mêlée d'intermèdes amusants et de conversations dont l'écolier-comédien était le centre.

Il expliquait comment, immobilisés par le froid, sur la place, ne songeant pas même à organiser des représentations nocturnes où personne ne viendrait, ils avaient décidé que lui-même irait au cours pour se distraire pendant la journée, tandis que son compagnon soignerait les oiseaux des Iles et la chèvre savante. Puis il racontait leurs voyages dans le pays environnant, alors que l'averse tombe sur le mauvais toit de zinc de la voiture et qu'il faut descendre aux côtes pour pousser à la roue. Les élèves du fond quittaient leur table pour venir écouter de plus près. Les moins romanesques profitaient de cette occasion pour venir autour du poêle se chauffer. Mais bientôt la curiosité les gagnait et ils se rapprochaient du groupe bavard en tendant l'oreille, laissant une main posée sur le couvercle du poêle pour y garder leur place.

— Et de quoi vivez-vous ? demanda M. Seurel, qui suivait tout cela avec sa curiosité un peu puérile de maître d'école et qui posait une foule de questions.

Le garçon hésita un instant, comme si jamais il ne s'était inquiété de ce détail.

— Mais, répondit-il, de ce que nous avons gagné l'automne précédent, je pense. C'est Ganache qui règle les comptes.

Personne ne lui demanda qui était Ganache. Mais moi je pensai au grand diable qui, traîtreusement la veille au soir, avait attaqué Meaulnes par derrière et l'avait renversé...

CHAPITRE IV

OÙ IL EST QUESTION DU DOMAINE MYSTÉRIEUX

L'après-midi ramena les mêmes plaisirs et, tout le long du cours, le même désordre et la même fraude. Le bohémien avait apporté d'autres objets précieux, coquillages, jeux, chansons, et jusqu'à un petit singe qui griffait sourdement l'intérieur de sa gibecière... A chaque instant il fallait que M. Seurel s'interrompît pour examiner ce que le malin garçon venait de tirer de son sac... Quatre heures arrivèrent et Meaulnes était le seul à avoir fini ses problèmes.

Ce fut sans hâte que tout le monde sortit. Il n'y avait plus, semblait-il, entre les heures de cours et de récréation, cette dure démarcation qui faisait la vie scolaire simple et réglée comme par la succession de la nuit et du jour. Nous en oubliâmes même de désigner comme d'ordinaire à M. Seurel, vers quatre heures moins dix, les deux élèves qui devaient rester pour balayer la classe. Or nous n'y manquions jamais, car c'était une façon d'annoncer et de hâter la sortie du cours.

Le hasard voulut que ce fût ce jour-là le tour du grand Meaulnes ; et dès le matin j'avais, en causant avec lui, averti le bohémien que les nouveaux étaient toujours désignés d'office, pour faire le second balayeur, le jour de leur arrivée.

Meaulnes revint en classe dès qu'il eut été chercher le pain de son goûter. Quant au bohémien, il se fit longtemps attendre et arriva le dernier, en courant, comme la nuit commençait de tomber...

— Tu resteras dans la classe, m'avait dit mon compagnon, et pendant que je le tiendrai, tu lui reprendras le plan qu'il m'a volé.

Je m'étais donc assis sur une petite table, auprès de la fenêtre, lisant à la dernière lueur du jour, et je les vis tous les deux déplacer en silence les bancs de l'école — le grand Meaulnes, taciturne et l'air dur, sa blouse noire boutonnée à trois boutons en arrière et sanglée à la ceinture ; l'autre, délicat, nerveux, la tête bandée comme un blessé. Il était vêtu d'un mauvais paletot, avec des déchirures que je n'avais pas remarquées pendant le jour. Plein d'une ardeur presque sauvage, il soulevait et poussait les tables avec une précipitation folle, en souriant un peu. On eût dit qu'il jouait là quelque jeu extraordinaire dont nous ne connaissions pas le fin mot.

Ils arrivèrent ainsi dans le coin le plus obscur de la salle, pour déplacer la dernière table.

En cet endroit, d'un tour de main, Meaulnes pouvait renverser son adversaire, sans que personne du dehors eût chance de les apercevoir ou de les entendre par les fenêtres. Je ne comprenais pas qu'il laissât échapper une pareille occasion. L'autre, revenu près de la porte, allait s'enfuir d'un instant à l'autre, prétextant que la besogne était terminée, et nous ne le reverrions plus. Le plan et tous les renseignements que Meaulnes avait mis si longtemps à retrouver, à concilier, à réunir, seraient perdus pour nous...

A chaque seconde, j'attendais de mon camarade un signe, un mouvement qui m'annonçât le début de la bataille. Mais le grand garçon ne bronchait pas. Par instants, seulement, il regardait avec une fixité étrange et d'un air interrogatif, le bandeau du bohémien, qui, dans la pénombre de la tombée de la nuit, paraissait largement taché de noir.

La dernière table fut déplacée sans que rien arrivât.

Mais au moment où, remontant tous les deux vers le haut de la classe, ils allaient donner sur le seuil un dernier coup de balai, Meaulnes, baissant la tête et sans regarder notre ennemi, dit à mi-voix :

— Votre bandeau est rouge de sang et vos habits sont déchirés.

L'autre le regarda un instant, non pas surpris de ce qu'il disait, mais profondément ému de le lui entendre dire.

— Ils ont voulu, dit-il, m'arracher votre plan tout à l'heure, sur la place. Quand ils ont su que je voulais revenir ici balayer la classe, ils ont compris que j'allais faire la paix avec vous, ils se sont révoltés contre moi... Mais je l'ai tout de même sauvé, ajouta-t-il fièrement, en tendant à Meaulnes le précieux papier plié.

Meaulnes se tourna lentement vers moi :

— Tu entends ? dit-il. Il vient de se battre et de se faire blesser pour nous, tandis que nous lui tendions un piège !

Puis cessant d'employer ce "vous" insolite chez des écoliers de Sainte-Agathe :

— Tu es un vrai camarade, dit-il, et il lui tendit la main.

Le comédien la saisit et demeura sans parole une seconde, très troublé, la voix coupée... Mais bientôt avec une curiosité ardente, il poursuivit :

— Ainsi vous me tendiez un piège ? Que c'est amusant ! Je l'avais deviné et je me disais : ils vont être bien étonnés quand, m'ayant repris ce plan, ils s'apercevront que je l'ai complété...

— Complété ?

— Oh attendez ! Pas entièrement...

Quittant ce ton enjoué, il ajouta gravement et lentement, se rapprochant de nous :

— Meaulnes, il est temps que je vous le dise : moi aussi je suis allé là où vous avez été. J'assistais à cette fête extraordinaire... J'ai bien pensé, quand les garçons du Cours m'ont parlé de votre aventure mystérieuse, qu'il s'agissait du vieux Domaine perdu. Pour m'en assurer, je vous ai volé votre carte... Mais je suis comme vous : j'ignore le nom de ce château ; je ne saurais pas y retourner ; je ne connais pas en entier le chemin qui d'ici vous y conduirait.

Avec quel élan, avec quelle intense curiosité, avec quelle amitié nous nous pressâmes contre lui ! Avidement Meaulnes lui posait des questions... Il nous semblait à tous deux qu'en insistant ardemment auprès de notre nouvel ami, nous lui ferions dire cela même qu'il prétendait ne pas savoir :

— Vous verrez, vous verrez, répondait le jeune garçon avec un peu d'ennui et d'embarras, je vous ai mis sur le plan quelques indications que vous n'aviez pas... C'est tout ce que je pouvais faire.

Puis, nous voyant pleins d'admiration et d'enthousiasme :

— Oh ! dit-il, tristement et fièrement. Je préfère vous avertir. Je ne suis pas un garçon comme les autres. Il y a trois mois, j'ai voulu me tirer une balle dans la tête

et c'est ce qui vous explique ce bandeau sur le front, comme un mobile de la Seine, en 1870...

— Et ce soir, en vous battant, la plaie s'est rouverte, dit Meaulnes avec amitié.

Mais l'autre sans y prendre garde, poursuivit d'un ton légèrement emphatique :

— Je voulais mourir. Et puisque je n'ai pas réussi, je ne continuerai à vivre que pour l'amusement, comme un enfant, comme un bohémien. J'ai tout abandonné. Je n'ai plus ni père, ni sœur, ni maison, ni amour... Plus rien, que des compagnons de jeu !

— Ces compagnons-là vous ont déjà trahi, dis-je.

— Oui, répondit-il, avec animation. C'est la faute d'un certain Delouche. Il a deviné que j'allais faire cause commune avec vous. Il a démoralisé ma troupe qui était si bien en main. Vous avez vu cet abordage, hier au soir, comme c'était conduit, comme ça marchait ! Depuis mon enfance, je n'avais rien organisé d'aussi réussi...

Il resta songeur un instant, et il ajouta pour nous désabuser tout à fait sur son compte :

— Si je suis venu vers vous deux, ce soir, c'est que — je m'en suis aperçu ce matin — il y a plus de plaisir à prendre avec vous qu'avec la bande de tous les autres. C'est ce Delouche surtout qui me déplaît. Quelle idée de faire l'homme à dix-sept ans ! Rien ne me dégoûte davantage... Pensez-vous que nous puissions le repincer ?

— Certes, dit Meaulnes. Mais resterez-vous longtemps avec nous ?

— Je ne sais. Je le voudrais beaucoup. Je suis terriblement seul. Je n'ai que Ganache...

Toute sa fièvre, tout son enjouement étaient tombés

soudain. Un instant, il plongea dans ce même désespoir où sans doute, un jour, l'idée de se tuer l'avait surpris.

— Soyez mes amis, dit-il soudain. Voyez : je connais votre secret et je l'ai défendu contre tous. Je puis vous remettre sur la trace que vous avez perdue...

Et il ajouta presque solennellement :

— Soyez mes amis pour le jour où je serais encore à deux doigts de l'enfer comme une fois déjà... Jurez-moi que vous répondrez quand je vous appellerai — quand je vous appellerai ainsi... (et il poussa une sorte de cri étrange : Hou — ou!...) Vous, Meaulnes, jurez d'abord !

Et nous jurâmes, car, enfants que nous étions, tout ce qui était plus solennel et plus sérieux que nature, nous séduisait.

— En retour, dit-il, voici maintenant tout ce que je puis vous dire : je vous indiquerai la maison de Paris où la jeune fille du château avait l'habitude de passer les fêtes : Pâques et la Pentecôte, le mois de Juin et quelquefois une partie de l'hiver...

A ce moment une voix inconnue appela du grand portail, à plusieurs reprises, dans la nuit. Nous devinâmes que c'était Ganache, qui n'osait pas ou ne savait comment traverser la cour. D'un voix pressante, anxieuse, il appelait tantôt très haut, tantôt presque bas :

— Hou - ou ! Hou - ou !

— Dites ! Dites vite ! cria Meaulnes au bohémien qui avait tressailli et qui rajustait ses habits pour partir.

Le jeune garçon nous donna rapidement une adresse à mi-voix. Puis il courut, dans l'ombre, rejoindre son compagnon à la grille, nous laissant dans un état de trouble inexprimable.

CHAPITRE V

L'HOMME AUX ESPADRILLES

Cette nuit-là, vers trois heures du matin, la veuve Delouche, l'aubergiste, qui habitait dans le milieu du bourg, se leva pour allumer son feu. Dumas, son beau-frère, qui habitait chez elle, devait partir en route à quatre heures, et la triste bonne femme, dont la main droite était recroquevillée par une brûlure ancienne, se hâtait dans la cuisine obscure pour préparer le café. Il faisait froid. Elle mit sur sa camisole un vieux fichu, puis tenant d'une main sa bougie allumée, abritant la flamme de l'autre main — la mauvaise — avec son tablier levé, elle traversa la cour encombrée de bouteilles vides et de caisses à savon ; ouvrit pour y prendre du petit-bois la porte du bûcher qui servait de cabane aux poules... Mais à peine avait-elle poussé la porte que, d'un coup de casquette si violent qu'il fit ronfler l'air, un individu surgissant de l'obscurité profonde éteignit la chandelle, abattit du même coup la bonne femme, et s'enfuit à toutes jambes, tandis que les poules et les coqs affolés menaient un tapage infernal.

L'homme emportait dans un sac — comme la veuve Delouche, retrouvant son aplomb, s'en aperçut un instant plus tard — une douzaine de ses poulets les plus beaux.

Aux cris de sa belle-sœur, Dumas était accouru. Il constata que le chenapan pour entrer avait dû ouvrir avec une fausse clef la porte de la petite cour et qu'il s'était enfui, sans la refermer, par le même chemin. Aussitôt, en homme habitué aux braconniers et aux chapardeurs, il

alluma le falot de sa voiture, et le prenant d'une main, son fusil chargé de l'autre, il s'efforça de suivre la trace du voleur, trace très imprécise — l'individu devait être chaussé d'espadrilles — qui le mena sur la route de La Gare puis se perdit devant la barrière d'un pré. Forcé d'arrêter là ses recherches, il releva la tête, s'arrêta... et entendit au loin, sur la même route, le bruit d'une voiture lancée au grand galop, qui s'enfuyait...

De son côté, Jasmin Delouche, le fils de la veuve, s'était levé et, jetant en hâte un capuchon sur ses épaules, il était sorti en chaussons pour inspecter le bourg. Tout dormait, tout était plongé dans l'obscurité et le silence profond qui précèdent les premières lueurs du jour. Arrivé aux quatre routes, il entendit seulement — comme son oncle — très loin, sur la colline des Riaudes, le bruit d'une voiture dont le cheval devait galoper les quatre pieds levés. Garçon malin et fanfaron, il se dit alors, comme il nous le répéta par la suite avec l'insupportable grasseyement des faubourgs de Montluçon :

— Ceux-là sont partis vers La Gare, mais il n'est pas dit que je n'en " chaufferai " pas d'autres de l'autre côté du bourg.

Et il rebroussa chemin vers l'église, dans le même silence nocturne.

Sur la place, dans la roulotte des bohémiens, il y avait une lumière. Quelqu'un de malade sans doute. Il allait s'approcher, pour demander ce qui était arrivé, lorsqu'une ombre silencieuse, une ombre chaussée d'espadrilles, déboucha des Petits-Coins et accourut au galop, sans rien voir, vers le marchepied de la voiture...

Jasmin, qui avait reconnu l'allure de Ganache, s'avança soudain dans la lumière et demanda à mi-voix :

— Eh bien ! Qu'y a-t-il ?

Hagard, échevelé, édenté, l'autre s'arrêta, le regarda, avec un rictus misérable causé par l'effroi et la suffocation, et répondit d'une haleine hachée :

— C'est le compagnon qui est malade... Il s'est battu hier au soir et sa blessure s'est rouverte... Je viens d'aller chercher la sœur.

En effet, comme Jasmin Delouche, fort intrigué, rentrait chez lui pour se recoucher, il rencontra, vers le milieu du bourg, une religieuse qui se hâtait.

Au matin, plusieurs habitants de Sainte-Agathe sortirent sur le seuil de leurs portes avec les mêmes yeux bouffis et meurtris par une nuit sans sommeil. Ce fut, chez tous, un cri d'indignation et, par le bourg, comme une traînée de poudre.

Chez Giraudat, on avait entendu vers deux heures du matin, une carriole qui s'arrêtait et dans laquelle on chargeait en hâte des paquets qui tombaient mollement. Il n'y avait dans la maison que deux femmes et elles n'avaient pas osé bouger. Au jour, elles avaient compris, en ouvrant la basse-cour, que les paquets en question étaient les lapins et la volaille. ...Millie, durant la première récréation trouva devant la porte de la buanderie plusieurs allumettes à-demi brulées. On en conclut qu'ils étaient mal renseignés sur notre demeure et n'avaient pu entrer... Chez Perreux, chez Boujardon et chez Clément, on crut d'abord qu'ils avaient volé aussi les cochons, mais on, retrouva, dispersé dans différents jardins, tout le troupeau occupé à déterrer des salades. Ils avaient tous profité de l'occasion et de la porte ouverte, pour faire une petite

promenade nocturne... Presque partout on avait enlevé la volaille ; mais on s'en était tenu là. Mme Pignot la boulangère, qui ne faisait pas d'élevage, cria bien toutela journée qu'on lui avait volé son battoir et une livre d'indigo, mais le fait ne fut jamais prouvé, ni inscrit sur le procès-verbal...

Cet affolement, cette crainte, ce bavardage durèrent tout le matin. En classe, Jasmin raconta son aventure de la nuit :

— Ah ! ils sont malins disait-il. Mais si mon oncle en avait rencontré un, il l'a bien dit : je le fusillais comme un lapin !

Et il ajoutait en nous regardant :

— C'est heureux qu'il n'ait pas rencontré Ganache, il était capable de tirer dessus. C'est tous la même race, qu'il dit, et Dessaigne le disait aussi...

Personne cependant ne songeait à inquiéter nos nouveaux amis. C'est le lendemain soir seulement que Jasmin fit remarquer à son oncle que Ganache comme leur voleur était chaussé d'espadrilles. Ils furent d'accord pour trouver qu'il valait la peine de dire cela aux gendarmes. Ils décidèrent donc, en grand secret, d'aller dès leur premier loisir au chef-lieu de canton prévenir le brigadier de la gendarmerie...

Durant les jours qui suivirent, le jeune bohémien, malade de sa blessure légèrement rouverte, ne parut pas.

Sur la place de l'église, le soir, nous allions rôder rien que pour voir sa lampe, derrière le rideau rouge de la voiture. Pleins d'angoisse et de fièvre, nous restions là, sans oser approcher de l'humble bicoque, qui nous paraissait être le mystérieux passage et l'antichambre du Pays dont nous avions perdu le chemin.

CHAPITRE VI

UNE DISPUTE DANS LA COULISSE

Tant d'anxiétés et de troubles divers, durant ces jours passés, nous avaient empêchés de prendre garde que Mars était venu et que le vent avait molli. Mais le troisième jour après cette aventure, en descendant, le matin, dans la cour, brusquement, je compris que c'était le printemps. Une brise délicieuse comme une eau tiédie coulait par-dessus le mur ; une pluie silencieuse avait mouillé la nuit les feuilles des pivoines ; la terre remuée du jardin avait un goût puissant, et j'entendais, dans l'arbre voisin de la fenêtre, un oiseau qui essayait d'apprendre la musique...

Meaulnes, à la première récréation, parla d'essayer tout de suite l'itinéraire qu'avait précisé l'écolier-bohémien. A grand peine je lui persuadai d'attendre que nous eussions revu notre nouvel ami, que le temps fût sérieusement au beau... que tous les pruniers de Sainte-Agathe fussent en fleurs. Appuyés contre le mur bas de la petite ruelle, les mains aux poches et nu-tête, nous causions ensemble, et le vent tantôt nous faisait frissonner de froid, tantôt, par bouffées de tiédeur, réveillait en nous je ne sais quel vieil enthousiasme profond. Ah ! frère, compagnon, voyageur, comme nous étions persuadés, tous deux, que le bonheur était proche, et qu'il allait suffire de se mettre en chemin pour l'atteindre !...

A midi et demie, pendant le déjeuner, nous entendîmes un roulement de tambour sur la place des Quatre-Routes. En un clin d'œil, nous étions sur le seuil de la petite grille, nos serviettes à la main... C'était Ganache qui

annonçait pour le soir, à huit heures, " vu le beau temps ", une grande représentation sur la place de l'église. A tout hasard, " pour se prémunir contre la pluie ", une tente serait dressée. Suivait un long programme des attractions, que le vent emporta, mais où nous pûmes distinguer vaguement " pantomimes... chansons... fantaisies équestres... ", le tout scandé par de nouveaux roulements de tambour.

Pendant le dîner du soir, la grosse caisse, pour annoncer la séance, tonna sous nos fenêtres et fit trembler les vitres. Bientôt après, passèrent, avec un bourdonnement de conversations, les gens des faubourgs, par petits groupes, qui s'en allaient vers la place de l'église. Et nous étions là, tous deux, forcés de rester à table, trépignant d'impatience !

Vers neuf heures, enfin, nous entendîmes des frottements de pieds et des rires étouffés à la petite grille : les institutrices venaient nous chercher. Dans l'obscurité complète nous partîmes en bande, vers le lieu de la comédie. Nous apercevions de loin le mur de l'église illuminé comme par un grand feu. Deux quinquets allumés devant la porte de la baraque ondulaient au vent...

A l'intérieur, des gradins étaient aménagés comme dans un cirque. M. Seurel, les institutrices, Meaulnes et moi nous nous installâmes sur les bancs les plus bas. Je revois ce lieu, qui devait être fort étroit, comme un cirque véritable, avec de grandes nappes d'ombre où s'étageaient Madame Pignot la boulangère, et Fernande l'épicière, les filles du bourg, les ouvriers maréchaux, des dames, des gamins, des paysans, d'autres gens encore.

La représentation était avancée plus qu'à moitié. On

voyait sur la piste une petite chèvre savante qui bien docilement mettait ses pieds sur quatre verres, puis sur deux, puis sur un seul. C'était Ganache qui la commandait doucement, à petits coups de baguette, en regardant vers nous d'un air inquiet, la bouche ouverte, les yeux morts.

Assis sur un tabouret, près de deux autres quinquets, à l'endroit où la piste communiquait avec la roulotte, nous reconnûmes, en fin maillot noir, front bandé, le meneur-de-jeu, notre ami.

A peine étions-nous assis que bondissait sur la piste un poney tout harnaché à qui le jeune personnage blessé fit faire plusieurs tours et qui s'arrêtait toujours devant l'un de nous, lorsqu'il fallait désigner la personne la plus aimable ou la plus brave de la société ; mais toujours devant Mme Pignot lorsqu'il s'agissait de découvrir la plus menteuse, la plus avare ou " la plus amoureuse... " Et c'était autour d'elle des rires, des cris et des coins-coins, comme dans un troupeau d'oies que pourchasse un épagneul !...

A l'entr'acte, le meneur-de-jeu vint s'entretenir un instant avec M. Seurel, qui n'eût pas été plus fier d'avoir parlé à Talma ou à Léotard ; et nous, nous écoutions avec un intêret passionné tout ce qu'il disait : de sa blessure refermée ; de ce spectacle — préparé durant les longues journées d'hiver ; de leur départ — qui ne serait pas avant la fin du mois, car ils pensaient donner jusque-là des représentations variées et nouvelles.

Le spectacle devait se terminer par une grande pantomime.

Vers la fin de l'entr'acte, notre ami nous quitta, et

pour regagner l'entrée de la roulotte, fut obligé de traverser un groupe qui avait envahi la piste et au milieu duquel nous aperçûmes soudain Jasmin Delouche. Les femmes et les filles s'écartèrent. Ce costume noir, cet air blessé, étrange et brave les avaient toutes séduites. Quant à Jasmin, qui paraissait revenir à cet instant d'un voyage, et qui s'entretenait à voix basse mais animée avec Mme Pignot, il était évident qu'une cordelière, un col bas et des pantalons-éléphant eussent fait plus sûrement sa conquête... Il se tenait les pouces au revers de son veston dans une attitude à la fois très fate et très gênée. Au passage du bohémien, dans un mouvement de dépit, il dit à haute voix à Mme Pignot quelque chose que je n'entendis pas, mais certainement une injure, un mot provoquant, à l'adresse de notre ami... Ce devait être une menace grave et inattendue car le jeune homme ne put s'empêcher de se retourner et de regarder l'autre, qui pour ne pas perdre contenance, ricanait, poussait ses voisins du coude, comme pour les mettre de son parti... Tout ceci se passa d'ailleurs en quelques secondes. Je fus sans doute le seul de mon banc à m'en apercevoir.

Le meneur-de-jeu rejoignit son compagnon derrière le rideau qui masquait l'entrée de la roulotte. Chacun regagna sa place sur les gradins croyant que la deuxième partie du spectacle allait aussitôt commencer, et un grand silence s'établit. Alors, derrière le rideau, tandis que s'apaisaient les dernières conversations à voix basse, un bruit de dispute monta. Nous n'entendions pas ce qui était dit, mais nous reconnûmes les deux voix, celle du grand gars et celle du jeune homme — la première qui

expliquait, qui se justifiait, l'autre qui gourmandait, avec indignation et tristesse à la fois :

— Mais malheureux! disait celle-ci, pourquoi ne m'avoir pas dit...

Et nous ne distinguions pas la suite, bien que tout le monde prêtât l'oreille. Puis tout se tut, soudainement. L'altercation se poursuivit tout bas ; et les gamins des hauts gradins commencèrent à crier :

— Les lampions ! le rideau !

et à frapper du pied.

CHAPITRE VII

LE BOHÉMIEN ENLÈVE SON BANDEAU

Enfin glissa lentement, entre les rideaux, la face — sillonnée de rides, toute écarquillée tantôt par la gaieté tantôt par la détresse, et semée de pains à cacheter ! — d'un long pierrot en trois pièces mal articulées, recroquevillé sur son ventre comme par une colique, marchant sur la pointe des pieds comme par excès de prudence et de crainte, les mains empêtrées dans des manches trop longues qui balayaient la piste. Je ne saurais plus reconstituer aujourd'hui le sujet de sa pantomime. Je me rappelle seulement que dès son arrivée dans le cirque, après s'être vainement et désespérément retenu sur les pieds, il tomba. Il eut beau se relever; c'était plus fort que lui; il tombait. Il ne cessait pas de tomber. Il s'embarrassait dans vingt-cinq chaises à la fois. Il entraînait dans sa chute une table énorme qu'on avait apportée sur la piste. Il finit par aller s'étaler par-delà la barrière du cirque

jusque sur les pieds des spectateurs. Deux aides, racolés dans le public à grand peine, le tiraient par les pieds et le remettaient debout après d'inconcevables efforts. Et chaque fois qu'il tombait, il poussait un petit cri, varié chaque fois, un petit cri insupportable, où la détresse et la satisfaction se mêlaient à doses égales. Au dénouement, grimpé sur un échafaudage de chaises, il fit une chute immense et très lente et son hululement de triomphe, strident et misérable, durait aussi longtemps que sa chute, accompagné par les cris d'effroi des femmes.

Durant la seconde partie de sa pantomime, je revois, sans bien m'en rappeler la raison, "le pauvre Pierrot qui tombe" sortant d'une de ses manches une petite poupée bourrée de son et mimant avec elle toute une scène tragi-comique. En fin de compte, il lui faisait sortir par la bouche tout le son qu'elle avait dans le ventre. Puis, avec de petits cris misérables, il la remplissait de bouillie, et au moment de la plus grande attention, tandis que tous les spectateurs, la lèvre pendante, avaient les yeux fixés sur la fille visqueuse et crevée du pauvre Pierrot, il la saisit soudain par un bras et la lança à toute volée, à travers les spectateurs, sur la figure de Jasmin Delouche, dont elle ne fit que mouiller l'oreille pour aller ensuite s'aplatir sur l'estomac de Mme Pignot, juste au-dessous du menton. La boulangère poussa un tel cri, elle se renversa si fort en arrière et toutes ses voisines l'imitèrent si bien que le banc se rompit, et la boulangère, Fernande, la triste veuve Delouche et vingt autres s'effondrèrent, les jambes en l'air, au milieu des rires, des cris et des applaudissements, tandis que le grand clown, abattu la face contre terre, se relevait pour saluer et dire :

— Nous avons, Messieurs et Mesdames, l'honneur de vous remercier !

Mais à ce moment même et au milieu de l'immense brouhaha le grand Meaulnes, silencieux depuis le début de la pantomime et qui semblait plus absorbé de minute en minute, se leva brusquement, me saisit par le bras, comme incapable de se contenir, et me cria :

— Regarde le bohémien ! Regarde ! Je l'ai enfin reconnu.

Avant même d'avoir regardé, comme si, depuis longtemps, inconsciemment, cette pensée couvait en moi et n'attendait que l'instant d'éclore, j'avais deviné ! Debout auprès d'un quinquet, à l'entrée de la roulotte, le jeune personnage inconnu avait enlevé son bandeau et jeté, sur ses épaules, une pélerine. On voyait, dans la lueur fumeuse, comme naguère à la lumière de la bougie, dans la chambre du domaine, un très fin, très aquilin visage sans moustaches. Pâle, les lèvres entr'ouvertes, il feuilletait hâtivement une sorte de petit album rouge qui devait être un atlas de poche. Sauf une cicatrice qui lui barrait la tempe et disparaissait sous la masse des cheveux, c'était, tel que me l'avait décrit minutieusement le grand Meaulnes, le fiancé du domaine inconnu.

Il était évident qu'il avait ainsi défait son bandage pour être reconnu de nous. Mais à peine le grand Meaulnes avait-il fait ce mouvement et poussé ce cri, que le jeune homme rentrait dans la roulotte, après nous avoir jeté un coup d'œil d'entente et nous avoir souri, avec une vague tristesse, comme il souriait d'ordinaire.

— Et l'autre ! disait Meaulnes avec fièvre, comment ne l'ai je pas reconnu tout de suite ! C'est le pierrot de la fête, là-bas...

Et il descendit les gradins pour aller vers lui. Mais déjà Ganache avait coupé toutes les communications avec la piste ; un à un il éteignait les quatre quinquets du cirque, et nous étions obligés de suivre la foule qui s'écoulait très lentement, canalisée entre les bancs parallèles, dans l'ombre où nous piétinions d'impatience.

Dès qu'il fut dehors enfin, le grand Meaulnes se précipita vers la roulotte, escalada le marche-pied, frappa à la porte, mais tout était clos déjà. Déjà sans doute, dans la voiture à rideaux, comme dans celle du poney, de la chèvre et des oiseaux savants, tout le monde était rentré et commençait à dormir.

CHAPITRE VIII

LES GENDARMES !

Il nous fallut rejoindre la troupe des messieurs et des dames qui revenaient vers le Cours Supérieur, par les rues obscures. Cette fois nous comprenions tout. Cette grande silhouette blanche que Meaulnes avait vue le dernier soir de la fête filer entre les arbres, c'était Ganache qui avait recueilli le fiancé désespéré, et s'était enfui avec lui. L'autre avait accepté cette existence pleine de risques, de jeux et d'aventures. Il lui avait semblé recommencer son enfance...

Frantz de Galais nous avait jusqu'ici caché son nom et il avait feint d'ignorer le chemin de Domaine par peur, sans doute, d'être forcé de rentrer chez ses parents ; mais pourquoi, ce soir-là, lui avait-il plu soudain de se faire connaître à nous, et de nous laisser deviner la vérité tout entière ?...

Que de projets le grand Meaulnes ne fit-il pas, tandis que la troupe des spectateurs s'écoulait lentement à travers le bourg. Il décida que dès le lendemain matin, qui était un jeudi, il irait trouver Frantz. Et tous les deux ils partiraient pour là-bas ! Quel voyage sur la route mouillée ! Frantz expliquerait tout ; tout s'arrangerait, et la merveilleuse aventure allait reprendre là où elle s'était interrompue...

Quant à moi, je marchais dans l'obscurité avec un gonflement de cœur indéfinissable. Tout se mêlait pour contribuer à ma joie, depuis le faible plaisir que donnait l'attente du jeudi jusqu'à la très grande découverte que nous venions de faire, jusqu'à la très grande chance qui nous était échue. Et je me souviens que, dans ma soudaine générosité de cœur, je me rapprochai spontanément de la plus laide des filles du notaire à qui l'on m'imposait parfois le supplice d'offrir mon bras, et je lui donnai la main.

Amers souvenirs ! Vains espoirs écrasés !

Le lendemain dès huit heures, lorsque nous débouchâmes tous les deux sur la place de l'église, avec nos souliers bien cirés, nos plaques de ceinturon bien astiquées et nos casquettes neuves, Meaulnes qui jusque-là se retenait de sourire en me regardant, poussa un cri et s'élança vers la place vide... Sur l'emplacement de la baraque et des voitures, il n'y avait plus qu'un pot cassé et des chiffons. Les bohémiens étaient partis...

Un petit vent qui nous parut glacé soufflait. Il me semblait qu'à chaque pas nous allions buter sur le sol caillouteux et dur de la place et que nous allions tomber. Meaulnes, affolé, fit deux fois le mouvement de s'élancer,

d'abord sur la route du Vieux-Nançay, puis sur la route de Saint-Loup des Bois. Il mit sa main au-dessus de ses yeux, espérant un instant que nos gens venaient seulement de partir. Mais que faire ? Dix traces de voiture s'embrouillaient sur la place, puis s'effaçaient sur la route dure. Il fallut rester là, inertes.

Et tandis que nous revenions à travers le village où la matinée du jeudi commençait, quatre gendarmes à cheval avertis par Delouche, la veille au soir, débouchèrent au galop sur la place et s'éparpillèrent à travers les rues pour garder toutes les issues, comme des dragons qui font la reconnaissance d'un village... Mais il était trop tard. Ganache, le voleur de poulets, avait fui avec son compagnon. Les gendarmes ne retrouvèrent personne, ni lui, ni ceux-là qui chargeaient dans des voitures les chapons qu'il étranglait. Prévenu à temps par le mot imprudent de Jasmin, Frantz avait dû comprendre soudain de quel métier son compagnon et lui vivaient, quand la caisse de la roulotte était vide ; plein de honte et de fureur, il avait arrêté aussitôt un itinéraire et décidé de prendre du champ avant l'arrivée des gendarmes. Mais, ne craignant plus désormais qu'on tentât de le ramener au domaine de son père, il avait voulu se montrer à nous sans bandage, avant de disparaître...

Un seul point resta toujours obscur : comment Ganache avait-il pu à la fois dévaliser les basses-cours et quérir la bonne sœur pour la fièvre de son ami ? Mais n'était-ce pas là toute l'histoire du pauvre diable ? Voleur et chemineau d'un côté, bonne créature de l'autre...

CHAPITRE IX

A LA RECHERCHE DU SENTIER PERDU

Comme nous rentrions, le soleil dissipait la légère brume du matin ; les ménagères sur le seuil des maisons secouaient leurs tapis ou bavardaient ; et, dans les champs et les bois, aux portes du bourg, commençait la plus radieuse matinée de printemps qui soit restée dans ma mémoire.

Tous les grands élèves du cours devaient arriver vers huit heures, ce jeudi-là, pour préparer durant la matinée les uns le Certificat d'Etudes Supérieures, les autres le Concours de l'Ecole Normale. Lorque nous arrivâmes tous les deux, Meaulnes plein d'un regret et d'une agitation qui ne lui permettaient pas de rester immobile, moi très abattu, l'école était vide... Un rayon de frais soleil glissait sur la poussière d'un banc vermoulu et sur le vernis écaillé d'un planisphère.

Comment rester là, devant un livre, à ruminer notre déception, tandis que tout nous appelait au dehors, les poursuites des oiseaux dans les branches près des fenêtres, la fuite des autres élèves vers les prés et les bois, et surtout le fiévreux désir d'essayer au plus vite l'itinéraire incomplet vérifié par le bohémien, — dernière ressource de notre sac presque vide, dernière clef du trousseau, après avoir essayé toutes les autres... Cela était au-dessus de nos forces ! Meaulnes marchait de long en large, allait auprès des fenêtres, regardait dans le jardin, puis revenait et regardait vers le bourg, comme s'il eût attendu quelqu'un qui ne viendrait certainement pas.

— J'ai l'idée, me dit-il enfin, j'ai l'idée que ce n'est peut-être pas aussi loin que nous l'imaginons...

" Frantz a supprimé sur mon plan toute une portion de la route que j'avais indiquée.

" Cela veut dire, peut-être, que la jument a fait, pendant mon sommeil, un long détour inutile...

J'étais à moitié assis sur le coin d'une grande table, un pied par terre, l'autre ballant, l'air découragé et désœuvré, la tête basse.

— Pourtant, dis-je, au retour, dans la berline, ton voyage a duré toute la nuit.

— Nous étions partis à minuit, répondit-il vivement. On m'a déposé à quatre heures du matin, à environ six kilomètres à l'Ouest de Sainte-Agathe, tandis que j'étais parti par la route de La Gare à l'Est. Il faut donc compter ces six kilomètres en moins, entre Sainte-Agathe et le pays perdu.

" Vraiment, il me semble qu'en sortant du bois des Communaux, on ne doit pas être à plus de deux lieues de ce que nous cherchons.

— Ce sont précisément ces deux lieues-là qui manquent sur ta carte.

— C'est vrai. Et la sortie du bois est bien à une lieue et demie d'ici, mais pour un bon marcheur, cela peut se faire en une matinée...

A cet instant, Mouchebœuf arriva. Il avait une tendance irritante à se faire passer pour bon élève, non pas en travaillant mieux que les autres, mais en se signalant dans des circonstances comme celles-ci.

— Je savais bien, dit-il triomphant, ne trouver que vous deux. Tous les autres sont partis pour le bois des

Communaux. En tête : Jasmin Delouche qui connaît les nids.

Et, voulant faire le bon apôtre, il commença à raconter tout ce qu'ils avaient dit pour narguer le Cours, M. Seurel, et nous, en décidant cette expédition.

— S'ils sont au bois, je les verrai sans doute en passant, dit Meaulnes, car je m'en vais aussi. Je serai de retour vers midi et demie.

Moucheboeuf resta ébahi.

— Ne viens-tu pas ? me demanda Augustin, s'arrêtant une seconde sur le seuil de la porte entr'ouverte — ce qui fit entrer dans la pièce grise, en une bouffée d'air tiédi par le soleil, un fouillis de cris, d'appels, de pépiements, le bruit d'un seau sur la margelle du puits et le claquement d'un fouet au loin...

— Non, dis-je, bien que la tentation fût forte, je ne puis pas, à cause de M. Seurel. Mais hâte-toi. Je t'attendrai avec impatience.

Il fit un geste vague et partit, très vite, plein d'espoir.

Lorsque M. Seurel arriva vers dix heures, il avait quitté sa veste d'alpaga noir, revêtu un paletot de pêcheur aux vastes poches boutonnées, un chapeau de paille et de courtes jambières vernies pour serrer le bas de son pantalon. Je crois bien qu'il ne fut guère surpris de ne trouver personne. Il ne voulut pas entendre Moucheboeuf qui lui répéta trois fois que les gars avaient dit :

— S'Il a besoin de nous, qu'Il vienne donc nous chercher !

et il commanda :

— Serrez vos affaires, prenez vos casquettes, et nous

allons les dénicher à notre tour... Pourras-tu marcher jusque-là, François ?

J'affirmai que oui et nous partîmes.

Il fut entendu que Mouchebœuf conduirait M. Seurel et lui servirait d'appeau... C'est-à-dire que, connaissant les futaies où se trouvaient les dénicheurs, il devait de temps à autre crier à toute voix :

— Hop ! Holà ! Giraudat ! Delouche ! Où êtes-vous ?... Y en a-t-il ?... En avez-vous trouvé ?...

Quant à moi, je fus chargé, à mon vif plaisir, de suivre la lisière est du bois, pour le cas où les écoliers fugitifs chercheraient à s'échapper de ce côté.

Or, dans le plan rectifié par le bohémien et que nous avions maintes fois étudié avec Meaulnes, il semblait qu'un chemin à un trait, un *chemin de terre*, partît de cette lisière du bois pour aller dans la direction du Domaine. Si j'allais le découvrir ce matin !... Je commençai à me persuader que, avant midi, je me trouverais sur le chemin du manoir perdu...

La merveilleuse promenade !... Dès que nous eûmes passé le Glacis et contourné le Moulin, je quittai mes deux compagnons : M. Seurel, dont on eût dit qu'il partait en guerre — je crois bien qu'il avait mis dans sa poche un vieux pistolet — et ce traître de Mouchebœuf.

Prenant un chemin de traverse, j'arrivai bientôt à la lisière du bois — seul à travers la campagne, pour la première fois de ma vie, comme une patrouille que son caporal a perdue.

Me voici, j'imagine, près de ce bonheur mystérieux que Meaulnes a entrevu un jour. Toute la matinée est

à moi pour explorer la lisière du bois, l'endroit le plus frais et le plus caché du pays, tandis que mon grand frère aussi est parti à la découverte. C'est comme un ancien lit de ruisseau. Je passe sous les basses branches d'arbres dont je ne sais pas le nom, mais qui doivent être des aulnes. J'ai sauté tout à l'heure un échalier au bout de la sente, et je me suis trouvé dans cette grande voie d'herbe verte qui coule sous les feuilles, foulant par endroit les orties, écrasant les hautes valérianes.

Parfois mon pied se pose, durant quelques pas, sur un banc de sable fin. Et dans le silence j'entends un oiseau — je m'imagine que c'est un rossignol, mais sans doute je me trompe, puisqu'ils ne chantent que le soir — un oiseau qui répète obstinément la même phrase : voix de la matinée, parole dite sous l'ombrage, invitation délicieuse au voyage entre les aulnes. Invisible, entêté, il semble m'accompagner sous la feuille.

Pour la première fois me voilà, moi aussi, sur le chemin de l'aventure. Ce ne sont plus des coquilles abandonnées par les eaux que je cherche sous la direction de M. Seurel, ni des orchis que le maître d'école ne connaisse pas, ni même, comme cela nous arrivait souvent dans le champ du père Martin, cette fontaine profonde et tarie couverte d'un grillage, enfouie sous tant d'herbes folles qu'il fallait chaque fois plus de temps pour la retrouver... Je cherche quelque chose de plus mystérieux encore. C'est le passage dont il est question dans les livres, l'ancien chemin obstrué, celui dont le prince harassé de fatigue n'a pu trouver l'entrée. Cela se découvre à l'heure la plus perdue de la matinée, quand on a depuis longtemps oublié qu'il va être onze heures, midi... Et soudain en écartant, dans

le feuillage profond, les branches, avec ce geste hésitant des mains à hauteur du visage inégalement écartées, on l'aperçoit comme une longue avenue sombre dont la sortie est un rond de lumière tout petit.

Mais tandis que j'espère et m'enivre ainsi, voici que brusquement je débouche dans une sorte de clairière, qui se trouve être tout simplement un pré. Je suis arrivé sans y penser à l'extrémité des Communaux, que j'avais toujours imaginée infiniment loin. Et voici à ma droite, entre des piles de bois, toute bourdonnante dans l'ombre, la maison du garde. Deux paires de bas sèchent sur l'appui de la fenêtre. Les années passées, lorsque nous arrivions à l'entrée du bois, nous disions toujours, en montrant un point de lumière tout au bout de l'immense allée noire : " C'est là-bas la maison du garde ; la maison de Baladier. " Mais jamais nous n'avions poussé jusque-là. Nous entendions dire quelquefois, comme s'il se fût agi d'une expédition extraordinaire : " Il a été jusqu'à la maison du garde !... "

Cette fois, je suis allé jusqu'à la maison de Baladier, et je n'ai rien trouvé.

Je commençais à souffrir de ma jambe fatiguée, et de la chaleur que je n'avais pas sentie jusque-là ; je craignais de faire tout seul le chemin du retour, lorsque j'entendis près de moi l'appeau de M. Seurel, la voix de Mouchebœuf, puis d'autres voix qui m'appelaient !... Il y avait là une troupe de six grands gamins, où, seul, le traître Mouchebœuf avait l'air triomphant. C'étaient Giraudat, Auberger, Delage, et d'autres... Grâce à l'appeau, on avait pris les uns grimpés dans un merisier isolé au milieu

d'une clairière ; les autres en train de dénicher des pics-verts. Giraudat, le nigaud aux yeux bouffis, à la blouse crasseuse, avait caché les petits dans son estomac, entre sa chemise et sa peau. Deux de leurs compagnons s'étaient enfuis à l'approche de M. Seurel : ce devaient être Delouche et le petit Coffin. Ils avaient d'abord répondu par des plaisanteries à l'adresse de " Mouche-vache ! ", que répétaient les échos des bois, et celui-ci, maladroitement, se croyant sûr de son affaire, avait répondu, vexé :

— Vous n'avez qu'à descendre, vous savez ! M. Seurel est là...

Alors tout s'était tu subitement ; ç'avait été une fuite silencieuse à travers le bois. Et, comme ils le connaissaient à fond, il ne fallait pas songer à les rejoindre. On ne savait pas non plus où le grand Meaulnes était passé. On n'avait pas entendu sa voix ; et l'on dut renoncer à poursuivre les recherches.

Il était plus de midi lorsque nous reprîmes la route de Sainte-Agathe, lentement, la tête basse, fatigués, terreux. A la sortie du bois, lorsque nous eûmes frotté et secoué la boue de nos souliers sur la route sèche, le soleil commença de frapper dur. Déjà ce n'était plus ce matin de printemps si frais et si luisant. Les bruits de l'après-midi avaient commencé. De loin en loin un coq criait, cri désolé ! dans les fermes désertes aux alentours de la route. A la descente du Glacis, nous nous arrêtâmes un instant pour causer avec des ouvriers des champs qui avaient repris leur travail après le déjeuner. Ils étaient accoudés à la barrière ; et M. Seurel leur disait :

— De fameux galopins ! Tenez, regardez Giraudat.

Il a mis les oisillons dans sa chemise. Ils ont fait là-dedans ce qu'ils ont voulu. C'est du propre !...

Il me semblait que c'était de ma débacle aussi que les ouvriers riaient. Ils riaient en hochant la tête, mais ils ne donnaient pas tout à fait tort aux jeunes gars qu'ils connaissaient bien. Ils nous confièrent même, lorsque M. Seurel eut repris la tête de la colonne :

— Il y en a un autre qui est passé, un grand, vous savez bien... Il a dû rencontrer, en revenant, la voiture des Granges et on l'a fait monter ; il est descendu, plein de terre, tout déchiré, ici, à l'entrée du chemin des Granges ! Nous lui avons dit qu'on vous avait vus passer ce matin, mais que vous n'étiez pas de retour encore. Et il a continué tout doucement sa route vers Sainte-Agathe.

En effet, assis sur une pile du pont des Glacis, nous attendait le grand Meaulnes, l'air brisé de fatigue. Aux questions de M. Seurel, il répondit que lui aussi était parti à la recherche des écoliers buissonniers. Et à celle que je lui posai tout bas, il dit seulement en hochant la tête avec découragement :

— Non ! rien ! rien qui ressemble à ça.

Après déjeuner, dans la classe fermée, noire et vide, au milieu du pays radieux, il s'assit à l'une des grandes tables et, la tête dans les bras, il dormit longtemps, d'un sommeil triste et lourd. Vers le soir, après un long instant de réflexion, comme s'il venait de prendre une décision importante, il écrivit une lettre à sa mère. Et c'est tout ce que je me rappelle de cette morne fin d'un grand jour de défaite.

CHAPITRE X

LA LESSIVE

Nous avions escompté trop tôt la venue du printemps.

Le lundi soir, nous voulûmes faire nos devoirs aussitôt après quatre heures, comme en plein été, et pour y voir plus clair nous sortîmes deux grandes tables dans la cour. Mais le temps s'assombrit tout de suite ; une goutte de pluie tomba sur un cahier ; nous rentrâmes en hâte. Et de la grande salle obscurcie, par les larges fenêtres, nous regardions silencieusement dans le ciel gris la déroute des nuages.

Alors Meaulnes, qui regardait comme nous, la main sur une poignée de croisée, ne put s'empêcher de dire, comme s'il eût été fâché de sentir monter en lui tant de regret :

— Ah ! ils filaient autrement que cela les nuages, lorsque j'étais sur la route, dans la voiture de La Belle-Etoile.

— Sur quelle route ? demanda Jasmin.

Mais Meaulnes ne répondit pas.

— Moi, dis-je, pour faire diversion, j'aurais aimé voyager comme cela en voiture, par la pluie battante, abrité sous un grand parapluie.

— Et lire tout le long du chemin comme dans une maison, ajouta un autre.

— Il ne pleuvait pas et je n'avais pas envie de lire, répondit Meaulnes, je ne pensais qu'à regarder le pays.

Mais lorsque Giraudat, à son tour, demanda de quel pays il s'agissait, Meaulnes de nouveau resta muet. Et Jasmin dit :

— Je sais... Toujours la fameuse aventure !...

Il avait dit ces mots d'un ton conciliant et important, comme s'il eût été lui-même un peu dans le secret. Ce fut peine perdue ; ses avances lui restèrent pour compte ; et comme la nuit tombait, chacun s'en fut au galop, la blouse relevée sur la tête, sous la froide averse.

Jusqu'au jeudi suivant le temps resta à la pluie. Et ce jeudi-là fut plus triste encore que le précédent. Toute la campagne était baignée dans une sorte de brume glacée comme aux plus mauvais jours de l'hiver.

Millie, trompée par le beau soleil de l'autre semaine, avait fait faire la lessive, mais il ne fallait pas songer à mettre sécher le linge sur les haies du jardin, ni même sur des cordes dans le grenier, tant l'air était humide et froid.

En discutant avec M. Seurel, elle eut l'idée d'étendre sa lessive dans les classes, puisque c'était jeudi, et de chauffer le poêle à blanc. Pour économiser les feux de la cuisine et de la salle à manger, on ferait cuire les repas sur le poêle et nous nous tiendrions toute la journée dans la grande salle du cours.

Au premier instant, — j'étais si jeune encore ! — je considérai cette nouveauté comme une fête.

Morne fête !... Toute la chaleur du poêle était prise par la lessive et il faisait grand froid. Dans la cour tombait interminablement et mollement une petite pluie d'hiver. C'est là pourtant que dès neuf heures du matin, dévoré d'ennui, je retrouvai le grand Meaulnes. Par les barreaux du grand portail, où nous appuyions silencieusement nos têtes, nous regardâmes au haut du bourg sur les Quatre-Routes, le cortège d'un enterrement venu du fond

de la campagne. Le cercueil amené dans une charrette à bœufs, était déchargé et posé sur un dalle — au pied de la grande croix où le boucher avait aperçu naguère les sentinelles du bohémien ! Où était-il maintenant le jeune capitaine qui si bien menait l'abordage ?... Le curé et les chantres vinrent, comme c'était l'usage, au-devant du cercueil posé là, et les tristes chants arrivaient jusqu'à nous. Ce serait là, nous le savions, le seul spectacle de la grise journée, qui s'écoulerait tout entière comme une eau jaunie dans un caniveau...

— Et maintenant, dit Meaulnes soudain, je vais préparer mon bagage. Apprends-le, Seurel : j'ai écrit à ma mère, jeudi dernier, pour lui demander de finir mes études à Paris. C'est aujourd'hui que je pars.

Il continuait à regarder vers le bourg, les mains appuyées aux barreaux, à la hauteur de sa tête. Inutile de demander si sa mère qui était riche et lui passait toutes ses volontés, lui avait passé celle-là. Inutile aussi de demander pourquoi soudainement il désirait s'en aller à Paris !...

Mais il y avait en lui, certainement, le regret et la crainte de quitter ce cher pays de Sainte-Agathe d'où il était parti pour son aventure. Quant à moi, je sentais monter une désolation violente que je n'avais pas sentie d'abord.

— Pâques approche ! dit-il pour m'expliquer, avec un soupir.

— Dès que tu l'auras trouvée là-bas, tu m'écriras n'est-ce-pas ? demandai-je.

— C'est promis, bien sûr. N'es-tu pas mon compagnon et mon frère ?...

Et il me posa la main sur l'épaule.

Peu à peu je comprenais que c'était bien fini, puisqu'il voulait terminer ses études à Paris ; jamais plus je n'aurais avec moi mon grand camarade.

Il n'y avait d'espoir, pour nous réunir, qu'en cette maison de Paris où devait se retrouver la trace de l'aventure perdue... Mais de voir Meaulnes lui-même si triste, quel pauvre espoir c'était là pour moi !

Mes parents furent avertis : M. Seurel se montra très étonné, mais se rendit bien vite aux raisons d'Augustin ; Millie, femme d'intérieur, se désola surtout à la pensée que la mère de Meaulnes verrait notre maison dans un désordre inaccoutumé... La malle, hélas ! fut bientôt faite. Nous cherchâmes sous l'escalier ses souliers des dimanches ; dans l'armoire un peu de linge, puis ses papiers et ses livres d'école — tout ce qu'un jeune homme de dix-huit ans possède au monde !

A midi, Madame Meaulnes arrivait avec sa voiture. Elle déjeuna au café Daniel, en compagnie d'Augustin, et l'emmena sans donner presque aucune explication, dès que le cheval fut affené et attelé. Sur le seuil, nous leur dîmes au revoir ; et la voiture disparut au tournant des Quatre-Routes.

Millie frotta ses souliers devant la porte et rentra dans la froide salle à manger, remettre en ordre ce qui avait été dérangé. Quant à moi je me trouvai, pour la première fois depuis de longs mois, seul en face d'une longue soirée de jeudi — avec l'impression que, dans cette vieille voiture, mon adolescence venait de s'en aller pour toujours.

CHAPITRE XI

JE TRAHIS...

Que faire ?

Le temps s'élevait un peu. On eût dit que le soleil allait se montrer.

Une porte claquait dans la grande maison. Puis le silence retombait. De temps à autre mon père traversait la cour, pour emplir un seau de charbon dont il bourrait le poêle. J'apercevais les linges blancs pendus aux cordes et je n'avais aucune envie de rentrer dans le triste endroit transformé en séchoir, pour m'y trouver en tête à tête avec l'examen de la fin de l'année, ce concours de l'Ecole Normale qui devait être désormais ma seule préoccupation.

Chose étrange : à cet ennui qui me désolait se mêlait comme une sensation de liberté. Meaulnes parti, toute cette aventure terminée et manquée, il semblait du moins que j'étais libéré de cet étrange souci, de cette occupation mystérieuse qui ne me permettaient plus d'agir comme tout le monde. Meaulnes parti, je n'étais plus son compagnon d'aventures, le frère de ce chasseur de pistes ; je redevenais un gamin du bourg pareil aux autres. Et cela était facile et je n'avais qu'à suivre pour cela mon inclination la plus naturelle...

Le cadet des Roy passa dans la rue boueuse, faisant tourner au bout d'une ficelle, puis lâchant en l'air trois marrons attachés qui retombèrent dans la cour. Mon désœuvrement était si grand que je pris plaisir à lui relancer deux ou trois fois ses marrons de l'autre côté du mur.

Soudain je le vis abandonner ce jeu puéril pour courir

vers un tombereau qui venait par le chemin de la Vieille-Planche. Il eut vite fait de grimper par derrière sans même que la voiture s'arrêtât. Je reconnaissais le petit tombereau de Delouche et son cheval. Jasmin conduisait ; le gros Boujardon était debout. Ils revenaient du pré.

— Viens avec nous, François ! cria Jasmin qui devait savoir déjà que Meaulnes était parti.

Ma foi ! sans avertir personne, j'escaladai la voiture cahotante et me tint comme les autres debout, appuyé contre un des montants du tombereau. Il nous conduisit chez la veuve Delouche...

Nous sommes maintenant dans l'arrière-boutique, chez la bonne femme qui est en même temps épicière et aubergiste. Un rayon de soleil blanc glisse à travers la fenêtre basse sur les boîtes en fer blanc et sur les tonneaux de vinaigre. Le gros Boujardon s'asseoit sur l'appui de la fenêtre et, tourné vers nous, avec un gros rire d'homme pâteux, il mange des biscuits à la cuiller. A portée de la main, sur un tonneau, la boîte est ouverte et entamée. Le petit Roy pousse des cris de plaisir. Une sorte d'intimité de mauvais aloi s'est établie entre nous. Jasmin et Boujardon seront maintenant mes camarades, je le vois. Le cours de ma vie a changé tout d'un coup. Il me semble que Meaulnes est parti depuis très longtemps et que son aventure est une vieille histoire, triste, mais finie.

Le petit Roy a déniché sous une planche une bouteille de liqueur entamée. Delouche nous offre à chacun la goutte, mais il n'y a qu'un verre et nous buvons tous dans le même. On me sert le premier avec un peu de condescendance, comme si je n'étais pas habitué à ces

mœurs de chasseurs et de paysans... Cela me gêne un peu. Et comme on vient à parler de Meaulnes, l'envie me prend, pour dissiper cette gêne et retrouver mon aplomb, de montrer que je connais son histoire et de la raconter un peu. En quoi cela pourrait-il lui nuire, puisque tout est fini maintenant de ses aventures ici ?...

. . . .

Est-ce que je raconte mal cette histoire ? Elle ne produit pas l'effet que j'attendais.

Mes compagnons, en bons villageois que rien n'étonne, ne sont pas surpris pour si peu.

— C'était une noce, quoi ! dit Boujardon.

Delouche en a vu une, à Préveranges, qui était plus curieuse encore.

Le château ? On trouverait certainement des gens du pays qui en ont entendu parler.

La jeune fille ? Meaulnes se mariera avec elle quand il aura fait son année de service.

— Il aurait dû, ajoute l'un d'eux, nous en parler et nous montrer son plan au lieu de confier cela à un bohémien !...

Empêtré dans mon insuccès, je veux profiter de l'occasion pour exciter leur curiosité : je me décide à expliquer qui était ce bohémien ; d'où il venait ; son étrange destinée... Boujardon et Delouche ne veulent rien entendre. « C'est celui-là qui a tout fait. C'est lui qui a rendu Meaulnes insociable, Meaulnes qui était un si brave camarade ! C'est lui qui a organisé toutes ces sottises d'abordages et d'attaques nocturnes, après nous avoir tous embrigadés comme un bataillon scolaire... »

— Tu sais, dit Jasmin, en regardant Boujardon, et en

secouant la tête à petits coups, j'ai rudement bien fait de le dénoncer aux gendarmes. En voilà un qui a fait du mal au pays et qui en aurait fait encore !

Me voici presque de leur avis. Tout aurait sans doute autrement tourné si nous n'avions pas considéré l'affaire d'une façon si mystérieuse et si tragique. C'est l'influence de ce Frantz qui a tout perdu...

Mais soudain, tandis que je suis absorbé dans ces réflexions, il se fait du bruit dans la boutique. Jasmin Delouche cache rapidement son flacon de goutte derrière un tonneau ; le gros Boujardon dégringole du haut de sa fenêtre, met le pied sur une bouteille vide et poussiéreuse qui roule, et manque deux fois de s'étaler. Le petit Roy les pousse par derrière, pour sortir plus vite, à demi suffoqué de rire.

Sans bien comprendre ce qui se passe, je m'enfuis avec eux, nous traversons la cour et nous grimpons par une échelle dans un grenier à foin. J'entends une voix de femme qui nous traite de propres-à-rien !...

— Je n'aurais pas cru qu'elle serait rentrée si tôt, dit Jasmin tout bas.

Je comprends, maintenant seulement, que nous étions là en fraude, à voler des gâteaux et de la liqueur. Je suis déçu comme ce naufragé qui croyait causer avec un homme et qui reconnut soudain que c'était un singe. Je ne songe plus qu'à quitter ce grenier, tant ces aventures-là me déplaisent. D'ailleurs la nuit tombe... On me fait passer par derrière, traverser deux jardins, contourner une mare, je me retrouve dans la rue mouillée, boueuse, où se reflète la lueur du café Daniel.

Je ne suis pas fier de ma soirée. Me voici aux

Quatre-Routes. Malgré moi, tout d'un coup, je revois, au tournant, un visage dur et fraternel qui me sourit ; un dernier signe de la main — et la voiture disparaît...

Un vent froid fait claquer ma blouse, pareil au vent de cet hiver qui était si tragique et si beau. Déjà tout me paraît moins facile. Dans la grande classe où l'on m'attend pour dîner, de brusques courants d'air traversent la maigre tiédeur que répand le poêle. Je grelotte, tandis qu'on me reproche mon après-midi de vagabondage. Je n'ai pas même, pour rentrer dans la régulière vie passée, la consolation de prendre place à table et de retrouver mon siège habituel. On n'a pas mis la table ce soir-là ; chacun dîne sur ses genoux, où il peut, dans la salle de classe obscure. Je mange silencieusement la galette cuite sur le poêle, qui devait être la récompense de ce jeudi passé dans l'école, et qui a brûlé sur les cercles rougis.

Le soir, tout seul dans ma chambre, je me couche bien vite pour étouffer le remords que je sens monter du fond de ma tristesse. Mais par deux fois je me suis éveillé, au milieu de la nuit, croyant entendre, la première fois, le craquement du lit voisin où Meaulnes avait coutume de se retourner brusquement d'une seule pièce, et l'autre fois, son pas léger de chasseur aux aguets, à travers les greniers du fond...

CHAPITRE XII

LES TROIS LETTRES DE MEAULNES

De toute ma vie je n'ai reçu que trois lettres de Meaulnes. Elles sont encore chez moi dans un tiroir de

commode. Je retrouve chaque fois que je les relis la même anxiété que naguère.

La première m'arriva dès le surlendemain de son départ.

" Mon cher François,

" Aujourd'hui, dès mon arrivée à Paris, je suis allé devant la maison indiquée. Je n'ai rien vu. Il n'y avait personne. Il n'y aura jamais personne.

" La maison que disait Frantz est un petit hôtel à un étage. Et d'après lui la chambre de Mlle de Galais est au premier. Les fenêtres du haut sont les plus cachées par les arbres. Mais en passant sur le trottoir on les voit très bien. Tous les rideaux sont fermés et il faudrait être fou pour espérer qu'un jour, entre ces rideaux tirés, le visage d'Yvonne de Galais puisse apparaître.

" C'est sur un boulevard... Il pleuvait un peu dans les arbres déjà verts. On entendait les cloches claires des tramways qui passaient indéfiniment.

" Pendant près de deux heures, je me suis promené de long en large sous les fenêtres. Il y a un marchand de vins chez qui je me suis arrêté pour boire, de façon à n'être pas pris pour un bandit qui veut faire un mauvais coup. Puis j'ai repris ce guet sans espoir.

" La nuit est venue. Les fenêtres se sont allumées un peu partout mais non pas dans cette maison. Il n'y a certainement personne. Et pourtant Pâques approche.

" Au moment où j'allais partir, une jeune fille, ou une jeune femme — je ne sais — est venue s'asseoir sur un des bancs mouillés de pluie. Elle était vêtue de noir, avec une petite collerette blanche. Lorsque je suis parti, elle

était encore là immobile malgré le froid du soir, à attendre je ne sais quoi, je ne sais qui. Tu vois que Paris est plein de fous comme moi.

Augustin. "

Le temps passa. Vainement j'attendis un mot d'Augustin le lundi de Pâques et durant tous les jours qui suivirent — jours où il semble, tant ils sont calmes, après la grande fièvre de Pâques, qu'il n'y ait plus qu'à attendre l'été. Juin ramena le temps des examens et une terrible chaleur dont la buée suffocante planait sur le pays sans qu'un souffle de vent la vint dissiper. La nuit n'apportait aucune fraîcheur et par conséquent aucun répit à ce supplice. C'est durant cet insupportable mois de Juin que je reçus la deuxième lettre du grand Meaulnes.

" Juin 189...

" Mon cher ami,

" Cette fois tout espoir est perdu. Je le sais depuis hier soir. La douleur, que je n'avais presque pas sentie tout de suite, monte depuis ce temps.

" Tous les soirs j'allais m'asseoir sur ce banc, guettant, réfléchissant, espérant malgré tout.

" Hier, après dîner, la nuit était noire et étouffante. Des gens causaient sur le trottoir, sous les arbres. Au dessus des noirs feuillages, verdis par les lumières, les appartements des seconds, des troisièmes étages étaient éclairés. Çà et là, une fenêtre que l'été avait ouverte toute grande... On voyait la lampe allumée sur la table, refoulant à peine autour d'elle la chaude obscurité de

juin ; on voyait presque jusqu'au fond de la pièce... Ah ! si la fenêtre noire d'Yvonne de Galais s'était allumée aussi, j'aurais osé, je crois, monter l'escalier, frapper, entrer...

" La jeune fille, de qui je t'ai parlé, était là encore, attendant comme moi. Je pensai qu'elle devait connaître la maison et je l'interrogeai :

" — Je sais, a-t-elle dit, qu'autrefois dans cette maison une jeune fille et son frère venaient passer les vacances. Mais j'ai appris que le frère avait fui le château de ses parents sans qu'on puisse jamais le retrouver, et la jeune fille s'est mariée. C'est ce qui vous explique que l'appartement soit fermé.

" Je suis parti. Au bout de dix pas mes pieds butaient sur le trottoir et je manquais tomber. La nuit — c'était la nuit dernière — lorsqu'enfin les enfants et les femmes se sont tus, dans les cours, pour me laisser dormir, j'ai commencé d'entendre rouler les fiacres dans la rue. Ils ne passaient que de loin en loin. Mais quand l'un était passé, malgré moi, j'attendais l'autre : le grelot, les pas du cheval qui claquaient sur l'asphalte... Et cela répétait : C'est la ville déserte, ton amour perdu, la nuit interminable, l'été, la fièvre...

" Seurel, mon ami, je suis dans une grande détresse.

Augustin "

Lettres de peu de confidence, quoi qu'il paraisse ! Meaulnes ne me disait ni pourquoi il était resté si longtemps silencieux, ni ce qu'il comptait faire maintenant. J'eus l'impression qu'il rompait avec moi, parce que son aventure était finie, comme il rompait avec son

passé. J'eus beau lui écrire en effet, je ne reçus plus de réponse. Un mot de félicitations seulement, lorsque j'obtins mon Brevet Simple. En septembre je sus par un camarade d'école qu'il était venu en vacances chez sa mère à la Ferté d'Angillon. Mais nous dûmes, cette année-là, invités par mon oncle Florentin du Vieux-Nançay, passer chez lui les vacances. Et Meaulnes repartit pour Paris sans que j'aie pu le voir.

A la rentrée, exactement vers la fin de novembre, tandis que je m'étais remis avec une morne ardeur, à préparer le Brevet Supérieur, dans l'espoir d'être nommé instituteur l'année suivante, sans passer par l'École Normale de Bourges, je reçus la dernière des trois lettres que j'aie jamais reçues d'Augustin :

" Je passe encore sous cette fenêtre, écrivait-il. J'attends encore, sans le moindre espoir, par folie. A la fin de ces froids dimanches d'automme, au moment où il va faire nuit, je ne puis me décider à rentrer, à fermer les volets de ma chambre, sans être retourné là-bas, dans la rue gelée.

" Je suis comme cette folle de Sainte-Agathe qui sortait à chaque minute sur le pas de la porte et regardait, la main sur les yeux, du côté de La Gare, pour voir si son fils qui était mort ne venait pas.

" Assis sur le banc, grelottant, misérable, je me plais à imaginer que quelqu'un va me prendre doucement par le bras... Je me retournerais. Ce serait elle. " Je me suis un peu attardée, " dirait-elle simplement. Et toute peine et toute démence s'évanouissent. Nous entrons dans notre maison. Ses fourrures sont toutes glacées, sa voilette

mouillée; elle apporte avec elle le goût de brume du dehors; et tandis qu'elle s'approche du feu, je vois ses cheveux blonds givrés, son beau profil au dessin si doux penché vers la flamme...

" Hélas ! la vitre reste blanchie par le rideau qui est derrière. Et la jeune fille du domaine perdu l'ouvrirait-elle, que je n'ai maintenant plus rien à lui dire.

" Notre aventure est finie. L'hiver de cette année est mort comme la tombe. Peut-être quand nous mourrons, peut-être la mort seule nous donnera la clef et la suite et la fin de cette aventure manquée...

" Seurel, je te demandais l'autre jour de penser à moi. Maintenant, au contraire il vaut mieux m'oublier. Il vaudrait mieux tout oublier.

. . . .

A. M. "

Et ce fut un nouvel hiver, aussi mort que le précédent avait été vivant d'une mystérieuse vie : la place de l'église sans bohémiens ; la cour d'école que les gamins désertaient à quatre heures... la salle de classe où j'étudiais seul et sans goût. En février, pour la première fois de l'hiver la neige tomba, ensevelissant définitivement notre roman d'aventures de l'an passé, brouillant toute piste, effaçant les dernières traces. Et je m'efforçai, comme Meaulnes me l'avait demandé dans sa lettre, de tout oublier.

TROISIÈME PARTIE

—

CHAPITRE I

LA BAIGNADE

Fumer la cigarette, se mettre de l'eau sucrée sur les cheveux pour qu'ils frisent, embrasser les filles du Cours Complémentaire dans les chemins, et crier " à la cornette ! " derrière la haie pour narguer la religieuse qui passe, c'était la joie de tous les mauvais drôles du pays. A vingt ans, d'ailleurs, les mauvais drôles de cette espèce peuvent très bien s'amender et deviennent parfois des jeunes gens fort sensibles. Le cas est plus grave lorsque le drôle en question a la figure déjà vieillotte et fanée, lorsqu'il s'occupe des histoires louches des femmes du pays, lorsqu'il dit de Gilberte Poquelin mille bêtises pour faire rire les autres. Mais enfin le cas n'est pas encore désespéré...

C'était le cas de Jasmin Delouche. Il continuait, je ne sais pourquoi, mais certainement sans aucun désir de passer les examens, à suivre le Cours Supérieur que tout le monde aurait voulu lui voir abandonner. Entre temps, il apprenait avec son oncle Dumas le métier de plâtrier. Et bientôt ce Jasmin Delouche avec Boujardon, et un autre garçon très doux, le fils de l'adjoint, qui s'appelait Denis, furent les seuls grands élèves que j'aimasse à fréquenter, parce qu'ils étaient " du temps de Meaulnes ".

Il y avait d'ailleurs, chez Delouche, un désir très sincère d'être mon ami. Pour tout dire, lui qui avait été

l'ennemi d'Augustin Meaulnes, il eût voulu devenir le grand Meaulnes de l'école ; tout au moins regrettait-il peut-être de n'avoir pas été son lieutenant. Moins lourd que Boujardon, il avait senti, je pense, tout ce que Meaulnes avait apporté, dans notre vie, d'extraordinaire. Et souvent je l'entendais répéter :

“ Il le disait bien, le grand Meaulnes... ” ou encore : “ Ah ! disait le grand Meaulnes...... ”

Outre que Jasmin était plus homme que nous, le vieux petit gars disposait de trésors d'amusements qui consacraient sur nous sa supériorité : un chien de race mêlée, aux longs poils blancs, qui répondait au nom agaçant de Bécali et rapportait les pierres qu'on lançait au loin, sans avoir d'aptitude bien nette pour aucun autre sport ; une vieille bicyclette achetée d'occasion et sur quoi Jasmin nous faisait quelquefois monter, le soir après le cours, mais avec laquelle il préférait exercer les filles du pays ; enfin et surtout un âne blanc et aveugle qui pouvait s'atteler à tous les véhicules.

C'était l'âne de Dumas, mais il le prêtait à Jasmin quand nous allions nous baigner au Cher, en été. Sa mère, à cette occasion, donnait une bouteille de limonade que nous mettions sous le siège parmi les caleçons de bain désséchés. Et nous partions, huit ou dix grands élèves du cours, accompagnés de M. Seurel, les uns à pied, les autres grimpés dans la voiture à âne, qu'on laissait à la ferme de Grand-Fons, au moment où le chemin du Cher devenait trop raviné.

J'ai lieu de me rappeler jusqu'en ses moindres détails une promenade de ce genre où l'âne de Jasmin conduisit au Cher nos caleçons, nos bagages, la limonade et

M. Seurel, tandis que nous suivions à pied par derrière. On était au mois de Juillet. Nous venions de passer les examens. Délivrés de ce souci, il nous semblait que tout l'été, tout le bonheur nous appartenaient ; et nous marchions sur la route en chantant, sans savoir quoi ni pourquoi, au début d'un bel après-midi de jeudi.

Il n'y eut, à l'aller, qu'une ombre à ce tableau innocent. Nous aperçûmes, marchant devant nous, Gilberte Poquelin. Elle avait la taille bien prise, une jupe demi-longue, des souliers hauts, l'air doux et effronté d'une gamine qui devient une jeune fille. Elle quitta la route et prit un chemin détourné pour aller chercher du lait sans doute. Le petit Coffin proposa aussitôt à Jasmin de la suivre.

— Ce ne serait pas la première fois que j'irais l'embrasser... dit l'autre.

Et il se mit à raconter sur elle et ses amies plusieurs histoires grivoises, tandis que toute la troupe, par fanfaronnade s'engageait dans le chemin, laissant M. Seurel continuer en avant, sur la route, dans la voiture à âne. Une fois là, pourtant, la bande commença de s'égrener. Delouche lui-même paraissait peu soucieux de s'attaquer devant nous à la gamine qui filait, et il ne l'approcha pas à plus de cinquante mètres. Il y eut des cris de coqs et de poules, des petits coups de sifflet galants, puis nous rebroussâmes chemin, un peu mal à l'aise, abandonnant la partie. Sur la route, en plein soleil, il fallut courir. Nous ne chantions plus.

Nous nous déshabillâmes et rhabillâmes dans les saulaies arides qui bordent le Cher. Les saules nous abritaient des regards, mais non pas du soleil. Les pieds dans le sable et la vase désséchée, nous ne pensions qu'à la bouteille de

limonade de la veuve Delouche, qui fraîchissait dans la fontaine de Grand'Fons, une fontaine creusée dans la rive même du Cher. Il y avait toujours, dans le fond, des herbes glauques et deux ou trois bêtes pareilles à des cloportes ; mais l'eau était si claire, si transparente que les pêcheurs n'hésitaient pas à s'agenouiller, les deux mains sur chaque bord, pour y boire.

Hélas! ce fut ce jour-là comme les autres fois... Lorsque, tous habillés, nous nous mettions en rond les jambes croisées en tailleur, pour nous partager, dans deux gros verres sans pied, la limonade rafraîchie, il ne revenait guère à chacun, lorsqu'on avait prié M. Seurel de prendre sa part, qu'un peu de mousse qui piquait le gosier et ne faisait qu'irriter la soif. Alors, à tour de rôle, nous allions à la fontaine que nous avions d'abord méprisée, et nous approchions lentement le visage de la surface de l'eau pure. Mais tous n'étaient pas habitués à ces mœurs d'hommes des champs. Beaucoup, comme moi, n'arrivaient pas à se désaltérer, les uns, parce qu'ils n'aimaient pas l'eau, les autres, parce qu'ils avaient le gosier serré par la peur d'avaler un cloporte, les autres enfin, trompés par la grande transparence de l'eau immobile et n'en sachant pas calculer exactement la surface, s'y baignaient la moitié du visage en même temps que la bouche et aspiraient âcrement par le nez une eau qui leur semblait brûlante ; d'autres pour toutes ces raisons à la fois... N'importe ! il nous semblait, sur ces bords arides du Cher, que toute la fraîcheur terrestre était enclose en ce lieu. Et maintenant encore, au seul mot de fontaine, prononcé n'importe où, c'est à celle-là, pendant longtemps, que je pense.

Le retour se fit à la brune, avec insouciance d'abord,

comme l'aller. Le chemin de Grand'Fons, qui remontait vers la route, était un ruisseau, l'hiver, et, l'été, un ravin impraticable coupé de trous et de grosses racines, qui montait dans l'ombre entre de grandes haies d'arbres. Une partie des baigneurs s'y engagea par jeu. Mais nous suivîmes, avec M. Seurel, Jasmin et plusieurs camarades, un sentier doux et sablonneux, parallèle à celui-là, qui longeait la terre voisine. Nous entendions causer et rire les autres, près de nous, au-dessous de nous, invisibles dans l'ombre, tandis que Delouche racontait ses histoires d'homme... Au faîte des arbres de la grande haie grésillaient les insectes du soir, qu'on voyait sur le clair du ciel, remuer tout autour de la dentelle des feuillages. Parfois il en dégringolait un, brusquement, dont le bourdonnement grinçait tout à coup. — Beau soir d'été calme !... Retour, sans espoir mais sans désir, d'une pauvre partie de campagne... Ce fut encore Jasmin, sans le vouloir, qui vint troubler cette quiétude...

Au moment où nous arrivions au sommet de la côte, à l'endroit où il reste deux grosses vieilles pierres qu'on dit être les vestiges d'un château fort, il en vint à parler des domaines qu'il avait visités et spécialement d'un domaine à-demi abandonné aux environs du Vieux-Nançay : le domaine des Sablonnières. Avec cet accent de l'Allier qui arrondit vaniteusement certains mots et abrège avec préciosité les autres, il racontait avoir vu, quelques années auparavant, dans la chapelle en ruines de cette vieille propriété, une pierre tombale sur laquelle étaient gravés ces mots :

Ci-gît le chevalier Galois, fidèle à son Dieu, à son Roi,
à sa Belle.

— Ah ! Bah ! Tiens ! disait M. Seurel, avec un léger haussement d'épaules, un peu gêné du ton que prenait la conversation, mais désireux cependant de nous laisser parler comme des hommes.

Alors Jasmin continua de décrire ce château, comme s'il y avait passé sa vie.

Plusieurs fois en revenant du Vieux-Nançay, Dumas et lui avaient été intrigués par la vieille tourelle grise qu'on apercevait au-dessus des sapins. Il y avait là au milieu des bois tout un dédale de bâtiments ruinés que l'on pouvait visiter en l'absence des maîtres. Un jour un garde de l'endroit, qu'ils avaient fait monter dans leur voiture, les avait conduits dans le domaine étrange. Mais depuis lors on avait fait tout abattre ; il ne restait plus guère, disait-on, que la ferme et une petite maison de plaisance. Les habitants étaient toujours les mêmes : un vieil officier retraité, demi-ruiné, et sa fille.

Il parlait... Il parlait... J'écoutais attentivement, sentant sans m'en rendre compte qu'il s'agissait là d'une chose bien connue de moi, lorsque soudain, tout simplement, comme se font les choses extraordinaires, Jasmin se tourna vers moi et me touchant le bras, frappé d'une idée qui ne lui était jamais venue :

— Tiens, mais, j'y pense, dit-il, c'est là que Meaulnes — tu sais le grand Meaulnes ? — avait dû aller.

" ...Mais oui, — ajouta-t-il, car je ne répondais pas — et je me rappelle que le garde parlait du fils de la maison, un excentrique, qui avait des idées extraordinaires...

Je ne l'écoutais plus, persuadé dès le début qu'il avait deviné juste et que devant moi, loin de Meaulnes, loin de tout espoir, venait de s'ouvrir, net et facile comme une route familière, le chemin du Domaine sans nom.

CHAPITRE II

CHEZ FLORENTIN

Autant j'avais été un enfant malheureux et rêveur et fermé, autant je devins résolu et, comme on dit chez nous, " décidé ", lorsque je sentis que dépendait de moi l'issue de cette grave aventure.

Ce fut, je crois bien, à dater de ce soir-là que mon genou cessa définitivement de me faire mal.

Au Vieux-Nançay, qui était la commune du domaine des Sablonnières, habitait toute la famille de M. Seurel et en particulier mon oncle Florentin, un commerçant chez qui nous passions quelquefois la fin de septembre. Libéré de tout examen, je n'attendis pas même les vacances, et j'obtins d'aller immédiatement voir mon oncle. Mais je décidai de ne rien faire savoir à Meaulnes aussi longtemps que je ne serais pas certain de pouvoir lui annoncer quelque bonne nouvelle. A quoi bon en effet l'arracher à son désespoir pour l'y replonger ensuite plus profondément, peut-être ?

Le Vieux-Nançay fut pendant très longtemps le lieu du monde que je préférais, le pays des fins de vacances, où nous n'allions que bien rarement, lorsqu'il se trouvait une voiture à louer pour nous y conduire. Il y avait eu, jadis, quelque brouille avec la branche de la famille qui habitait là-bas, et c'est pourquoi sans doute Millie se faisait tant prier chaque fois pour monter en voiture. Mais moi, je me souciais bien de ces fâcheries !... et sitôt arrivé, je me perdais et m'ébattais parmi les oncles, les cousines et les cousins, dans une existence faite de mille

occupations amusantes et de plaisirs qui me ravissaient.

Nous descendions chez l'oncle Florentin et la tante Julie, qui avaient un garçon de mon âge, le cousin Firmin, et huit filles dont les aînées, Marie-Louise, Charlotte, pouvaient avoir dix-sept et quinze ans. Ils tenaient un très grand magasin à l'une des entrées de ce bourg de Sologne, devant l'église — un magasin universel, auquel s'approvisionnaient tous les châtelains-chasseurs de la région, isolés dans la contrée perdue, à trente kilomètres de toute gare.

Ce magasin, avec ses comptoirs d'épicerie et de rouennerie, donnait par de nombreuses fenêtres sur la route et, par la porte vitrée, sur la grande place de l'église. Mais, chose étrange, quoique assez ordinaire dans ce pays pauvre, la terre battue dans toute la boutique tenait lieu de plancher.

Par derrière, c'étaient six chambres, chacune remplie d'une seule et même marchandise : la chambre aux chapeaux ; la chambre au jardinage, la chambre aux lampes... que sais-je? Il me semblait, lorsque j'étais enfant et que je traversais ce dédale d'objets de bazar, que je n'en épuiserais jamais du regard toutes les merveilles. Et à cette époque encore je trouvais qu'il n'y avait de vraies vacances que passées en ce lieu.

La famille vivait dans une grande cuisine dont la porte s'ouvrait sur le magasin, une cuisine où brillaient aux fins de septembre de grandes flambées de cheminée, où les chasseurs et les braconniers qui vendaient du gibier à Florentin venaient de grand matin se faire servir à boire, tandis que les petites filles, déjà levées, couraient, criaient, se passaient les unes aux autres du "sent-y bon" sur leurs cheveux lissés. Aux murs, de vieilles photographies,

de vieux "groupes scolaires" jaunis montraient mon père — on mettait longtemps à le reconnaître en uniforme — au milieu de ses camarades d'École Normale...

C'est là que se passaient nos matinées ; et aussi dans la cour où Florentin faisait pousser des dalhias et élevait des pintades ; où l'on torréfiait le café, assis sur des boîtes à savon ; où nous déballions des caisses remplies d'objets divers précieusement enveloppés et dont nous ne savions pas toujours le nom...

Toute la journée le magasin était envahi par des gens de campagne ou par les cochers des châteaux voisins. A la porte vitrée s'arrêtaient et s'égouttaient, dans le brouillard de septembre, des charrettes venues du fond de la campagne. Et de la cuisine nous écoutions ce que disaient les paysannes, curieux de toutes leurs histoires...

Mais le soir après huit heures, lorsqu'avec des lanternes on portait le foin aux chevaux dont la peau fumait dans l'écurie... tout le magasin nous appartenait. !

Marie-Louise, qui était l'aînée de mes cousines mais une des plus petites, achevait de plier et de ranger les piles de drap dans la boutique ; elle nous encourageait à venir la distraire. Alors Firmin et moi avec toutes les filles nous faisions irruption dans la grande boutique, sous les lampes d'auberge, tournant les moulins à café, faisant des tours de force sur les comptoirs ; et parfois Firmin allait chercher dans les greniers, car la terre battue invitait à la danse, quelque vieux trombone plein de vert de gris...

Je rougis encore à l'idée que, les années précédentes, Mademoiselle de Galais eût pu venir à cette heure et nous surprendre au milieu de ces enfantillages. Mais ce fut un peu avant la tombée de la nuit, un soir de ce mois

d'août, tandis que je causais tranquillement avec Marie-Louise et Firmin, que je la vis pour la première fois...

Dès le soir de mon arrivée au Vieux-Nançay, j'avais interrogé mon oncle Florentin sur le domaine des Sablonnières.

— Ce n'est plus un domaine, avait-il dit. On a tout vendu et les acquéreurs, des chasseurs, ont fait abattre les vieux bâtiments pour agrandir leurs terrains de chasse ; la cour d'honneur n'est plus maintenant qu'une lande de bruyères et d'ajoncs. Les anciens possesseurs n'ont gardé qu'une petite maison d'un étage et la ferme. Tu auras bien l'occasion de voir ici Mademoiselle de Galais ; c'est elle-même qui vient en voiture faire ses provisions, tantôt en selle, tantôt en voiture, mais toujours avec le même cheval, le vieux Bélisaire... C'est un drôle d'équipage !

J'étais si troublé que je ne savais plus quelle question poser pour en apprendre davantage.

— Ils étaient riches, pourtant ?

— Oui. Monsieur de Galais donnait des fêtes pour amuser son fils, un garçon qui était toujours malade, ennuyé, bizarre. Pour le distraire, il imaginait ce qu'il pouvait... On faisait venir des Parisiennes... des gars de Paris et d'ailleurs...

" Toutes les Sablonnières étaient en ruines, Madame de Galais près de sa fin, qu'ils cherchaient encore à l'amuser et lui passaient toutes ses fantaisies. C'est l'hiver dernier — non, l'autre hiver, qu'ils ont fait leur plus grande fête costumée. Ils avaient invité moitié gens de Paris et moitié gens de campagne. Ils avaient acheté ou loué des quantités d'habits merveilleux, des jeux, des chevaux, des bateaux...

toujours pour amuser Frantz de Galais. On disait qu'il allait se marier et qu'on fêtait là ses fiançailles. Mais il était bien trop jeune. Et tout a cassé d'un coup ; il s'est sauvé ; on ne l'a jamais revu... La jeune fille est restée soudain toute seule avec son père, le vieux capitaine de vaisseau.

— N'est-elle pas mariée ? demandai-je enfin.

— Non, dit-il, je n'ai entendu parler de rien. Serais-tu un prétendant ?

Tout déconcerté, je lui avouai aussi brièvement, aussi discrètement que possible, que mon meilleur ami, Augustin Meaulnes, peut-être, en serait un.

— Ah ! dit Florentin, en souriant, s'il ne tient pas à la fortune, c'est un joli parti... Faudra-t-il que j'en parle à M. de Galais. Il vient encore quelquefois jusqu'ici chercher du petit plomb pour la chasse. Je lui fais toujours goûter ma vieille eau-de-vie de marc...

Mais je le priai bien vite de n'en rien faire, d'attendre. Et moi-même je ne me hâtai pas de prévenir Meaulnes. Tant d'heureuses chances accumulées m'inquiétaient un peu. Et cette inquiétude me commandait de ne rien annoncer à Meaulnes que je n'eusse au moins vu la jeune fille.

Je n'attendis pas longtemps. Le lendemain, un peu avant le dîner, la nuit commençait à tomber, une brume fraîche, plutôt de septembre que d'août, descendait avec la nuit. Firmin et moi, pressentant le magasin vide d'acheteurs un instant, nous étions venus voir Marie-Louise et Charlotte. Je leur avais confié le secret qui m'amenait au Vieux-Nançay à cette date prématurée. Accoudés sur

le comptoir, ou assis, les deux mains à plat sur le bois ciré, nous nous racontions mutuellement ce que nous savions de la mystérieuse jeune fille — et cela se réduisait à fort peu de chose — lorsqu'un bruit de roues nous fit tourner la tête.

— La voici, c'est elle, dirent-ils à voix basse.

Quelques secondes après, devant la porte vitrée, s'arrêtait l'étrange équipage. Une vieille voiture de ferme, aux panneaux arrondis, avec de petites galeries moulées, comme nous n'en avions jamais vu dans cette contrée ; un vieux cheval blanc qui semblait toujours vouloir brouter quelque herbe sur la route, tant il baissait la tête pour marcher ; et sur le siège — je le dis dans la simplicité de mon cœur, mais sachant bien ce que je dis — la jeune fille la plus belle qu'il y ait peut-être jamais eu au monde.

Jamais je ne vis tant de grâce s'unir à tant de gravité. Son costume lui faisait la taille si mince qu'elle semblait fragile. Un grand manteau marron était jeté sur ses épaules. C'était la plus grave des jeunes filles, la plus frêle des femmes. Une lourde chevelure blonde pesait sur son front, sur son visage délicatement dessiné, finement modelé. Sur son teint très pur l'été avait posé deux taches de rousseur... Je ne remarquai qu'un défaut à tant de beauté : aux moments de tristesse, de découragement, ou seulement de réflexion profonde, ce visage si pur se marbrait légèrement de rouge, comme il arrive chez certains malades gravement atteints sans qu'on le sache. Alors toute l'admiration de celui qui la regardait faisait place à une sorte de pitié, d'autant plus déchirante qu'elle surprenait davantage.

Voilà du moins ce que je découvrais, tandis qu'elle descendait lentement de voiture et qu'enfin Marie-Louise, me présentant avec aisance à la jeune fille, m'engageait à lui parler.

On lui avança une chaise cirée et elle s'assit, adossée au comptoir, tandis que nous restions debout. Elle paraissait bien connaître et aimer le magasin. Ma tante Julie aussitôt prévenue, arriva, et, le temps qu'elle parla, sagement, les mains croisées sur son ventre, hochant doucement sa tête de paysanne-commerçante coiffée d'un bonnet blanc, retarda le moment — qui me faisait trembler un peu — où la conversation s'engagerait avec moi...

Ce fut très simple.

— Ainsi, dit-elle, vous serez bientôt instituteur ?

Ma tante allumait au-dessus de nos têtes la lampe de porcelaine qui éclairait faiblement le magasin. Je voyais le doux visage enfantin de la jeune fille, ses yeux bleus si ingénus, et j'étais d'autant plus surpris de sa voix si nette, si sérieuse. Lorsqu'elle cessait de parler, ses yeux se fixaient ailleurs, ne bougeaient plus en attendant la réponse, et elle tenait sa lèvre un peu mordue.

— J'enseignerais, moi aussi, dit-elle, si M. de Galais voulait ! J'enseignerais les petits garçons, comme votre mère...

Et elle sourit, montrant ainsi que mes cousins lui avaient parlé de moi.

— C'est, continua-t-elle, que les villageois sont toujours avec moi polis, doux et serviables. Et je les aime beaucoup. Mais aussi quel mérite ai-je à les aimer ?...

" Tandis qu'avec l'institutrice, ils sont, n'est-ce pas ? chicaniers et avares. Il y a sans cesse des histoires de

porte-plumes perdus, de cahiers trop chers ou d'enfants qui n'apprennent pas... Eh bien, je me débattrais avec eux et ils m'aimeraient tout de même. Ce serait beaucoup plus difficile...

Et, sans sourire, elle reprit sa pose songeuse et enfantine, son regard bleu, immobile.

Nous étions gênés tous les trois par cette aisance à parler des choses délicates, de ce qui est secret, profond et dont on ne parle bien que dans les livres. Il y eut un instant de silence ; et lentement une discussion s'engagea...

Mais avec une sorte de regret et d'animosité contre je ne sais quoi de mystérieux dans sa vie, la jeune demoiselle poursuivit :

— Et puis j'apprendrais aux garçons à être sages, d'une sagesse que je sais. Je ne leur donnerais pas le désir de courir le monde, comme vous ferez sans doute, M. Seurel, quand vous serez sous-maître. Je leur enseignerais à trouver le bonheur qui est tout près d'eux et qui n'en a pas l'air...

Marie Louise et Firmin étaient interdits comme moi. Nous restions sans mot dire. Elle sentit notre gêne et s'arrêta, se mordit la lèvre, baissa la tête et puis elle sourit comme si elle se moquait de nous :

— Ainsi, dit-elle, il y a peut-être quelque grand jeune homme fou qui me cherche au bout du monde, pendant que je suis ici, dans le magasin de Madame Florentin, sous cette lampe, et que mon vieux cheval m'attend à la porte. Si ce jeune homme me voyait, il ne voudrait pas y croire, sans doute ?...

De la voir sourire, l'audace me prit et je sentis qu'il était temps de dire, en riant aussi :

— Et peut-être que ce grand jeune homme fou, je le connais, moi ?

Elle me regarda vivement.

A ce moment le timbre de la porte sonna, deux bonnes femmes entrèrent avec des paniers :

— Venez dans la “ salle à manger ”, vous serez en paix, nous dit ma tante en poussant la porte de la cuisine.

Et comme Mlle de Galais refusait et voulait partir aussitôt, ma tante ajouta :

— M. de Galais est ici et cause avec Florentin, auprès du feu.

Il y avait toujours, même au mois d'août dans la grande cuisine un éternel fagot de sapins qui flambait et craquait. Là aussi une lampe de porcelaine était allumée et un vieillard au doux visage, creusé et rasé, presque toujours silencieux comme un homme accablé par l'âge et les souvenirs, était assis auprès de Florentin devant deux verres de marc.

Florentin salua.

— François ! cria-t-il de sa forte voix de marchand forain, comme s'il y avait eu entre nous une rivière ou plusieurs hectares de terrain. Je viens d'organiser une après-midi de plaisir au bord du Cher pour jeudi prochain. Les uns chasseront, les autres pêcheront, les autres danseront, les autres se baigneront !... Mademoiselle, vous viendrez à cheval ; c'est entendu avec M. de Galais. J'ai tout arrangé...

” Et, François ! ajouta-t-il comme s'il y eût seulement pensé, tu pourras amener ton ami, Monsieur Meaulnes... C'est bien Meaulnes qu'il s'appelle ?...

Mlle de Galais s'était levée, soudain devenue très pâle.

Et à ce moment précis, je me rappelai que Meaulnes, autrefois, dans le domaine singulier, près de l'étang, lui avait dit son nom...

Lorsqu'elle me tendit la main, pour partir, il y avait entre nous, plus clairement que si nous avions dit beaucoup de paroles, une entente secrète que la mort seule devait briser et une amitié plus pathétique qu'un grand amour.

...A quatre heures le lendemain matin, Firmin frappait à la porte de la petite chambre que j'habitais dans la cour aux pintades. Il faisait nuit encore et j'eus grand'peine à retrouver mes affaires sur la table encombrée de chandeliers de cuivre et de statuettes de bons saints toutes neuves, choisies au magasin pour meubler mon logis la veille de mon arrivée. Dans la cour j'entendais Firmin gonfler ma bicyclette, et ma tante dans la cuisine souffler le feu. Le soleil se levait à peine lorsque je partis. Mais ma journée devait être longue : j'allais d'abord déjeuner à Sainte-Agathe pour expliquer mon absence prolongée et, poursuivant ma course, je devais arriver avant le soir, à la Ferté d'Angillon, chez mon ami Augustin Meaulnes.

(*A suivre.*) ALAIN-FOURNIER.

CHRONIQUE DE CAËRDAL

XXII

PÈLERINS DE SION

Je les ai vus, me dit-il, pendant la Semaine Sainte, ces chrétiens. C'était au mont des Olives et sur les pentes du Golgotha, cette tête de mort qui brûle. Ou ailleurs encore, dans la ville du destin. Et ne me dites pas que je les calomnie. Dans Jérusalem, toutes les pierres ne vous parlent que de haine et de massacres. Les cailloux crient contre les ronces ; et le silex grince des dents contre le granit. Et le sable couvre tout, comme un air qui pèle, parce que tous les hommes ont la gale.

Ils viennent avec amour au tombeau de Celui qui fut tout amour. Et pour montrer qu'ils L'aiment, ils se haïssent les uns les autres; et ils s'entretuent pour Lui rendre compte de la vie qu'Il leur a donnée.

Chacun d'eux, pour son frère, et qui l'est, quoiqu'ils pensent, sous la terre, est le mauvais larron pour le bon, sur la Croix. Mais sur la. Croix du moins, ils ne pouvaient pas se battre.

Et Dimas se taisait. Et si le mauvais lui crachait à la figure, il ne crachait que devant soi ; ou peut être, c'est sur Jésus que le vent du soir portait ce crachat, de côté.

Or, chacun d'eux se vante, devant le Saint Sépulchre, d'être le bon larron. Chacun d'eux se nomme lui même Dimas, et lui seul. Et il n'a que du mépris et de la rage contre l'autre.

Enfin, ils ont atterré le Turc, la brute, le mécréant, l'impie. Ils l'ont alors tenu tête-bêche ; ils l'ont bien bourré contre le sol, bien foulé, bien meurtri; et l'on a pu croire qu'ils allaient l'égorger, eux les bons, eux les pies, les fils de l'homme, sauvés de la bête par leur baptême. Le Bougre allait se faire sacrer Empereur d'Orient dans Constantinople ; et l'on aurait scié la tête du barbare ottoman, dans Sainte-Sophie rendue au culte de l'amour et de la charité humaine. On entendait déjà l'acclamation des peuples toujours justes, et l'ovation des orgues.

Il n'y a pas de bonne fête pour les hommes sans quelque bon massacre. Pas de charité sans quelque sacrifice aux idoles jamais repues de sang. Il en est tout ainsi des microbes dans un boyau intestin : une espèce mange l'autre, et toutes ensemble mangent l'homme. Mais nous n'assistons pas, dans la Sainte-Sophie des tripes, au triomphe du typhus sur l'empereur choléra. Pour les hommes, l'amour est un culte sanglant. Il est

vrai qu'au fond, c'est toujours l'amour de soi.

— Non, vous ne rendez pas justice à ces braves gens ; ils tuent, ils massacrent, ils font tout le mal possible ; mais leurs intentions sont excellentes. C'était la victoire de la Croix sur le Croissant, et de Jésus sur les Barbares. Il n'y a qu'à mettre de belles devises aux combats des fourmis, pour en faire des épopées ; et Troie ne serait rien du tout sans Homère. Je ne veux prendre garde qu'aux batailles d'Homère ; et telle est ma sagesse. L'Olympe n'a pas un regard pour ces fièvres de la laideur et pour ces peuplades viles. Tenons nous en à l'Olympe.

§

Nous y sommes, répondit-il. On voit l'Olympe, de Salonique. Cependant, depuis qu'ils sont les plus forts, vos chrétiens sont de vrais Turcs les uns pour les autres ; chacun se fait une massue de sa croix, pour assommer le voisin, son frère, et un couteau pour le saigner. Comme ils sont frères et cousins, ils connaissent la bonne veine où enfoncer la pointe ; ils vont droit à l'artère jaillissante. Ils sont bouchers consommés. Ils savent abattre sur pied, et leur propre affaire est de saigner le porc. Il n'est plus question du croissant : la croix leur suffit. Ils écartèlent leurs victimes ; ils ouvrent le gibier de haut en bas et de long en large : ils font ainsi le signe de la croix. Et quand ce sont femmes,

ils les violent ; ou enfants, ils les empalent ; et de la sorte, à la crucifixion ils ajoutent le coup de lance et l'éponge au vinaigre. Voilà des chrétiens, et les bons Bougres.

Sous le Turc, les villes étaient pleines. Le cimeterre méprisant faisait une arche d'alliance ; là dessous, les frères ennemis vivaient en paix avec leur haine. Ils n'osaient pas adorer Jésus en s'assassinant.

§

Triste Jérusalem, de toutes les villes la plus dure et la plus âpre sous le ciel ; terrible comme un fer rouge au soleil d'août, et plus coupante qu'une lame de rasoir sous le vent du Liban et la neige. Ville folle, mais sans ombre de joie ni signe d'allégresse. Folle d'avoir été habitée par les vrais dieux, et les ayant connus, d'avoir pu les méconnaître. Ville pareille à un tombeau qui brûle : car la glace brûle comme le feu. Jérusalem, qui ne vit que sur le sépulcre de son Dieu, est peuplée d'hommes qui sont entre eux comme des chacals et des hyènes sur un cadavre. Et voilà ce qu'ils font de la dépouille encore chaude de leur Sauveur. Sur les débris du Saint Sépulchre, il a fallu que le soldat turc croisât la baïonnette, pour empêcher les croix grecques, les croix latines et toutes les croix sauvages des Balkans de se rompre les unes sur les autres, et le mécréant impassible assurait le repos aux

prières de ces fidèles, à l'aumône de ces croyants.

Comme le Turc protège le Saint Sépulchre contre les chétiens, il défend la mère juive, foulée aux pieds, contre ses fils d'Occident. Car les chrétiens ne font corps ensemble que pour piétiner ces juifs, qui leur ont donné le Dieu qu'ils adorent et qui les sauve, vrai juif, puisqu'ils le mettent toujours en croix.

Les misérables Juifs, bannis de leur ville capitale plus que de toutes les autres, viennent y cacher leur crapule orgueilleuse. Le long d'un mur, ils pleurent ils ne savent pas quoi, si ce n'est le malheur et la malédiction de se survivre. Qui pleure, en effet, et que pleurent-ils ? Leur Dieu est seul au tombeau, puisqu'ils l'y ont couché, après l'avoir avili. Pour avilir son Dieu, il n'est que de le méconnaître. Ils n'avaient vécu que pour l'honorer; et quand ils l'ont eu parmi eux, ils l'ont dégradé et lui ont pris la vie. Ils ont perdu la leur avec la sienne. Leurs lamentations, parmi les violences et les crimes des chrétiens qui se réjouissent de leur force, font un congrès unique de la vanité, de la folie et de toute misère. Le sol est pourri de ces pleurs séculaires, qui tombent pour rien. Il faut pleurer, pour que lève une semence. C'est une honte de pleurer en vain.

§

Dans Jérusalem, dites moi à qui Jésus importe ?

Quoi, il n'est guère que les Turcs qui le respectent : parce qu'ils l'ignorent.

Près des frères ennemis qui règnent ici en se faisant la guerre, près de tous ces fous qui découragent le pardon, les pauvres même n'ont pas audience. Leur suprême qualité ne force le respect de personne. Cœurs trop durs ! Tous ces chrétiens ignorent que Jésus est le pauvre des pauvres. Quel besoin auraient-ils de venir en Orient, s'ils ne fuyaient pas la vue de leurs pauvres, tous ceux qui naissent et vivent dans la misère, pour y mourir; ceux qui respirent, la face éternellement tournée vers la terre, qui n'est jamais pour eux que la croûte de pain, en attendant la fosse commune.

Tous leurs pas dans cette vie sont ployés par la mort. La misère est le joug que la mort lie dès la naissance à la nuque du petit enfant; et même s'il rit, elle lui courbe le cou.

J'écoutais le silence, et j'entendais la grande plainte dans l'ombre.

" Pour que je connusse toutes mes douleurs, et que j'en aie, nuit et jour, le goût sur la langue, je saigne dans mon amour. J'aime, et mon amour coule par trois plaies toujours sanglantes. Et la méchanceté des uns, l'aveugle folie des autres, les amers reproches arrosent sans arrêt ces trois profondes plaies béantes de blâme cuisant et de sel.

« Ainsi je suis tel que mes bourreaux mêmes se croient mes victimes. Et tels ils sont, tel je suis que je les console, en effet, de me mettre au supplice.

« Plus grande est ma douleur, et plus elle est à moi. Et plus seul je demeure avec elle. O mon âme, o ma force, gardez-moi donc pour une douleur éternelle. »

§

La nuit à présent était profonde comme l'Asie. Je voyais sous les étoiles cheminer les ombres ; et plusieurs étaient déjà près de moi, comme les entrailles sont près du cœur, et aussi le foie.

Je saluais les Pèlerins, de cette manière qui m'est propre et que le monde m'a apprise, avec une douceur qui refuse, avec une tendresse pleine de dédain.

Il y avait là, tout vêtus d'injures les uns pour les autres, le bon oncle Pavel, content de mourir, ayant rêvé cinquante années durant à ce Sépulchre, et usé ses pieds dans ses laptis sur une route de cinquante mois, joyeux comme un enfant égaré au sortir d'une forêt nocturne, bienheureux d'avoir collé ses vieilles lèvres où le Christ avait posé ses pas.

Il y avait encore un Franciscain de Sienne, fin et borné, ingénu et délicat, fanatique de son ordre et de Jésus, qui est pourtant le Dieu de Saint

François. Et ce Latin sentait qu'un abîme le sépare des Barbares : peut être la barbarie est-elle la plus incurable et la plus impénitente des hérésies.

Et le patriarche israélite, ayant quitté ses frères moroses, les fiers pouilleux dont jamais la raison ne plie, était là aussi, cherchant une source de larmes.

Ils parlèrent. Chacun d'eux s'étalait en ses paroles, comme s'il eût été seul. Pas un ne répondait à l'autre, ou n'en avait le souci. Telles sont les races et les religions qui se partagent les hommes : des théorèmes sans corollaires communs, qui ne se pénètrent pas. Pour se comprendre, il n'y a que ceux-là seuls qui sont sortis du troupeau. Certes, une pensée profonde sourit dans le silence de son étendue, à l'écho de ces prières toutes si sûres, toutes si sourdes. Et s'ils ne priaient pas, les hommes seraient haïssables autant qu'ils sont ridicules. Mais l'athée même prie.

Chacun disait, positivement, sa foi, son espoir et ses larmes. Errer sur les routes, psalmodiait l'oncle Pavel, être le flot de la terre ferme ; être le pauvre qui de sa seule présence condamne tous les biens du monde ; subir et toujours plier l'échine ; et mourir, la bouche sur une relique, pour vivre heureux en paradis.

Chercher l'ordre et le trouver, disait Fra Benedetto ; vivre dans l'obéissance charnelle, et participer à jamais de l'éternelle vérité ; savoir et

ne point douter ; servir à son rang le maître infaillible de l'empire ; connaître le Bon Dieu ; être si digne de Lui, qu'on obtient la faveur de Le voir dans son vicaire et de L'ouïr en sa propre voix, à Rome, ville éternelle.

Espérer la justice, et être sûr de la justice ; attendre l'éternité sur la terre ; connaître Dieu par privilège, et le posséder pour le genre humain ; être le fils aîné de l'Eternel entre tous les enfants de la femme ; jouir de la promesse qui concerne le paradis, dans l'enfer de la haine et des mépris ; plier pour ne point rompre ; et tenir le sceptre d'or, sans briguer la couronne, c'était l'oraison du patriarche Israël.

Et chacun, affirmant sa détresse et son rêve, proclamait son amour. Il croit fonder son droit, celui qui proclame son amour. Lequel ne haïssait pas son voisin, à mesure qu'il s'aimait plus soi même ? L'orgueil nourrit le plus misérable : et c'est toujours ce qu'il a de mépris pour les autres, et peut être de haine. L'orgueil rampe aussi.

Mais quoi? L'orgueil, le mépris, la haine même, chacun n'affirme que sa propre vie. Ils ne pensent, ils ne veulent que pour se donner la certitude de vivre. Une volonté d'être respire et palpite là dessous. Et une espèce d'amour est au fond de la haine. Celui qui considère ces vaines créatures ne les prend pas tant en pitié, qu'il ne leur donne

raison à toutes, et à chacune contre les autres. Tant d'absurde violence est la passion des éphémères. Et faut il pas qu'une flamme les porte, pour qu'ils se vantent ? Que feraient-ils, s'ils étaient capables de dégoût ?

§

Le sage se fait l'effet d'un fol, aux pieds de cette croix. La seule sagesse qui agisse est ici : sur un bois de torture. Il faut payer de soi, ou ne pas s'en mêler. On ne paie pas de son sang, ou du moins pas assez, dans les livres. Sinon dans les livres écrits avec du sang. Le sage est sage, oui. Il voit tous ces pèlerins tels qu'ils sont ; des espèces qui se combattent et se déchirent. Et si elles ne se dévoraient pas, elles ne seraient pas nourries. Elles périraient d'inanition. Leur dieu est la raison sacrée de leur cruauté et de leurs meurtres. Turcs, Bulgares, Grecs, Barbares, bâtards de Rome, toutes les fourmilières éventrées par l'évènement, se font une guerre sans merci ; et tantôt les fourmis rouges, tantôt les fourmis noires l'emportent. Mais chaque armée, ou noire ou rouge, se croit faite de l'espèce la meilleure ; et pour prouver son excellence, elle s'en remet à sa brutalité. Chacune a son amour, et comme elle dit sa foi, noms mystiques de l'appétit. Pour dévorer une espèce ennemie, elles ont ensemble le même amour et une foi commune. Contre le Croissant, c'est la Croix, et

demain, si la croix est rompue en quatre pièces, chaque morceau de la croix s'unira avec le croissant contre le reste. Les diplomates sont les prêtres chargés de bénir cette sorte d'unions.

La religion même est un masque à la passion de vivre. L'intérêt sordide anime les dieux que chaque peuple pousse devant soi. Ce masque de l'amour-propre est si bien collé au visage que les peuples n'avouent jamais, ils ne savent même pas qu'ils le portent. Les races font horreur : ce sont des peuples sauvages, où personne encore n'a levé le masque.

Qui peut les haïr ? Mieux vaut les plaindre tous ensemble. Même en se donnant le mal et la mort les uns aux autres, chaque peuple se défend de mourir. Il combat pour son Dieu, comme il dit ; mais c'est contre la mort qu'on mène le combat. On se bat toujours pour soi même. Il y a de quoi dégoûter des actions héroïques.

Cependant, le héros me r'assure. Qu'il parle et me persuade pour son peuple : dans le peuple absurde, et même atroce, je ne veux voir que le Dieu qu'il porte, et non la mort qu'il porte aux autres. La sainte Athènes, la malheureuse Jérusalem, Byzance ambiguë entre folie et raison, entre volupté et sacrifice, Stamboul dormante, pauvres pèlerins de Sion, mortels qui veulent vivre.

André Suarès.

NOTES

LA LITTÉRATURE

LA DISGRACE DE NICOLAS MACHIAVEL, par *Jean Lucas-Dubreton* (Mercure de France).

Le moment était venu de composer un travail d'ensemble, sur la vie de Machiavel. Les travaux de Pasquale Villari *Niccolo Machiavelli e i suoi tempi*, d'Oreste Tommasini, *La Vita et gli scritti di Niccolo Machiavelli* et surtout ses lettres familières, intégralement éditées par Alvisi, permettent de se faire une idée juste d'un homme dont la physionomie a subi les avatars les plus divers.

Au XVI[e] siècle, en France, il apparaît athée monstrueux ; son livre, l'évangile de la reine-mère. Gentillet l'insulte bravement, lui donne du chien impur. Possevin, jésuite, le fait condamner et sans l'avoir lu. La figure s'assombrit encore : le voici transformé en Turc, en averroïste ; le *Prince* est la lecture favorite du Sultan Amurath IV. Au XVII[e] siècle, il prend air de farouche républicain, d'apologiste impudent du tyrannicide. Le XVIII[e] siècle ne montre par à son endroit beaucoup plus de perspicacité. Les encyclopédistes ne distinguaient en lui qu'un professeur de tyrannie. Le premier, Napoléon, voit clair et juste Un jour il dit : « Tacite a fait des romans, Gibbon est un clabaudeur, Machiavel est le seul livre qu'on puisse lire... » C'est l'honneur de deux Italiens Villari et Tommasini d'avoir redonné au visage de Machiavel l'aspect et les couleurs de la vie.

Utilisant les travaux de ces maîtres et l'édition intégrale des lettres familières publiées par Alvisi, M. Jean Dubreton présente aujourd'hui au public français un portrait de Nicolas Machiavel d'un réalisme énergique et plaisant. Le titre du volume *La Disgrâce de Nicolas Machiavel* exprime bien la pensée de l'auteur. Machiavel, c'est pour M. Lucas-Dubreton un fonctionnaire malheureux qui passe sa vie à chercher un emploi où il pourrait utiliser son génie. Le drame de cette vie, c'est qu'elle s'est usée dans l'inaction ou dans les emplois subalternes. C'est à la lettre un incompris.

Il appartenait à une famille de fonctionnaires et de politiciens, et son éducation première dut être celle des enfants de la bourgeoisie florentine sous Laurent le Magnifique, toute latine, sans ombre de scolastique. Tite-live, Tacite, Cicéron, Sénèque, les comiques, plus tard, les écrivains d'art militaire, Végèce, Frontin, telle fut la première nourriture de son esprit. Qui saurait dire si cette culture lui fut bonne ou mauvaise? M. Lucas-Dubreton estime que cette culture d'humaniste a gâté le beau génie réaliste de Machiavel. “ Tout ce qui semble mal dans son œuvre, le déchet véritablement considérable de sa somme, il l'avait pris de Rome. Une fois qu'il a prononcé ce grand nom, il perd toute indépendance ; un exemple tiré de l'histoire romaine est par essence indiscutable. Créer des colonies, lever des milices, ordonner une armée ? Tite-Live en main, il sait l'exemple topique, donne la solution infaillible. Rome — c'est-à-dire, une civilisation point neuve, refaite, recomposée de matériaux anciens, d'une beauté rafistolée, œuvre de fonctionnaires et de juristes, voilà le fondement sur lequel il bâtit ses imaginations politiques ou guerrières. C'est l'homme d'une seule littérature. ” Il est bien certain que l'humanisme a ruiné pendant longtemps le goût de l'observation et par exemple l'esprit historique. Il est peu de lectures aussi décevantes que celle des historiens italiens du XVe siècle, Arétin, Pogge par exemple. Chez eux on voit à plein comment ces bons latinistes, tout gonflés d'une

philosophie qui sent le cadavre romain, ont fait œuvres destructives. Leurs histoires n'ont aucun lien avec la réalité : la manie raisonnante, à l'antique, a chez eux anéanti le goût de la vie.

Leurs lettres mêmes n'ont pas l'accent de la vérité. Si l'aristolélisme à stérilisé le Moyen-Age, la Renaissance de Rome à stérilisé pendant longtemps l'esprit moderne. Elle n'offrait qu'une forme vide. On fut longtemps à s'apercevoir que dans le moule magnifique il fallait couler le réel.

Machiavel historien n'échappe pas à cette tare. Son histoire de Florence est illisible. On dirait qu'il n'a jamais rien vu. Et pourtant que de spectacles tragiques ont défilé sous ses yeux ! Rien que dans sa jeunesse il a pu voir les suites de la conjuration des Pazzi, la descente de Charles VIII, les Médicis chassés, Savonarole, la République ; il y avait là une admirable matière historique qu'il semble ne pas avoir même soupçonnée.

Le Prince lui-même est un ouvrage bien abstrait, bien dogmatique, où l'on ne voit pas les points où le raisonnement et l'expérience se rencontrent. C'est un traité à la façon de Sénèque, rédigé par un homme supérieurement intelligent, et, semble-t-il, plus avec des réminiscences de l'antique que des souvenirs et des constatations personnelles.

Ce livre fameux fut composé par Machiavel pour employer ses loisirs de fonctionnaire disgracié. Il s'est retiré à la campagne et il vit à Percussina loin du monde, à l'imitation d'un ancien, de Pline le jeune par exemple dans sa villa du lac de Garde. Nous avons de cette époque de sa vie une lettre fameuse qui fixe ses occupations. Mais faut-il bien la prendre à la lettre ? N'est-elle pas, elle aussi, un exercice littéraire ? Levé avant l'aube, il prépare ses gluaux pour la chasse ou va dans un bois qui lui appartient passer le temps avec les bûcherons. Tout en surveillant les gluaux, il lit Dante, Pétrarque ou l'un de ces poètes mineurs comme Tibulle, Ovide et autres : leurs amoureuses passions, leurs amours lui rappellent les siennes et il se délecte un temps à penser. Après dîner il retourne à l'auberge.

Là en compagnie de l'hôte, d'un boucher, d'un meunier, de deux fourniers, il s'encanaille à jouer aux cartes et au trictrac. Puis le soir, dépouillant ses vêtements rustiques pleins de fange et de boue, il endosse l'habit de cour — tel un vieux militaire, dans les grandes circonstances, revêt son ancien uniforme — et dans cette noble tenue, il se présente à l'audience des grands écrivains de Rome. " Affectueusement reçu d'eux, je me refais de cette nourriture, qui seule est mienne et pour laquelle je suis né ; j'ose leur parler, leur demander la raison de leurs actes ; eux courtoisement me répondent et quelques heures durant, je ne sens plus d'ennui, j'oublie tout chagrin, je ne crains plus la pauvreté, le mal ne m'épouvante plus : tout entier je me transporte en eux. "

C'est dans cet enivrement de latinité que le *Prince* fut conçu. " Comme Dante a dit : il n'y a point de science si l'on ne retient ce qu'on a entendu, j'ai noté tout ce qui m'a paru important dans la conversation des anciens, et composé un opuscule, *De Principatibus*, où je m'enfonce autant que je puis dans les considérations du sujet, discutant ce qu'est un principat, de combien d'espèces il y en a, comment ils s'acquièrent, comment ils se maintiennent, pourquoi ils se perdent. "

Le livre du *Prince* est un livre de pure théorie. Il est inexact de croire que Machiavel a voulu y tracer le portrait de César Borgia. Il n'avait fait qu'entrevoir le grand condottiere. Le *Prince*, c'est une dissertation d'humanisme ; un homme d'action doit avoir bien peu à y apprendre. Et par exemple, comme le fait remarquer Renan, les Médicis assurèrent leur principat non par les moyens que leur suggère Machiavel, mais par leurs alliances avec les maisons étrangères.

Et pourtant il y a dans le *De Principatibus* et le *Prince* quelque chose qui ne se trouvait pas dans les auteurs latins sur lesquels avait rêvé Machiavel. Et c'est ce que Lucas-Dubreton a très bien discerné. Débarrassé de la croûte latine qui les masque, les deux livres de Machiavel proclament l'indépendance

de l'Etat vis à vis de la religion ; ils marquent dans l'histoire des idées le point de discrimination de l'un et de l'autre, annoncent dans les relations sociales la mort de la gentillesse, de la courtoisie et l'avènement de la politique. Saint Thomas enseignait que le rôle de l'Etat est de permettre à l'homme d'aborder la vie future dans les meilleures conditions possibles ; la préoccupation de Machiavel est tout autre. L'Etat, dit-il, est d'un autre ordre que la religion. Celle-ci n'est qu'une discipline pour maintenir le peuple. L'art politique a sa fin en soi. Le temps est passé de la mystique de gouvernement ; il n'y a plus de place que pour la politique de gouvernement. Là est la découverte, l'originalité de Machiavel. Pour s'en convaincre il suffit de le comparer avec Commines, un autre réaliste, mais qui s'embarrasse encore de soucis religieux, et au milieu de ses dissertations de " ruses ", de " trufferies " politiques invoque parfois, par habitude, Dieu et la Vierge. La position de Machiavel, si elle n'a pas au fond plus d'audace, a du moins plus de franchise.

Une autre originalité, c'est son immoralisme. Pour la première fois le droit à la vie est affirmé en dehors de toute préocupation métaphysique, la légitimité du crime pour sauver l'homme et ce qui est pour lui la raison d'être de l'homme : l'État. Cette apologie de la violence a paru montrueuse. Elle ne nous surprend pas aujourd'hui et nous indigne moins encore. L'emploi de la violence est dans le train courant des choses. Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir et stupide pour le réprouver. Napoléon et Stendhal l'avaient senti. Ils avaient reconnu en Machiavel un esprit de leur race, parfaitement clairvoyant et dans ce fatras d'humaniste ils avaient été tout droit à l'âme de vérité.

Les lettres familières n'ont pas naturellement cette enveloppe archaïque qui gâte ou tout au moins enlève au *Prince* cet accent direct que nous préférons aujourd'hui à tout. Machiavel s'y livre avec la plus aimable liberté et une complète

impudeur. Malheureusement ses correspondants étaient des gens médiocres. Il a toujours ignoré l'amitié véritable, l'amitié diligente, active, celle qu'on met sans cesse à l'épreuve et qui jamais ne s'use. La fortune le voulait ainsi. Jusqu'en l'année 1515 il crut avoir deux amis, Biagio, frère inférieur, pauvre être qu'il entraîna dans la ruine ; Vettori, haut fonctionnaire qui remplit fort convenablement sa charge, disent les historiens, mais aussi grand prometteur de félicité, grand plasmateur d'eldorados, optimiste en dépit de tout lorqu'il s'agit des autres. Machiavel n'a eu pour Biagio qu'une amitié condescendante, presque dédaigneuse, pour Vettori qu'une amitié littéraire autant que politique, craintive et pour ainsi dire de subalterne. Bref il n'a pas eu de partenaire digne de lui. Aussi ses lettres ne sont elles souvent qu'un fastidieux bavardage — intéressantes toujours pour la connaissance de l'homme mais sans intérêt pour le développement de sa pensée. Et l'empreinte des anciens est si forte sur son esprit que, même dans les récits de gaudrioles, dont ces lettres sont remplies, on l'y retrouve encore ! Témoin la lettre fameuse où il raconte une nuit d'amour avec une affreuse mégère. Lucas-Dubreton la prend au sérieux ; il y voit le récit d'une aventure réelle. A mon avis, il se trompe ; c'est une invention de théoricien, un développement, un jeu d'humaniste, comme tel ou tel passage du *De Principatibus*, du *Prince* ou des *Discours*.

Les dernières lettres sont les plus émouvantes ; l'Italie est envahie par les Barbares, lansquenets, bourgeois, noblesse inférieure, seigneurs et vassaux, toute la clientèle de Luther que Machiavel admirait si fort jadis, qui hait l'Italie d'une haine à la fois religieuse et nationale. Machiavel se multiplie pour tenter d'arrêter les bandes du connétable de Bourbon. Il y a là des lettres sublimes, " lettres précises, trépidantes d'une netteté douloureuse, tragique. Plus trace de fioritures. Le fait est là : le roulement continu d'une armée en marche. S'il écrit, c'est dans la fièvre, dans une brusque contraction des nerfs ; devant

les yeux la Patrie. Et n'y a-t-il pas dans les dernières paroles d'un homme de soixante ans qui a pâti trente ans de sa vie, comme un héroïsme jeune, matinal, un élan cornélien ? A l'instant suprême où il ne s'agit plus de tergiverser, où l'habileté est impuissante, où il ne faut plus compter que sur soi, Machiavel retrouve une noblesse : l'amour de la patrie l'a revêtu d'une étonnante grandeur, transfiguré. " La perfection de l'homme, dit Spinoza, croît en raison de la perfection de l'objet qu'il aime par dessus tous les autres ".

En vain. L'Italie fut ravagée par les bandes du connétable, et Rome mise à feu et à sang. La vie de Machiavel s'achève dans le désespoir. L'installation même de la République à Florence, après qu'on a chassé les Médicis, ne lui apporte aucune joie. Républicain révoqué de sa place par les Médicis, il a passé sa vie à essayer de rentrer en grâce auprès d'eux. Et maintenant que les Médicis sont à terre, il reste suspect à ses amis d'autrefois. Son contemporain Varchi écrit en cinq lignes son épitaphe : " Les bons se réjouirent de sa mort comme les méchants, les bons parce qu'ils le jugeaient méchant, les méchants pour le connaître non seulement plus méchant, mais encore plus solide qu'eux. " Et Michelet, plus bref : " Pauvre homme de génie, asservi à transmettre et traduire la pensée des sots. "

Mais ce sont les jésuites qui lui ont fait la plus belle oraison funèbre. Ils le représentent arrivant dans l'autre monde. Et là " il vit un tas de pauvres gens, comme coquins déchirés, affamés, contrefaits, fort mal en ordre et en assez petit nombre. On lui dit que c'étaient ceux du Paradis. Ceux-ci étant retirés, on fit paraître un nombre innombrable de personnages pleins de gravité et de majesté. On les voyait comme au sénat où l'on traitait d'affaires d'Etat et fort sérieux : il entrevit Platon, Sénèque, Plutarque, Tacite et d'autres de cette qualité. Il demandait qui étaient ces messieurs-là, si vénérables : on lui dit que c'étaient les âmes réprouvées du ciel.... Cela étant

passé, on lui demanda desquels il voulait être. Il répondit qu'il aimait beaucoup mieux être en enfer avec ces grands esprits, pour deviser avec eux des affaires d'Etat, que d'être avec cette vermine de ces bélîtres qu'on lui avait fait voir. " Voilà qui est bien dit et vient illustrer à propos cette phrase de Machiavel : " Notre religion n'a glorifié que les hommes humbles et contemplatifs, non les hommes d'action. Le christianisme met le souverain bien dans l'humilité, l'abjection, le mépris des choses humaines ; les anciens le mettaient dans la grandeur d'âme, la force du corps, tout ce qui est apte à rendre l'homme fort. La religion païenne avait en recommandation l'action ; la chrétienne veut que l'on soit plus apte à supporter qu'à faire une grande chose... " Machiavel était, comme son ami Guichardin, un anticlérical déterminé. Avec un très juste sentiment des choses, les jésuites lui ont assigné, dans l'autre monde, sa vraie place.

Ce compte-rendu desséché ne peut donner une idée de l'agrément du livre de M. Lucas-Dubreton. Cette *Disgrâce de Machiavel* est une image de la société florentine au début du XVIe siècle, et spécialement du monde des petits fonctionnaires. L'ouvrage est conçu avec tant de bonhomie, de sympathie et de sentiment profond du sujet, que ce grave livre d'historien rappelle avec bonheur, par moments, (ô chartistes, voilez-vous la face !) les récits pittoresques et achevés de Courteline. Et nul compliment, je pense, ne saurait être plus agréable à l'auteur, car nous nous entendons, je pense, pour trouver que, de tous les écrivains contemporains, Courteline est celui qui a eu au plus haut degré le don de rendre la vie telle qu'elle se présente à ses yeux. J. J. THARAUD.

* * *

ESSAIS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE, par *René Gillouin* (Grasset, 3 fr. 50.).

M. René Gillouin est philosophe avant d'être littérateur. Il

aime, pour emprunter une expression au Vinci, dégager " la ligne de serpentement " d'une pensée, et par besoin de netteté il ne se sent satisfait que lorsqu'il l'a tracée nue et schématique. Lorsqu'il analyse l'œuvre d'un auteur chez qui cette ligne est naturellement multiple et volontairement accusée, il en résulte une géométrie intellectuelle, un entrecroisement de définitions abstraites qui mettent mal à leur aise ceux pour qui ce langage n'a pas de réalité. J'avoue que je ne sais que devenir devant une phrase, même d'aussi modeste apparence que celle-ci : " J'appelle nihiliste toute conception de la vie, qui ne sait, ou ne veut, ou ne peut enraciner la vie dans l'absolu. " J'aurais besoin de réfléchir, et le dernier mot surtout me transporte dans une sorte de région polaire où il ne me semble pas que rien de vivant puisse conserver un reste de chaleur. Je sais bien que je n'ai qu'à m'en prendre au manque de rigueur de ma pensée, mais un mot tel que " l'absolu " me semble briser l'enchaînement d'un développement sur les choses de la vie pour me rejeter brutalement dans la mathématique. Je ne puis me défendre du sentiment que ces sortes de notions qui, dans l'ordre abstrait, restent obéissantes, utiles et strictement à leur place, interviennent dans les raisonnements délicats sur les choses humaines, comme du plomb dans le corps d'un perdreau, mortellement.

L'influence de Maurice Barrès semble avoir été prépondérante dans la formation d'esprit de M. René Gillouin. Elle était apparente dans le roman qu'il publia voici quelques années ; elle est encore sensible dans la façon même dont il analyse ici l'œuvre du maître. Analyse fort intelligente, mais linéaire jusqu'au dessèchement. Je préfère ses études sur Mme de Noailles ou sur Charles Demange. Là le raisonnement abstrait n'avait pas de prise. Il a bien fallu que M. Gillouin se contentât de noter des nuances. Il y a fait preuve de compréhension, de justesse et de goût. On se rappelle l'étude sur Moréas parue ici même et l'on ne lira pas sans intérêt celle consacrée à William James.

J. S.

***

LE ROMAN, par *Jean Müller* (Sansot).

Sous ce titre : *Les derniers états des lettres et des arts*, l'éditeur Sansot annonce une série de neuf petits volumes, dont le sujet est assez défini par ces mots. C'est une bonne idée, et le livre de M. Müller inaugure bien la collection. Il distingue trois types principaux de roman : roman lyrique, roman dramatique, roman de synthèse, et il caractérise de façon juste les œuvres qu'il groupe, assez arbitrairement parfois, sous ces étiquettes. La conclusion de M. Müller, présentée avec la réserve et l'hésitation qui conviennent, est que l'orientation actuelle du roman semble faire prévoir des œuvres de lyrisme libre, qui se construiraient, comme la poésie symboliste de 1885, contre les "formes littéraires les plus lourdes", contre le roman de synthèse et le roman dramatique. A moins que le roman passe en partie la main à l' "autre théâtre" dont parlait dans la *Revue de Paris* M. Francis de Miomandre. Les conclusions de M. Müller, sont, on le voit, assez différentes de celles que Jacques Rivière apportait naguère. Tous deux cependant s'accordent à penser que le roman de demain n'est pas celui dont M. Paul Bourget prenait la défense dans des *Pages de critique* qui furent commentées ici, le roman classique, charpenté, circonscrit, équilibré. Tous deux s'accordent à espérer dans ce roman une puissance de suggestion, d'une suggestion non poétique, mais proprement romanesque. Ces conjectures sur la peau de l'ours attestent, au compte du roman, des désirs, des pressentiments auxquels on paraît avoir renoncé en ce qui concerne la poésie. M. Müller envisage les deux hypothèses où le roman hériterait de la poésie, où le théâtre hériterait du roman. Les genres doivent être comme les gens, qui ne se portent jamais mieux que lorsqu'on parle de leur héritage : que ce nous soit donc, que cela nous reste une raison d'en parler.

A. T.

LA POÉSIE

LES VIVANTS ET LES MORTS, par *la Comtesse de Noailles* (Fayard, 3 fr. 50).

Lorsque parut le premier volume de Madame de Noailles, la surprise fut grande et l'admiration s'exprima ingénument. Mais bien vite on tâcha de se ressaisir et, puisqu'on ne pouvait nier une sensibilité neuve et hardie, et le don d'images le plus chaleureux, on feignit de n'y voir que cette exaltation de la jeunesse qui vers vingt-cinq ans produit chez tant d'hommes une illusion de don poétique, et qui cette fois jetait chez cette toute jeune femme une flamme d'un éclat extraordinaire. Elle n'écrira que ce livre-là, pensait-on. Extases, éblouissements, brûlant panthéisme, tout cela ne comporte pas une expression plusieurs fois renouvelée et les extrêmes où s'est du premier coup portée cette audacieuse imagination lui interdisent la recherche d'accents plus forts, le progrès et la perfection. La lucidité d'analyse, l'intelligence qui se fait jour dans certaines pages des premiers romans de Madame de Noailles, eussent dû faire hésiter les sceptiques. Contre toute vraisemblance, cette jeune femme qui paraissait la victime désignée de l'adulation et de la facilité, se trouva posséder ce respect pour le caractère sacré de l'œuvre d'art, cette orgueilleuse humilité créatrice qui est rarement le partage des femmes ; et cette âme qu'on pouvait ne croire ouverte qu'à la langueur des chaudes journées d'été et à l'exaltation d'un paganisme gréco-franciscain, se montra capable de réaction, de retour sur soi, de courage. On ne donne pas aux pédants plus fier et brillant démenti que ne l'est ce nouveau volume, *Les Vivants et les Morts*.

Les qualités à la fois fraîches et brûlantes qui faisaient la beauté du *Cœur Innombrable*, on les retrouve intactes. Le soleil,

les couleurs, les parfums éclatent dans ces pages avec autant de splendeur que dans les *Eblouissements*. On y retrouvre ces cris passionnés et

Ce rire des humains si farouche et si grave
Qui prélude à la volupté.

L'émotion n'est pourtant plus la même. Cette gloire ne s'éploie plus pour le seul étonnement ou pour le trouble exquis de notre imagination. Les *Climats* les plus sereins, Agrigente, Venise n'ont plus le même ciel. Une inquiétude les traverse. Un doute, une question font passer dans les plus ensoleillés de ces poèmes une sourde angoisse.

Ah ! qui me tromperait, Printemps terrible et doux,
Sur ton subtil arome et sur ta ressemblance,
Je sais ton nom secret que les lis et les loups
Proclameront la nuit dans le profond silence.

La nature est, dans ce nouveau livre, moins ingénue et plus vivante, moins sensuelle et plus héroïque. Par une pente insensible elle nous ramène sans cesse à la grandeur et aux misères de l'homme qui tend vers la noblesse :

Je me souviens de vous, jeune guerrier de marbre,
Agile Harmodius auprès de votre ami,
Qui figurez, levant vos deux bras à demi,
L'élan de l'épervier et du vent dans les arbres.

On admire qu'à une sensibilité si féminine s'allie un si viril courage. Celle qui a conscience de son pouvoir et qui peut dire:

Moi qui plus qu'Andromaque et qu'Hélène de Sparte
Ai vu guerroyer de regards,

C'est elle aussi qui sait garder dans la confidence cette mesure charmante où la pudeur n'est pas encore hypocrisie et la sincérité pas encore cynisme :

On ne peut rien vouloir, mais toute chose arrive,
Je ne vous aime pas aujourd'hui tant qu'hier,
Mon cœur n'est plus une eau courant vers votre rive,
Mes pensers sont en moi moins divins mais plus fiers.
Je sais que l'air est beau, que c'est le temps qui brille,
Que la clarté du jour ne me vient pas de vous,
Et j'entends mon orgueil qui me dit : " Chère fille,
Je suis votre refuge éternel et jaloux ".

Cette mélancolie, ce besoin de voir clair dans les choses de l'âme, ce désir de ne rien éluder, de ne pas s'arrêter à mi-chemin, ce goût ascétique, et presque voluptueux de savourer jusqu'au bout toute souffrance, voilà ce que nous n'attendions pas et que ce livre nous apporte :

Nul n'aura plus que moi prolongé la douleur...
Et j'ai su m'enivrer dans les jours éprouvants,
Du sombre enchantement des larmes courageuses.

Ce courage est avide de danger et de lutte. Il ne redoute que ce qui est repos, abdication, sommeil :

Seigneur, préservez-moi de la paix quotidienne,
Qui stagne sans désir comme de glauques eaux.
Nous avons faim d'un chant et d'un bonheur nouveau...
Vous m'appelez, je vais; votre but est secret;
Vous m'égarez toujours dans la sombre forêt;
Mais quand vous m'assignez quelque nouvel orage,
Merci pour le danger, merci pour le courage.

Les cris les plus poignants des précédents volumes étaient

arrachés par l'angoisse de sentir passer les jours et s'écouler la jeunesse. C'est l'idée de la mort, qui traverse tous ces nouveaux poèmes, non plus la mort, poétique figure, mais la mort avec les ravages qu'elle cause en nous-mêmes et chez ceux que nous chérissons, la mort vaillamment affrontée, mais intolérable.

Je serai ce néant sans volonté, sans geste,
Ce dormeur incliné qui, si on l'insultait,
Garderait le silence absorbé qui lui reste,
N'opposerait qu'un front qui consent et se tait.

Ni résignation, ni blasphème, mais une révolte qui refuse les consolations, une fidèle affection qui ne consent point au départ de ceux qui sont morts prématurément et qui jamais ne prendra son parti de ce scandale:

O mes jeunes amis, qui faisiez mes jours clairs,
Pourquoi sont-ce vos mains inertes qui dérangent,
L'ordre imposant de l'univers ?

Que manque-t-il à des poèmes, qui contiennent des vers aussi admirables, pour mériter d'être rangés parmi les plus beaux que nous possédions? Un certain dessin, une certaine continuité de ligne, une certaine persévérance dans la rigueur. La fermeté de bien des vers est trahie par le vers suivant; trop de strophes n'ont pour raison d'être que la strophe d'à côté? Une sorte de tendresse charmante arrête la main de l'auteur, au moment d'élaguer un excès de feuillage. C'est là l'équivalent littéraire de ce sentiment maternel qui crée, dans le cœur de beaucoup de femmes, une partialité touchante en faveur de leurs enfants les plus débiles. Si sur ce point-là Madame de Noailles vainquait la nature, où son délicat génie ne lui permettrait-il pas de prétendre ?

J. S.

LE ROMAN

NOUVELLES ASIATIQUES, par le *Comte de Gobineau*, préface de *Tancrède de Visan* (Perrin, 3 fr. 50).

L'entreprise de glorification dont le comte de Gobineau est, depuis longtemps, l'objet dans les pays germaniques, ne doit laisser indifférent aucun français un peu jaloux du prestige de son pays. A dire vrai, je ne sais pas comment l'*Essai sur l'Inégalité des Races* résiste, dans ses plus gratuites inductions, à l'examen d'une critique à courte vue, qui met tout son orgueil à contrôler chaque lettre d'un texte et chaque référence d'un auteur. La critique allemande est-elle à ce point partiale,qu'elle renonce à sa rigueur scientifique, dès qu'il s'agit de juger un ouvrage qui conclut à la précellence du sang germain ? Pour nous, l'*Essai* est le plus merveilleux des romans idéologiques ; la conviction qui l'anime se communique à nous, malgré la faiblesse des arguments, avec une irrésistible force ; nous nous laissons porter : tant que nous lisons, nous croyons, quitte à ne plus croire du tout, quand nous avons fini de lire. Et c'est miracle à un auteur de nous passionner pour de hasardeuses idées, dans un langage qui n'est ni beau, ni pur, ni ferme et qui n'est presque pas celui d'un écrivain. Les lecteurs allemands, qui le lisent traduit, comprennent mal sans doute de semblables réserves et nous accusent implicitement de méconnaître Gobineau, pour les mêmes raisons que certains d'entre eux méconnaissent encore Heine. Au fait, nous le méconnaissons trop et s'il ne saurait prendre place dans la lignée de nos grands écrivains, l'originalité de sa pensée, même fautive, suffit à nous le faire revendiquer pour nôtre, au même titre qu'une George Sand ou qu'un Edgar Quinet, et plus. C'est un penseur romantique sans style ; mais le style de *Lélia* nous est devenu si

insupportable, que dans le cas présent, nous ne le tenons guère pour une supériorité. Quoi qu'on objecte à sa pensée, Gobineau comme Nietzsche nous excite à penser ; à penser, avant Nietzsche, à des problèmes moraux et sociaux, que Nietzsche, après lui, posera. Qu'il ait conclu prématurément et arbitrairement, sans doute ; mais ses conclusions sont si fécondes et surtout elles supposent une telle ouverture d'esprit, une telle accumulation d'observations authentiques, une telle universalité de sentiments, qu'on ne saurait, sans injustice, refuser au Comte de Gobineau une manière de génie ; il fut plus qu'un chercheur, qu'un vain constructeur de systèmes : un " trouveur " et un inventeur. — Il aura apporté dans la psychologie un souci extra-national, européen, exotique, " mondial ". L'homme du XVII[e] siècle, l'homme classique, qui est aussi l'homme de 1789, l'homme des Droits de l'Homme et de la République Universelle, l'homme abstrait, en un mot, et qui prend la raison pour la fin suprême de ses instincts, s'efface ici devant l'homme concret, l'homme de la volonté de puissance, qui tient sa propre vérité, laquelle n'est point la même pour tous. Ce n'est pas vers l'unité de l'espèce, réintégrée dans l'unité de la civilisation, qu'un Gobineau suit son imagination clairvoyante, mais vers la plus grande complexité, la plus grande diversité, les plus fortes contradictions. Je sais bien que le mélange des races, à travers l'espace et le temps, lui paraît devoir aboutir un jour à un nivellement total, dans la médiocrité définitive. Mais il y aura encore longtemps des " maîtres ", des élus, des " pur-sang " et dans la contemplation de leur anachronique survivance, il échappe à un pessimisme sans recours. Il les dresse en face du monde, le défiant, le surmontant, attisant le drame, nouant l'aventure ; et grâce à eux, la vie conserve pour lui sa saveur. Ce qui nourrit le génie d'un Stendhal et aussi bien celui d'un Mérimée, qu'il faudra pourtant découvrir, cette sève aristocratique et sauvage, ce sang bleu et brûlant de la passion, Gobineau l'a recueilli au cours de ses lointains voyages en

Orient ; il y a ramassé de quoi vivifier vingt livres d'imagination ; ce n'est pas là induction, mais expérience. Pourquoi fallut-il que ses théories en tirassent plus grand profit que ses ouvrages d'art pur ? Un romancier considérable sommeillait chez l'auteur de l'*Inégalité des Races* ; seules les difficultés de la forme l'ont peut-être empêché de réaliser son dessein. Du moins les dialogues de la *Renaissance*, le roman des *Pléïades*, mais les *Récits de voyage* affabulés comme des contes, suffisent-ils à nous faire entrevoir l'œuvre qu'il eût pu entreprendre. L'atmosphère des *Pléïades* n'est pas si différente qu'il paraît, de celle qui enveloppe les deux plus beaux romans de Bourges : *Le Crépuscule des Dieux* et *Les Oiseaux s'envolent ;* mais tandis que le style " y est trop " chez Bourges, il n'y est pas assez chez Gobineau. — Lisons pourtant, de préférence, les *Nouvelles Asiatiques* que M. Tancrède de Visan a eu la bonne idée de rééditer récemment. On ne pouvait pas faire un choix plus significatif, plus efficace. C'est le dernier livre de Gobineau et il n'est pas seulement plus serré, plus vivant et plus pittoresque, mais même encore " plus écrit " que les autres. L'immoralisme impénitent de cet aryen déchristianisé cherche un dernier refuge dans les étranges civilisations orientales ; là, les notions d'honneur et de péché, de hiérarchie et de justice ouvrent aux passions un champ plus vaste et des échappées plus diverses : c'est déjà *Kim* dans l'Inde mystérieuse et on sent bien que ce qui intéresse le conteur, c'est encore moins la couleur exotique, que l'éclairage intérieur sous lequel les instincts, les scrupules et les hardiesses d'une âme qui n'a avec la nôtre rien de commun, se révèlent à sa perspicace pensée. Comme le ton qu'il prend et dont il semble de plus en plus maître, est celui d'un français de bonne compagnie, qui admire le tour délié d'un Voltaire et sait comment Galland a transposé les *Mille et une Nuits*, la part d'ironie et de convention qui entre dans ses récits, peut tromper, à première vue, sur l'intention profonde qu'ils recouvrent ; mais celui qui passe outre, sans entrer plus

avant, ne sait pas lire le français. Je ne dis pas que l'équilibre entre la matière psychologique toute brute et l'apprêt qu'elle subit là, ait la justesse que nous trouvons dans *Candide* ; Gobineau n'a pas les moyens d'atteindre à ce suprême tact, surtout dans un sujet si neuf. Mais du moins s'y efforce-t-il — et qu'il ait pu concilier souvent l'esprit des *Lettres Persanes* et la sauvagerie d'un Rudyard Kipling, voilà plus qu'il n'en faut pour sauver de l'oubli ses *Nouvelles Asiatiques*. Elles sont bien ce qu'elles sont, et dans le tout, ne ressemblent qu'à elles-mêmes. Songez que l'*Histoire de Samber-Aly*, la *Guerre des Turcomans* et la *Vie de voyage* furent composées avant 1876 et qu'il fallait alors quelque audace, peut-être, pour écrire dans une préface une page comme celle-ci, par laquelle je veux conclure :

" C'est parce que les hommes sont partout essentiellement différents, que leurs passions, leurs vues, leur façon d'envisager eux-mêmes les autres, les croyances, les intérêts, les problèmes dans lesquels ils sont engagés ne se ressemblent jamais, c'est pour cela que leur étude présente un intérêt si varié et si vif et qu'il est important de se livrer à cette étude, pour peu que l'on tienne à se rendre compte du rôle que les hommes, et non pas l'homme, remplissent au milieu de la création. C'est là ce qui donne à l'histoire sa valeur, à la poésie une partie de son mérite, au roman toute sa raison d'être. "

Il ajoute plus loin : " Il ne faut pas parler des Asiatiques en moraliste. " Ni des Asiatiques, ni d'aucun homme : voilà qui est sous-entendu.

H. G.

* * *

LAURE, par *Emile Clermont* (Bernard Grasset, 3 fr. 50).

M. Emile Clermont a déjà fait ses preuves de romancier psychologue ; on attendait beaucoup de lui. Avouerons-nous avoir été un peu déçus par son dernier roman, quand justement un certain succès le couronne ? — Les raisons de notre décep-

tion sont assez délicates à définir ; elles sont plutôt d'ordre esthétique ; mais quand il s'agit d'un roman, avons-nous tout à fait le droit de nous placer d'abord sur le terrain de l'art ? Dans le cas présent, je le crois. Car la figure de *Laure*, dont aurait pu nous surprendre et nous émouvoir le caractère d'inquiétude et de grandeur, évoque invinciblement une autre figure, classée, décisive et complète, la figure d'Alissa, l'héroïne de la *Porte Etroite*. Comme Alissa, Laure aspire au divin, entendez, à se surpasser : elle se propose le but le plus haut, le plus difficilement, le plus douloureusement accessible et pourtant son élan mystique ne peut pas ne pas prendre appui sur une humaine, sur une trop humaine passion. Comme Alissa, Laure se sacrifie à soi-même ; elle se perd pour se mieux regagner : aspirations et souffrances leur sont communes. Ajoutez à cela que dans *Laure*, comme dans la *Porte Etroite*, le drame moral se noue de la même façon et entre les trois mêmes personnages : ici et là, ce sont deux sœurs qui aiment différemment le même homme. Enfin une atmosphère provinciale, grise, un peu sèche et, on peut bien le dire, protestante, enveloppe l'un et l'autre drame... Oui, c'est le même drame et ce sont les mêmes acteurs. Ainsi notre plaisir se trouve-t-il gêné à chaque ligne par une ressemblance non pas superficielle, mais profonde et finissons-nous par prendre surtout intérêt à rapprocher entre elles tour à tour, chaque péripétie parallèle dans les deux livres. A chaque nuance de sentiment nouvelle, nous nous reportons à l'original ; nous souhaitons de ne l'y point trouver ou de l'y trouver différente. Mais non, si sobrement qu'elle y soit indiquée, elle y est ; Alissa a ramassé d'un seul coup les éléments divers de sa psychologie ; elle est un tout ; elle est un être ; sa valeur représentative n'admet aucun accroissement possible. On peut l'imiter, non la varier, et encore moins l'enrichir. — Notez que je n'accuse nullement M. Clermont d'avoir copié André Gide. Il est au dessus de pareils reproches. Peut-être ignorait-il même la *Porte Etroite*, quand il a conçu son roman ? Peut-être n'y

a-t-il puisé qu'une excitation involontaire, dont il n'était pas même conscient ? Et sans doute l'affabulation de son livre, les paysages qu'il y a décrits, les particularités extérieures de ses personnages et surtout le procédé analytique, voire didactique selon lequel il a tracé le mouvement de leurs pensées, ont-ils suffi à l'aveugler sur la non-originalité du sujet profond. Ce que la *Porte Etroite* laisse entendre ou exprime synthétiquement, dans un mot, dans un geste qui contient tout l'essentiel, *Laure* en effet, en circonscrit posément les limites, en fixe l'arabesque, en épuise l'explication avec une bonne foi et une curiosité authentiques. Rien ne sent moins le travail de seconde main que ce livre ! Mais ce qu'il dit et découvre a été découvert et dit — et par malheur, bien dit, dit une fois pour toutes. — De telle sorte que nous voilà conduits à en considérer moins la matière que la manière ; moins la haute portée et la noble émotion que les moyens ; moins le poids spirituel et moral que la forme même. Or, si on peut dire que dans le développement des scènes capitales M. Clermont montre des qualités d'ampleur et de balancement peu communes, s'il rencontre parfois le mot direct et la formule juste, plus souvent il nous donne l'impression d'avoir agencé péniblement et sans adresse une mosaïque de faits, de descriptions et d'explications dont l'enchaînement, la parenté, la nécessité nous échappent. Le paysage décrit dans les premières pages, accompagne trop régulièrement chaque détour psychologique de l'action et les héros le prennent trop fréquemment à témoin : j'appelle cela littérature ; la qualité n'en est pas assez rare pour que je dise poésie. Oui ! M. Clermont a grand tort de quitter jamais le domaine d'introspection morale qui est le sien. Et puis, il soigne vraiment trop peu son style. La langue manque de nerf ; elle est molle et diffuse ; la phrase s'alourdit sans cesse d'incidentes et d'agrégations hasardeuses ; on sent presque partout l'improvisation. Il y a une autre réussite d'art, je ne dis pas dans la *Porte Etroite*, mais seulement dans la *Maîtresse Servante* de MM. Tharaud, ou

dans *Monsieur des Lourdines* de M. de Châteaubriant... — Pourtant, si Alissa n'existait pas, tel qu'il est, le roman de *Laure* nous eût encore singulièrement frappés et nous n'hésiterions pas à en proclamer l'exceptionnelle valeur humaine. C'est une déplorable rencontre, d'autant plus déplorable que l'auteur n'a pas besoin de suivre une route déjà tracée pour mettre en œuvre ses qualités personnelles ; il est capable de fortes inventions. Je n'en veux pour preuve qu'une scène, celle qui dépeint la mort du père Charles Armand, poursuivi dans son agonie par le prosélytisme féroce de sa fille. Elle ajoute au caractère de Laure un trait imprévu et original qui appartient bien à M. Clermont. Cette scène est de lui — et c'est peut-être la meilleure scène. Réservant mes espoirs, je veux le juger là-dessus. — Je citerai aussi cette belle parole qui mérite d'être retenue : " Je me reproche, dit Laure, d'avoir ignoré que la forme la plus haute et la plus libre du renoncement n'est pas celle qui naît du malheur. " Ce roman vaut surtout par quelques formules semblables, qui attestent la force " intellectuelle " de son auteur.

H. G.

LE THÉATRE

PETITS DIALOGUES SUR LE THÉATRE ET L'ART DRAMATIQUE, par *Edmond Sée* (Grasset, 2 frs).

M. Edmond Sée fait partie de cette demi-douzaine de critiques, grâce à qui subsiste encore, dans quelques grands journaux, une critique dramatique indépendante. Regrettons qu'il soit forcé de parler des pièces au jour le jour et qu'il ne puisse pas nous donner de feuilletons hebdomadaires où, à défaut de recul véritable, il trouverait pourtant l'occasion de certains rapprochements et le prétexte à certains jugements d'ensemble.

Dans ces *Petits dialogues*, M. Edmond Sée nous livre quelques unes des considérations générales qui ne trouvent pas place dans ses appréciations quotidiennes. Il y parle du style dramatique, de la critique, des directeurs, des comédiens, du public, et il en parle avec un bon sens qui doit paraître bien osé dans le milieu routinier des professionnels, bien qu'il réponde certainement à l'état d'esprit inavoué d'un large contingent du public.

" Le public, dit un des interlocuteurs, n'est pas tellement fait pour être flatté, mais conduit et dompté même. Il adore se sentir dominé, vaincu. Parfaitement ! Même par l'ennui le plus lourd, le plus tenace... A condition toutefois que cet ennui soit provoqué par quelque chose d'important, de grave et, surtout, de *consciencieux* ! Autrement le public se fâche. Car le " payant " ne supporte pas qu'on se moque de lui. Mais, qu'on ne le divertisse pas, cela, je vous le jure, il le supporte ! Pourvu qu'il sente obscurément des raisons honorables à ce non-divertissement."

Et ceci sur la déchéance de la critique — c'est un auteur qui parle :

" Eh bien, je trouve ceci attristant ; oui, cette bonté, cette

indulgence, cette facilité universelle dont la presse témoigne à notre égard depuis quelque temps déjà ; cette amabilité uniforme, égalitaire, et comme désintéressée avec laquelle on nous juge ; cette optimiste impersonnalité !... Oui, c'est entendu, je me plains de ce que la mariée soit trop belle ?... Pas trop belle, mais trop... bonne fille, comprenez-vous ? Trop aisément satisfaite de ce qu'on lui donne ; et pas assez désespérée de ce qu'on ne lui donne pas. Car, en fin de compte, lorsqu'elle le trouve, que peut-elle faire de plus ? toutes les fleurs étant semées par ailleurs et ses épithètes ayant trop servi. Oui... que peut-elle faire ? Se taire ? Non ! Mais confondre ! Voilà. Et mêler le tout ensemble avec la même gentille allégresse, la même bienveillante cordialité. " — Et plus loin : " Cette façon de voir, de juger une œuvre au travers d'une personne (celle de l'auteur supposée connue une fois pour toutes), voilà qui est singulièrement propre à émousser le goût, le sens de la *découverte critique*. Non que je les accuse d'être intimidés, remarquez bien... mais *habitués*, comprenez-vous ? Voilà ce qu'ils sont, ce qu'ils paraissent, les critiques ; *habitués* à un ensemble de défauts, de qualités, prévus, rencontrés, etc. "

Mais pourquoi faut-il qu'après de si bonnes pages et après avoir dit de fort justes choses sur le mauvais style dramatique, sur le couplet, sur la phrase qui sonne trop bien, sur la phrase d'auteur, M. Edmond Sée nomme incidemment *Maman Colibri* " ce chef-d'œuvre palpitant de vie éternelle " ? Voilà qui me douche un peu ; car enfin " chef d'œuvre ", ce n'est pas tout à fait certain ; " palpitant ", je l'accorde ; mais " vie éternelle ", il faut encore voir !

J. S.

***

LE THÉATRE D'HELLERAU.

De la lettre que nous adresse d'Allemagne un de nos correspondants, nous extrayons le passage suivant :

“ On va voir deux choses à Hellerau :

1° La musique en des corps humains devenue visible et vivante.

Entre le corps et la musique il y a un élément commun qui est le mouvement, une mesure commune qui est le temps, une expression commune qui est le rythme. M. Jacques Dalcroze n'a pas pour intention d'enseigner à ses élèves la danse ou la gymnastique. Il leur apprend à écouter la musique, non point en s'y prêtant passivement, mais en y participant de tout leur être et de tout leur corps. Pendant, par exemple, que par la marche ils suivent le train accéléré ou ralenti de la mélodie, par le mouvement des bras ils en indiquent le rythme essentiel. C'est la phrase musicale animante et animée, épousant, réglant, inspirant, déployant, développant les gestes, les attitudes, les démarches naturelles à notre corps, pour quoi la vie habituelle ne fournit que des occasions insuffisantes, des moyens timides, arbitraires et étriqués. C'est ainsi que j'ai vu des jeunes filles diriger un chœur ou un orchestre, non pas avec le bâton du monsieur en habit noir, mais avec tout leur corps dont chaque mouvement à la fois suit et guide, écoute, entraîne et répartit. Le corps devenu parfaitement docile à la musique a parfois l'air d'être suscité et comme créé par elle.

Les avantages pédagogiques d'une pareille formation qui répond sans doute à tout ce que les anciens entendaient sous le nom de *Musique*, sont importants et nombreux. Elle apprend l'attention, la mesure, la possession de soi-même, le contrôle de nos impulsions, l'accord avec les autres mouvements qui nous entourent. Le corps assoupli devient obéissant à l'âme et celle-ci à son tour respecte l'instrument qui est appelé à la traduire.

Je n'ai pas besoin d'insister sur les conséquences esthétiques de cette méthode, au point de vue du théâtre en particulier. Les chœurs cessent d'être de pauvres orphéons de figurants inertes, mais deviennent de vastes ensembles intelligents, tout entiers animés et pénétrés par la vie du drame et de la musique.

A ce point de vue les représentations de l'*Orphée* de Glück à Hellerau ont été incomparables. C'est la première fois, depuis les jours de la Grèce, que l'on voit de la véritable beauté au théâtre.

2° La Salle.

La Salle de Hellerau, construite et aménagée par un artiste de génie, M. de Salzmann (Russe), n'a pas la prétention d'être un salon, ni un temple comme Bayreuth, mais un *atelier* fournissant à l'artiste, par des moyens extrêmement souples et plastiques, le matériel dont il a besoin.

La salle est un vaste rectangle et ne comporte aucune scène fixe. Les parois et le plafond sont faits d'étoffe blanche derrière laquelle sont disposés régulièrement des herses de lampes électriques. Aucun foyer de lumière nue n'est visible. Toutes les lampes sont commandées du fond de la salle par un buffet d'orgue qui permet à une seule personne de donner toutes les variations, toutes les répartitions de lumière et de nuances qui lui paraissent nécessaires. Le plafond, divisé en écrans mobiles, forme comme une série de projecteurs. La lumière, au milieu de ce jeu d'écrans, agit donc, suivant qu'on le désire, soit par transparence, soit par reflets, et se prête à toutes les combinaisons d'intensité, de mouvement et de direction. Au lieu du feu brutal de la rampe qui colle à plat les acteurs contre la toile de fond et fait de tout tableau un chromo à la fois décoloré et criard, c'est une espèce d'ambiance laiteuse, d'atmosphère élyséenne, qui rend à la troisième dimension son honneur méprisé, et fait de tout corps une statue, dont les plans, les ombres et les reliefs s'accusent et se modèlent comme sous les doigts d'un parfait artiste. Là aussi, comme la musique dans le système Dalcroze, la lumière anime et fait vivre l'être qu'elle enveloppe et collabore avec lui. C'est une création animée par une vie supérieure et libre, au lieu de la découpure falote, du vain simulacre fardé que nous voyons sur nos scènes habituelles.

La *scène* n'est point fixe : elle est composée d'éléments mobiles dont la forme est celle d'un triple degré. Ces éléments s'em-

boîtent les uns dans les autres de manière à former un prisme rectangulaire, et donnent en s'agrégeant toutes les combinaisons possibles, terrasses, murs, colonnes, escaliers, etc. En quelques minutes on peut avoir une scène à plusieurs étages, comme celle des anciens Mystères. On peut en varier à volonté la forme, la hauteur, la profondeur, etc. Toutes les combinaisons sont possibles. Les toiles peintes, les accessoires, tout le matériel encombrant et ridicule des anciens théâtres est supprimé. Tout est remplacé par une architecture qui donne les lignes essentielles de l'action dramatique et fixe les plans et les directions suivant lesquels elle devra se développer. C'est une armature qui lui est préparée d'avance.

On voit quelles ressources une conception de ce genre peut fournir pour les représentations des drames antiques par exemple, à laquelle nos scènes modernes sont si mal appropriées. "

LA PEINTURE

A PROPOS DES "DEGAS" DE LA GALERIE MANZI.

Il faut y renoncer ; nous n'aurons jamais à Paris une exposition d'ensemble de l'œuvre de Degas. Ce maître secret restera secret ; et il aura tant fait pour fuir la foule que la foule ne le connaîtra que par ouï-dire, et l'adoptera de confiance, d'après le prix de ses tableaux. Résignons-nous à une dispersion qui sans doute devra aider au rayonnement de l'art français moderne sur le monde, mais que nous ne pouvons point par ailleurs ne pas déplorer. Du moins, ces ventes successives nous donnent-elles l'occasion de voir ou de revoir l'un après l'autre, pour la dernière fois peut-être, tant de rares chefs-d'œuvre condamnés à l'exil. Oh ! avec quelle avidité douloureuse nous accourons les admirer ! Nous essayons d'en prendre possession, une possession définitive de toute la force de nos yeux. Nous tâchons qu'ils se peignent, qu'ils s'incrustent à tout jamais, dans notre trop peu fidèle mémoire... — Mais non, nous ne les oublierons plus. C'est la vertu propre à l'art de Degas, qu'il entre dans la vue et dans l'esprit sans détours et sans réticence. S'il ne se refuse pas à nous communiquer cette joie musicale, qui naît du raffinement de la couleur, de la vibration de l'air ambiant, de la rareté de la matière, c'est par surcroît, un peu comme l'art de Stendhal. La forme avant l'enveloppe des formes ; l'évidence d'abord et la plus grande acuité dans l'évidence ; d'abord un dessin net, une parole nette. Ce grand dessinateur qui est un exquis coloriste, ne semble poser la nuance et la lumière sur les formes qu'au tout dernier moment, quand il les sait tout à fait immuables ; il le fait d'un pinceau léger, qui n'a plus qu'à glisser sur la dureté des plans et sur la plénitude des volumes ; ainsi, avant d'entrer en

scène ses ballerines posent la poudre sur leur gorge et sur leurs bras. Sous ce duvet, quelles fermes statues !

Devant les *Danseuses à la barre* de la collection Rouart, j'ai entendu un très puissant poète, fort compétent et même spécialiste en art, déclarer avec cette rude franchise qui est un des plus beaux traits de son caractère : " Eh bien ! non ! Degas, c'est *petit!* " Il songeait à Manet, à Van Gogh, à Cézanne et faisait bon marché d'une perfection absolue d'écriture, auprès de l'imparfaite, mais généreuse maîtrise des trois autres peintres français. Une pareille déclaration eût ébranlé ma conviction la plus profonde, si je n'avais songé au tort immense qu'a fait la platitude académique à la théorie du " fini ". Il semble aujourd'hui que l'application, le souci de dire tout ce qu'on veut dire, mais rien de plus et de tracer à sa pensée une limite précise et nécessaire, soit incompatible avec le génie ; on accorde un tel prix au geste spontané du créateur, et d'autre part la technique est si mal connue, que l'on n'admet plus d'œuvre d'art, qui ne présente pas un certain flottement, un certain manque, un certain caractère d'improvisation et de maladresse. La certitude de métier d'un Fra Angelico ou d'un Signorelli serait de nos jours incomprise, ou du moins elle nous gênerait pour épouser à fond le génie qui s'y trouve inclus. La faute en est un peu à Ingres, qui sans la perfection, peut-être, n'eût rien créé. Il est certain qu'en cherchant à analyser l'extraordinaire contentement qui nous remplit en face d'un tableau comme les *Danseuses à la barre*, on se rend compte qu'il suffirait du moindre déplacement de ligne, de la moindre atténuation de couleur, du trouble le plus minime dans la composition, le jeu des valeurs, l'harmonie, pour anéantir le miracle. Tout est combiné et fixé, tout est pesé à un dix-milligramme près. Déplacez l'arrosoir, diminuez le plan du mur ou le plan du parquet, ou renforcez tant soit peu la lumière, il ne restera rien et surtout pas cette grandeur que réclamait mon interlocuteur. — Elle s'y trouve pourtant, mais tacite. Non, elle ne vient pas en avant ; elle se soumet à l'har-

monie, voire à la préciosité de l'ensemble. Elle pâtit, peut-être, d'y demeurer si renfermée; et le raffinement de l'ouvrage peut bien faire douter de sa puissance. Ce n'est pas tant son classicisme que son japonisme, qui risquerait de diminuer dans notre opinion la valeur de l'art de Degas. N'est-il qu'une calligraphie prestigieuse, qu'un miracle du métier et du goût ? Voilà qui suffirait déjà pour que Degas régnât sur ses confrères ; mais c'est dire trop peu.

Je ne veux pas évoquer ses portraits beaux, solides, profonds, caractérisés comme des Clouet. Je m'en tiendrai à ses *Danseuses*. La galerie Manzi réunit, l'autre mois, de grands pastels des dernières années. J'aurais voulu retrouver devant eux mon savant interlocuteur. Je suis bien assuré de sa rétractation solennelle. Qui douterait de la grandeur, de la puissance du moindre petit tableau de Degas, qu'il vienne ici ! C'est une question de mise au point. Un tableau de chevalet ne doit pas être moins soigné qu'un meuble, il doit prendre place parmi les meubles et faire encore illusion même quand on a le nez sur lui. Un panneau décoratif, d'autre part, peut ne pas être plus soigné que le mur auquel on le fixe ; à la distance où le regard l'embrasse, s'il paraît existant, il existe vraiment. Le plus simple bon sens dicte ces élémentaires principes. Combien d'entre nos peintres accepteraient de s'y plier ? Chez un Degas ils sont absolus, infrangibles. Pourquoi ses grands pastels décoratifs nous apparaissent-ils comme plus vivants, plus puissants et plus libres que ses petits tableaux ? Ce n'est pas seulement qu'ils marquent l'apogée de son génie, l'élargissement suprême de sa manière, c'est que la vie, la puissance et la liberté du métier y sont plus clairement lisibles, c'est qu'on voit de quoi ils sont faits. Sur vingt, cinquante ou cent centimètres carrés, le geste peut-il déployer sa fougue ? L'intention d'ampleur y est, mais elle doit se transposer. Sur une plus vaste surface, rien ne l'arrête et ce qui nous frappe ici, dans les panneaux au pastel de Degas, est-ce le délié du trait, la courbe de l'arabesque, la nervosité de l'accent ? Non,

avec tout cela, plus que tout cela une grandeur toute sculpturale qui fait songer — pourquoi ne pas le dire ? — aux Grecs. Degas groupe deux ou trois danseuses d'opéra, surprises dans leurs gestes familiers. Celle-ci rattache sa sandale, et l'autre se penche sur elle ; celle-ci s'apprête, celle-là s'ennuie. Notez que le peintre n'atténue pas le caractère des visages ; vulgaires ils sont, vulgaires il les représente. D'éléments, il n'en veut pas d'autres que les plus authentiquement réels. Mais cette fois, au lieu qu'elles se noient dans une atmosphère choisie, ses danseuses emplissent la page ; elles sont l'important, elles sont le tout du tableau. Comment de l'auréole éclatante des jupes de gaze jaillissent les jambes et les bras, massifs, pesants, liés ensemble dans un rythme indiscontinu, le même qui progresse dans la calvacade héroïque des jeunes hommes du Parthénon ou dans la danse des Panathénées... — voilà ce dont on ne saurait donner idée à qui ne l'a pas admiré. Il y avait dans cette salle de solides Manet, un Cézanne puissant. Eux mêmes fléchissaient : Manet et son libre métier devant cette force de style, Cézanne et son grand style, devant tant d'aisance et de sûreté. Hachures fougueuses et subtiles, clairs nuancés, ombres dures et comme salies, cela vous semble né, d'un coup, en une seule séance frénétique et cela se place devant vous, ferme, fixe, déjà reposé pour une durée éternelle. Que Degas ait grandi, je n'en disconviens pas ; mais qui n'est pas né grand, n'atteindra point à une grandeur de cette sorte... Plus j'examine, plus je me sens contraint de reconnaître qu'au moins à l'égal de Rodin, il est le maître artiste de ce temps. Il n'a pas pour nous passionner l'inquiétude de Cézanne, mais doit-on lui faire grief de ce que, ayant posé le plus haut des problèmes, la conciliation du moderne et du style, il ait su le mener à bout et joindre aux plus ambitieuses visées la maîtrise la plus complète ? — Un seul de ses contemporains l'a suivi dans la même voie et a touché de près le but ; il ne souffrait pas trop du voisinage : après une semblable épreuve, on serait mal venu de

ne pas reconnaître l'importance de l'œuvre de Toulouse-Lautrec.

H. G.

*
* *

AU MUSÉE DU LOUVRE.

Le Musée du Louvre vient de consacrer un million ou presque, à l'achat d'un rétable du peintre Roger de la Pasture, plus connu sous le nom de Van der Weyden. Nous ne discuterons pas le mérite de la peinture. Ceux-là même qui n'y sont pas très sensibles ne sauraient qu'admirer la perfection technique et la gravité calme de ce solide ouvrage. Est-ce un chef-d'œuvre ? Je ne le crois pas. Ce n'est pas même le chef-d'œuvre du peintre qui est autrement mieux représenté, je ne dis pas dans les musées de l'étranger, mais, sans aller plus loin, à l'Hospice de Beaune en France. Y avait-il donc urgence à consentir un si grand sacrifice, pour augmenter d'une pièce comme celle-ci notre collection de primitifs flamands ? Ce triptyque va-t-il vraiment prendre une place encore vacante, que rien d'autre que lui n'aurait pu occuper et qu'il fallait occuper à tout prix ? Historiquement, peut-être bien. Mais esthétiquement ? Au fait, le Louvre est-il un musée historique de la peinture ou un musée de peinture tout court ? Est-il fait pour les érudits ou pour les artistes ? Et quand il dispose d'un million, les curieux doivent-ils seuls en profiter ? — J'ai peur qu'il n'y ait là-dessous, un souci excessif de nationalisme artistique. Né à Louvain, Roger de la Pasture était wallon, autant dire français, et le musée du Louvre n'a rêvé rien moins que de le reconquérir sur les Flandres. On a payé moins cher l'admirable *Piéta* de Villeneuve-lez-Avignon ; mais il ne s'agissait point d'une conquête ! Si le Louvre tient absolument à servir, d'abord, l'art français, que n'arrête-t-il au passage tant de tableaux de premier ordre qui ne cessent de nous quitter ? On admire, à coté du nouveau tryptique, le merveilleux petit atelier de Delacroix. C'est bien, mais avec un million on en acquérait dix semblables.

H. G.

DIVERS

THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER

SAISON 1913-1914

PROGRAMME

THÉATRE ANTIQUE :

ESCHYLE	*Une tragédie*
EURIPIDE	*Les Troyennes*

THÉATRE FRANÇAIS :

1° *Répertoire Classique :*

MOLIÈRE	*Don Juan*
MOLIÈRE	*L'Avare*
MOLIÈRE	*Sganarelle ou le Cocu imaginaire*
MOLIÈRE	*L'Amour Médecin*
RACINE	*Britannicus*

2° *Pièces Modernes :*

A — Reprises :

ALFRED DE MUSSET	*Barberine*
PROSPER MÉRIMÉE (THÉATRE DE CLARA GAZUL)	*Le Carrosse du Saint-Sacrement*
" "	*L'Occasion*
JULES RENARD	*Le Pain de Ménage*
TRISTAN BERNARD	*Daisy*

et des comédies de Henri Becque, Georges de Porto-Riche, Georges Courteline

B — Premières Représentations

Francis Vielé-Griffin	*Phocas le Jardinier*
Paul Claudel	*L'Echange*
André Suarès	*La Tragédie d'Electre et Oreste*
Henri Ghéon	*L'Eau de Vie*
Jean Schlumberger	*Les Fils Louverné*
Alexandre Arnoux	*Le Lien*
Jacques Copeau	*La Maison Natale*

THÉATRE ÉTRANGER (ancien et moderne) :

William Shakespeare : *La Nuit des Rois*
traduction nouvelle de Théodore Lascaris

Thomas Heywood : *Une femme tuée par la douceur*
traduction inédite

Henrik Ibsen : *Rosmersholm*
traduction nouvelle d'Agnès Thomsen

Stanislas Wyspianski : *Les Juges*
traduction inédite d'Adam de Lada et Lucien Maury

G. Bernard Shaw : *Une Comédie*
traduction d'Henriette et Augustin Hamon

John M. Synge *L'Enfant gâté du Monde occidental*
traduction inédite

MATINÉES POÉTIQUES

A côté de ces spectacles qui occuperont toutes les soirées et la matinée du dimanche, le Théâtre du Vieux-Colombier donnera, le jeudi après-midi, des matinées poétiques où une conférence précédera des lectures, des récitations et, si le sujet le comporte, des représentations d'œuvres lyriques. Le programme comprendra vingt-quatre matinées, douze consacrées au passé, du XIIe au XIXe siècle, de la *Chanson de Roland* à Baudelaire ; et douze autres, alternant de semaine en semaine avec les précédentes, consacrées à la poésie contemporaine, de Mallarmé et Verlaine aux productions les plus récentes.

Nous publierons en détail, le mois prochain, les sujets de ces matinées.

PRIX DES PLACES

Toutes les places étant de face et de plain-pied, le prix en est fixé, pour une moitié de la salle, à la somme extrêmement modique de 2 fr. 50. Pour l'autre moitié, les prix seront de 5 et 8 fr. Deux loges comprendront quatre et six places à 10 fr.

Pour les matinées poétiques, deux séries de places : une à *deux francs*, une à *un franc*.

ABONNEMENT

Il n'y aura pas de jour fixe pour l'abonnement.

Il sera délivré des carnets d'abonnement valables pour *douze* spectacles choisis au gré de l'abonné et aux dates qui lui conviendront.

Les prix seront les suivants :

Fauteuil à 5 fr.	12 spectacles	50 fr.
„ 8 fr.	„ „	80 fr.
Loge de 4 places	„ „	400 fr.
„ 6 places	„ „	600 fr.

Abonnements aux 24 matinées poétiques :

Fauteuil à 1 fr.	20 fr.
„ 2 fr.	40 fr.

Des conditions particulièrement avantageuses seront consenties aux membres du corps enseignant, aux étudiants, aux élèves des écoles et des ateliers.

CARTE PERMANENTE

Les personnes désireuses d'apporter au *Théâtre du Vieux-Colombier* un appui efficace et de suivre assidûment ses travaux, pourront se munir d'une carte *donnant droit à l'entrée permanente*

du théâtre pendant toute la durée de la saison. Cette carte est mise en vente aux prix de 300 *francs.*

Le *Théâtre du Vieux-Colombier* fait appel à tous les concours. Il n'est pas un de nos lecteurs qui ne puisse, dès maintenant et dans la mesure de ses forces, nous apporter de l'aide :

1° en s'intéressant à l'entreprise par une participation financière ;

2° en s'incrivant dès aujourd'hui pour une entrée permanente;

3° en prenant un abonnement ;

4° en nous procurant des abonnés ;

5° en exerçant autour de lui une *propagande personnelle, directe,* la seule qui soit vraiment efficace ; en faisant connaître l'entreprise aux personnes qu'il juge capables d'en apprécier le caractère ;

6° en nous désignant les personnes à qui nous pourrions utilement adresser nos prospectus et nos programmes. Une page est jointe aux feuilles de publicité de ce numéro, prête à recevoir des noms et des adresses.

Prière d'adresser toute demande d'abonnement ou tout renseignement à l'Administrateur du Théâtre du Vieux-Colombier, 21 rue du Vieux-Colombier, Paris-VIe.

L'Ouverture du théâtre aura lieu le 15 octobre.

* * *

EDITION MONUMENTALE D' « UNE SAISON EN ENFER ».

LISTE DES SOUSCRIPTEURS A LA DATE DU 6 AOÛT 1913.

Exemplaires sur Japon à 100 *frs :*

MM. Louis Barthou, président du Conseil des Ministres.
Stuart Merrill.
Raymond Poincaré, président de la République.
Jean Richepin, de l'Académie française.

Exemplaires sur Hollande à 50 *frs :*

MM. Aubry-Vitet.
Paterne Berrichon.
Docteur Beyrand.
Gustave Charpentier, de l'Académie des Beaux-Arts.
Paul Claudel.
Girolamo Comi.
Rubén Dario.
Gabriel Frizeau.
Profr A. Gilbert, de l'Académie de Médecine.
Melle Nicolette Hennique.
MM. A.-Ferdinand Herold.
Jean Hugo.
Melle Elsa Koeberlé.
MM. Francis de Miomandre.
Jean Richepin, de l'Académie française.
André Rouveyre.
Olivier Sainsère, conseiller d'Etat.
Paul Vérola.
Francis Vielé-Griffin.

LES REVUES

REVUES FRANÇAISES :

M. Georges-Eugène Bertin dans la REVUE DES FRANÇAIS (30 Juillet) examine *Quelques tendances de notre poésie.* Il ne dissimule pas sa joie de vivre en un temps si riche et si friand de lyrisme.

On ne nous accusera pas, écrit-il, de voir les choses trop en beau si l'on veut considérer successivement les points suivants. La renaissance du théâtre en vers, si bien dans notre tradition (Corneille, Hugo), est pleinement accomplie. Prenons les manifestations de ces dernières années : en 1909, le succès d'*Athalie* au Théâtre Français dépasse toute attente ; en 1910, un même succès plus surprenant accueille la reprise de l'*Aventurière* ; en 1911, *Antar*, *La Beffa*, *1812*, occupent en même temps trois théâtres de premier plan ; en 1912, l'*Esther* de Sébastien Charles Leconte et André Dumas, acclamée d'abord à Monaco, triomphe à l'Odéon ; en 1913, la millième du glorieux *Cyrano* répond à la centième du *Minaret* de Jacques Richepin, etc... L'Académie Française augmente le nombre des prix de poésie. Les anthologies poétiques n'ont jamais été aussi nombreuses et leur succès ne fut jamais si vif. De tout cela que conclure ? sinon qu'il existe aujourd'hu un art vivant, des artistes originaux, un public accueillant, c'est-à-dire les trois éléments de la réussite... Et si, élevant le débat, on considère les choses de haut, on verra que cette situation importe au corps social tout entier... Un écrivain allemand n'a-t-il pas dit que le poète était le chef d'orchestre de sa patrie ? Si cette parole est vraie, en 1913 augurons bien de l'avenir de la France.

Nous voudrions bien pouvoir partager l'optimisme de M. Georges-Eugène Bertin. Mais voilà ! ses poètes ne sont

peut-être pas les nôtres ? — Au fait que croire, comment oser juger, quand M. Maurice Barrès, au cours de deux articles éloquents parus dans l'*Echo de Paris* (1er août et 8 août), loue M. Charles Pomairols d'avoir écrit ces vers :

Pour un fils une joie amère
Qui lui rend les jours révolus,
C'est de voir la ville étrangère
Où naquit autrefois sa mère,
La sainte femme qui n'est plus.

Il refuse de les discuter, mais affirme " avec tous ceux qui se sont prêtés à l'influence des vers de Pomairols, que de tels poèmes méritent de vivre dans notre admiration par leur noblesse et leur vérité et comme une expression pure et pathétique de la poésie du foyer. " C'est l'intention qui fait le crime, elle ne suffit pas à faire l'art. Je défie bien M. Barrès d'écrire en prose, sans rougir, une phrase de la même qualité que ce quatrain. Au nom du spiritualisme, veut-il faire de la poésie le refuge des hommes de bonne volonté ? La méprise-t-il à ce point là ?

***

Dans le Mercure du 16 juillet, sous le titre de *Gerhardt Hauptmann, le trouble-fête*, M. Henri Albert étudie *1813*, le nouveau drame de l'auteur des *Tisserands*, qui a bouleversé l'Allemagne officielle. Il écrit :

Gerhardt Hauptmann pouvait faire avec *1813* la contrepartie des *Tisserands* : après la tragédie de la faim, la tragédie du patriotisme... Quel que fut le vaste champ qui s'offrait à son imagination, le poète, répugnant aux moyens directs, s'est refusé à dramatiser " l'épopée allemande ", alors qu'on lui demandait de glorifier la fin de l' " épopée française ". L'homme de cinquante ans qu'est aujourd'hui Gerhardt Hauptmann mesure avec inquiétude l'étape parcourue depuis ses débuts. Il n'est plus l'auteur des *Tisserands*. Son art, au lieu de viser à la simplification, se complique de plus en

plus et se perd dans des recherches dont l'esthétique du théâtre rend la réalisation presque impossible. Sans souci de la réalité des faits, il invente, il transpose, il dénature les caractères, pour ne plus donner, en fin de compte, qu'une succession de monologues où il développe ses idées personnelles... La succession rapide et presque cinématographique des scènes contribuait certainement à faire naître chez le spectateur l'illusion d'un vaste théâtre de marionnettes où s'agitaient inutilement les fantoches de l'histoire... Mais ces fantoches s'appelaient Napoléon, Frédéric II, Blücher, et le peuple n'a pas tout à fait tort quand il affirme que la grandeur tragique ne comporte pas l'humour.

***

Technique.

Voici comment M. Bocquet instituteur à Carlepont (Picardie) enseigne la technique du style littéraire à ses jeunes élèves (*Le Figaro*, 14 Août), et comme il y fut conduit :

Impossible, dit-il a son interviewer, de faire comprendre aux enfants ce qui était bien ou mal écrit, comment procéder pour bien écrire. Alors, moi-même, je me suis remis à l'école, j'ai relu attentivement les maîtres pour essayer de surprendre leurs secrets. Et bientôt je me suis aperçu que tout leur art consistait dans la sincérité et la justesse, l'impression personnelle exprimée avec exactitude, par les mots qui la serrent de près. Mon plan fut aussitôt dressé. Les généralités, les termes abstraits ? Avec les enfants, rien à en tirer. Mais mes petits élèves avaient tous des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des narines pour flairer. Donc leur demander d'abord de faire usage de leurs sens, de bien noter ce qu'ils éprouvent et de l'exprimer aussi sincèrement que possible, première phase. Après cela, les comparaisons. A quoi ressemble cet objet, ce son, cette fleur ? Et ainsi de suite, ne leur demandant jamais que de décrire ce qu'ils avaient observé d'eux-mêmes.

— En somme, la méthode de Flaubert.

Transcrivons maintenant quelques résultats. D'abord cet interrogatoire :

QUESTION : Que voyez-vous dans l'âtre flamboyant ? RÉPONSE : Les brindilles se tordent dans les flammes *affamées* qui les lèchent. QUESTION : Vous jetez une pierre dans la mare qu'éclaire la lune, que voyez-vous ? RÉPONSE : La lune dans l'eau *fut cassée* et les *rides silencieuses emportaient les morceaux*. QUESTION : Vous marchez sur la neige. Dites vos impressions. RÉPONSE : Sous mes pas marquants, la neige craquait *comme une chaussure neuve*. J'entends dans la neige un *bruit de sucre écrasé*.

Puis ce morceau de narration descriptive :

La nuit, en mai, chemin des Cerisiers, neuf heures du soir.

Déjà la nuit a répandu sur le sol son manteau de ténèbres. A peine si l'on entrevoit la pointe de ses pieds. Devant moi, un gouffre profond et large : c'est une carrière, mais une carrière d'obscurité. La forêt ressemble à une masse d'encre figée. Mais tout à coup une lueur pourpre apparaît à l'ouest et se déploie comme un éventail lumineux. Puis la lune toute ronde apparaît au sommet de la colline, passe du rouge ou jaune, du jaune au blanc et sa grosse figure hébétée monte avec lenteur derrière les hauts peupliers qui la coupent en mille petits quartiers rayonnants. Alors une douce lumière gris-cendré dévale la pente herbue, filtre entre les touffes des feuilles. La carrière redevient blanche. Chaque objet a son ombre. La mienne se casse au pied de mur, se bosselle sur les tas de cailloux. Celle du chêne antique s'étale comme un Titan...

L'auteur, nous dit-on, n'a pas encore douze ans. Les tenants du style abstrait vont lever les bras au ciel ! Quant à nous, nous nous abstiendrons de les imiter aussi bien que de conclure.

* * *

MEMENTO :

— *L'Opinion* (26 juillet) : “ Le sentiment grec dans l'œuvre d'André Chénier ”, par Georges Grappe. — (9 août) : “ Les Enfants terribles du Flaubertisme ” du même auteur.

— (16 Août) : un intéressant article de Henri Massis sur " M. Anatole France et le problème de la culture. "

— *L'Ile Sonnante* (août) : " Le Naufrage ", un beau poème d'Albert Jean.

— *Les Cahiers de l'Amitié de France* (juillet) : " Pour lire la Colline Inspirée ", par Dom Hébrard et un poème de Francis Jammes.

— *Revue de Belgique* (1er août) : " Oscar Wilde critique littéraire ", par Louis Thomas.

— *La Flora* (15 juillet) : Deux poèmes de Camille Mauclair.

— *Les Marches de l'Est* : Numéro spécial consacré à la ville de Gand.

— *Pages Indochinoises* : "Nocturne", par Henry Daguerches.

— *S. I. M.* (15 juin) : Une défense de M. Charpentier, par G. de Pawlowsky, " Les Mélodies d'Hugo Wolf ", par Gabriel Marcel.

— *Poème et Drame :* " l'Art Poétique d'un idéal nouveau ", par Barzun.

— *La Clarté* (juillet) : " Autour de Romain Rolland ", par Marc Elder.

— *Les Pages Modernes* : " Gerhardt Hauptmann ", par M. Enslen.

— *La Vie des Lettres* (juillet) : " l'Histoire d'une vocation ", par Maurice Barrès.

— *La Phalange* (20 juillet) : " Léon Deubel ou le poète solitaire ", par Roger Allard.

— *La Revue Critique* (25 juillet) : " Les Leçons de M. Romain Rolland ", par André Thérive.

— *Les Feuillets* (juillet) : " Paroles ", par Henry Spiess.

— *La Grande Revue* : une excellente et jolie conférence de M. Emile Vuillermoz sur Claude Debussy.

***

Revues Etrangères :

Le Morning Post (24 Juin) a publié une belle *Ode à la France* de Rudyard Kipling. M. Louis Fabulet, l'interprète attitré de Kipling en français, à bien voulu en composer, avec l'aide de M. Arthur Austin-Jackson, une traduction, spécialement destinée à la *Nouvelle Revue Française*. La voici :

FRANCE

Rompue à toute infortune, portée au-dessus d'elles toutes,
Par la joie légère et salubre de vivre, bouclier du Gaulois,
Furieuse dans le plaisir, sans merci à la tâche,
Terrible d'une force émanée de son sol inlassable,
Juge strict de sa propre valeur, clément de l'esprit humain,
Première à suivre la Vérité, dernière à lâcher les anciennes,
France chérie de toute âme qui chérit son espèce !

Avant notre naissance (te rappelles-tu ?) côte à côte nous gisions
Impatientes dans les flancs de Rome à l'idée de ferrailler.
On ne nous avait pas différenciées de langue,
Que déjà notre tâche était tenue pour une —
A chacune le soin du destin de l'autre en forgeant le sien propre.
A telle fin nous avons remué l'humanité jusqu'à ce que toute la [terre fût nôtre,
Que nos contestations du bout du monde semassent trônes et pou- [voirs en chemin,
Fantoches faits ou défaits pour l'une à l'autre nous barrer la route —
Gens nécessaires, gens d'avant-poste, mercenaires de notre courroux.
A telle fin nous fîmes l'assaut des mers, bord à bord, et parûmes
Aux seuils des nouveaux mondes, doutant qui la première,
La main sur la garde de l'épée (te rappelles-tu ?) prêtes à frapper,
Sûres de n'avoir en face, où que ce fût, que notre ennemie.
Éperonnées ou empêchées à chaque enjambée par l'énergie l'une de [l'autre

Ainsi nous fatiguâmes les âges et l'étendue de tous les océans.

Où t'es-tu gardée de nous, et nous gardés de toi ?
Va questionner la vague étrangère à nos combats.
D'autres purent nous retenir, mais avec moins d'attrait,
Ceux-là, nous y renonçâmes à l'appel l'une de l'autre aux armes.
Ardentes au plaisir éprouvé, nous luttâmes également d'effort,
L'une de l'autre le mystère, la terreur, le besoin, l'amour,
A la cour l'une de l'autre nous vînmes avec nos preuves,
Où pouvions-nous ailleurs attester notre droit ?
De la gorge l'une de l'autre nous fîmes jaillir, suprême récompense
[de la bravoure,
L'éloge qui malgré tout se soupire entre botte et parade.
Dans la coupe l'une de l'autre nous versâmes sang et larmes mêlés,
Joies brutales, espoirs démesurés, intolérables craintes,
Ce qui souilla ou qui releva la vie depuis un millénaire.
Preuves fournies passé besoin de preuves, aux prises sous tous climats,
Nous avons, camarade, en tous temps mené fière vie !

Unies sous un même joug de savoir et de remords, nous voici
[venues au repos,
Qui rions des vieilles vilenies tournées par le temps en risée,
Qui pardonnons celle nécessaire et que pardon ne saurait effacer, —
L'impérissable faute dont chacune eut sa part sur le Marché de Rouen.
Voici que nous regardons les années nouvelles monter, nous deman-
[dant si elles renferment
De plus farouches éclairs en leur sein, que nous n'en avons jadis
[lancés.
Voici que de nouvelles voix s'élèvent, interrogent, pérorent ou
[raillent,
Ainsi nous menions tapage (te rappelles-tu ?) quand nos foules
[s'échauffaient.
Nous voici faisant le compte des quilles nouvelles à flot et des armées
[sur pied,
Massées comme les nôtres (te rappelles-tu ?) quand on projetait des
[coups.

Nous étions pour le soin de notre vie dressées à connaître la lame
[l'une de l'autre.
Que feraient donc sang et fer [1] de plus que n'avons fait ?
C'est au plus âpre user qu'on apprit à se connaître,
Que délieraient sang et fer, que ne saurions rattacher ?
Nous qui balayâmes le littoral l'une de l'autre, l'une de l'autre mîmes
[à sac le foyer,
Depuis que le glaive de Brennus sonna dans la balance de Rome,
Ecoutons, comptons et nous reformons, chevauchant botte à botte,
En la double et solide garde liée pour la paix sur terre !

Rompue à toute infortune, portée au-dessus d'elles toutes
Par la joie légère et salubre de vivre, bouclier du Gaulois,
Furieuse dans le plaisir, sans merci à la tâche,
Terrible d'une force renouvelée d'un sol inlassable,
Juge strict de sa propre valeur, clément de l'esprit humain,
Première à affronter la Vérité, dernière a lâcher les anciennes —
France chérie de toute âme qui chérit ou sert son espèce !

RUDYARD KIPLING

* * *

La correspondance de Nietzsche et d'Overbeck a été tenue secrète jusqu'à aujourd'hui. A la suite d'une transaction qui met fin à un long procès, un choix de lettres de Nietzsche à son ami a commencé de paraître dans la NEUE RUNDSCHAU. Nous en extrayons la lettre suivante datée de Sils Maria, le 5 août 1886 :

Mon cher Ami,

Une nouvelle et une prière : Fritzsch vient de me télégraphier de Leipzig : “ Enfin en possession de l'ouvrage ! ” [2] Paroles qui me donnent une grande joie. Ainsi se trouve réparée une fatale bévue du

[1] Allusion au mot du chancelier de Bismarck.

[2] Il s'agit de *Par delà le bien et le mal* que Nietzsche publia à ses frais en août 1886 chez Naumann de Leipzig. L'ouvrage devait être une sorte de commentaire de *Zarathoustra*.

temps de mon séjour à Bâle (un peu “ *trop de confiance* ”, comme souvent dans mon existence). Comme il est heureux que je sois allé en Allemagne ce printemps ! Il faut que je le répète, c'était heureux, parce que je me suis rendu compte *ad oculos* de ma situation vis à vis des éditeurs et du public, des possibilités de me faire lire, et aussi parce que j'ai traité avec les excellentes gens que sont les deux frères Naumann. Le *nouveau* livre vient d'être achevé d'imprimer, résultat que je n'aurais pas obtenu sans mon voyage. Je t'en fais envoyer un exemplaire à Bâle. Et maintenant la prière, mon vieil ami : lis-le, de bout en bout, sans te fâcher, sans t'étonner — “ rassemble toutes tes forces ”, “ toutes les forces ” de ta bienveillance à mon égard, de ta bienveillance patiente et cent fois éprouvée, et si le livre te paraît insupportable, il n'en sera peut-être pas de même de mille détails ! Peut-être est-ce qu'il contribuera aussi à jeter quelque lumière sur mon *Zarathoustra* qui est un livre *incompréhensible*, parce qu'il repose sur des expériences que je ne partage avec personne. Que ne puis-je te donner une idée de ma *solitude* ? Parmi les vivants aussi bien que parmi les *morts* il n'est personne à qui je me sente apparenté. C'est d'une horreur indicible ; seules l'habitude que j'ai de supporter ce sentiment, la régularité de sa progression depuis mon enfance m'expliquent que je n'en sois pas encore mort. Au reste, la *tâche* pour laquelle je vis m'apparaît clairement, comme un fait d'une inexprimable tristesse, transfiguré cependant par la conscience que j'ai qu'il y a là-dedans de la *grandeur*, si jamais il y en a eu dans la tâche d'un mortel.

Fidèlement tien.

F. NIETZSCHE.

LE GÉRANT : ANDRÉ RUYTERS.

Imp. SAINTE CATHERINE, Quai St-Pierre, 12, Bruges (Belgique)

EMILE VERHAEREN : HELENE DE SPARTE, tragédie en 4 actes.

Critique :

HENRI GHÉON : NOS DIRECTIONS
(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame Poétique. — Du Classicisme. — Sur le vers libre, etc.)

JACQUES RIVIÈRE : ÉTUDES
(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, etc.)

ANDRÉ SUARÈS : TROIS HOMMES, (Pascal, Ibsen, Dostoïevsky).

ALBERT THIBAUDET : LES HEURES DE L'ACROPOLE

Volume in-4 raisin à 10 fr.

PAUL CLAUDEL : CETTE HEURE QUI EST ENTRE LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ. Cantate à trois voix. . . . . . *Epuisé.*

Volume in-8 raisin à 10 fr.

ALBERT THIBAUDET : LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ

Volume in-8 tellière 5 fr.

ANDRÉ GIDE : ISABELLE
Première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires.

Volume in-8 couronne 2 fr. 50

COVENTRY PATMORE : POÈMES
(traduction de PAUL CLAUDEL, précédée d'une étude sur Coventry Patmore par VALERY LARBAUD.)

LÉON-PAUL FARGUE : POÈMES

JOHN KEATS : LETTRES A FANNY BRAWNE (traduction Marie-Louyse des Garets.)

O. W. MILOSZ : MIGUEL MAÑARA, mystère en six tableaux.

SAINTLÉGER LÉGER : ÉLOGES

Pour paraître prochainement :

PIERRE HAMP :	L'ENQUÊTE
VALERY LARBAUD :	A. O. BARNABOOTH ; SES ŒUVRES COMPLÈTES : C'EST-A-DIRE UN CONTE, SES POÉSIES ET SON JOURNAL INTIME.
GEORGE MEREDITH :	LA CARRIÈRE D'ANDRÉ BEAUCHAMP Traduit de l'anglais par A. MONOD.
FRANÇOIS PORCHÉ :	LE DESSOUS DU MASQUE.
JULES RENARD :	L'ŒIL CLAIR
ANDRÉ SUARÈS :	PORTRAITS ESSAIS
CHARLES VILDRAC :	LE LIVRE D'AMOUR

Il a été et il sera tiré de tous ces ouvrages un certain nombre d'exemplaires in-4° tellière, sur vergé d'Arches, au filigrane de La Nouvelle Revue Française, au prix de 12 fr. 50

SOMMAIRE du No 55.

SOMMAIRE du No 56.

La Nouvelle Revue Française

35 et 37, RUE MADAME, PARIS VIe

paraît le 1er de chaque mois.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

François-Paul Alibert, Michel Arnauld, Henri Bachelin, Jean-Richard Bloch, Paul Claudel, Jacques Copeau, Jean Dominique, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden, Léon-Paul Fargue, Henri Ghéon, André Gide, Jean Giraudoux, Pierre Hamp, Valery Larbaud, O. W. Milosz, Francis de Miomandre, Comtesse de Noailles, Edmond Pilon, Jacques Rivière, André Ruyters, Jean Schlumberger, André Suarès, Jérôme et Jean Tharaud, Albert Thibaudet, Emile Verhaeren, Camille Vettard, Francis Vielé-Griffin, Charles Vildrac.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg :
Un an, 15 frs. — Six mois, 8 frs.

Étranger :
Un an, 18 frs. — Six mois, 10 frs.

Pour les membres du corps enseignant en France : 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe : 25 francs.

Il sera fait, sur leur demande, aux nouveaux abonnés le service gratuit des matières en cours de publication à la date de leur abonnement.